



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



9/5

560
2+1

2-11
2-7



2-7
9-5.





Vet. Fr. II A 54;

LES
COMMENTAIRES
D'HIEROCLES
SUR
LES VERS DOREZ
DE PYTHAGORE.

Rétablis sur les Manuscrits, & traduits en
François avec des Remarques.

*Par M. DACIER, Garde des Livres du
Cabinet du Roy.*

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez RIGAUD, rue de la Harpe.

M. DCCVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.





COMMENTAIRE
D'HIEROCLES
SUR
LES VERS DOREZ
DE PYTHAGORE.

LA Philosophie est la purgation & la perfection de la nature humaine. Elle est sa purgation, parce qu'elle la délivre de la témérité & de la folie qui vient de la matière, & qu'elle la dégage de ce corps mortel; & elle est la perfection, parce qu'elle luy fait recouvrer la félicité qui luy est propre, en la ramenant à la ressemblance avec Dieu. Or il n'y a que la vertu & la vérité qui puissent opérer * ces deux choses; la vertu, en chassant l'excès des passions; & la vérité, en dissipant les

La Philosophie purge & perfectionne la nature humaine; & comment.

** C'est-à-dire, la purgation & la perfection de la nature humaine.*

La vertu & la vérité font

les seules causes de la félicité de l'homme.

2 COMMENT. D'HIEROCLES

ténébres de l'erreur, & en redonnant la forme divine à ceux qui sont disposés à la recevoir.

Pour cette science donc, qui doit nous rendre purs & parfaits, il est bon d'avoir des règles courtes & précises, qui soient comme des aphorismes de l'art, afin que par leur moyen nous puissions arriver méthodiquement & par ordre à la félicité qui est notre unique fin.

Parmi toutes les règles qui renferment un précis de la Philosophie, les Vers de Pythagore, qu'on appelle *les Vers d'orez*, tiennent le premier rang, & avec justice : car ils contiennent les préceptes généraux de toute la Philosophie, tant pour ce qui regarde la vie active, que la vie contemplative. Par leur moyen chacun peut acquérir la vérité & la vertu, se rendre pur, parvenir heureusement à la ressemblance divine, & comme dit le Timée de Platon, (qu'on doit regarder comme un maître très-exact des dogmes de Pythagore,) après avoir rétabli sa santé & recouvré son intégrité & sa

SUR LES VERS DE PYTHAG. 3

perfection, se revoir dans son premier état d'innocence & de lumière.

Pythagore commence par les préceptes de la vertu active; car avant toutes choses, il faut dissiper & chasser la folie & la paresse qui sont en nous, & en suite il faut s'appliquer à la connoissance des choses divines, car comme un œil malade, & qui n'est pas encore guéri de sa fluxion, ne sçauroit regarder une lumière éclatante & vive, de mesme l'ame qui ne possède pas encore la vertu, ne sçauroit attacher ses regards sur la beauté & la splendeur de la vérité; & il n'est pas permis à ce qui est impur, de toucher à ce qui est pur.

*La purgation
doit précéder
la contempla-
tion.*

La Philosophie pratique est la mère de la vertu; & la théoretique, est la mère de la vérité, comme on peut l'apprendre par les Vers mesme de Pythagore, où la Philosophie pratique est appelée, *vertu humaine*, & la théoretique est célébrée sous le nom de *vertu divine*; car après avoir fini les préceptes de la vertu civile par ces mots, *Pratique bien toutes ces choses, médite-les bien, il faut que tu les aimes de tout ton*

*Vertu humaine.
ne.
Vertu divine*

4 COMMENT. D'HIEROCLES
cœur : il continuë , ce sont elles qui te mettront dans la voye de la vertu divine , & qui te feront marcher sur les traces de Dieu.

Homme, c'est-à-dire, homme de bien. V. les remarques.

Le Dieu, c'est à dire, l'homme semblable à Dieu.

Ordre de Pythagore dans ses préceptes.

Il faut donc premièrement estre homme, & ensuite devenir Dieu. L'homme, ce sont les vertus civiles qui le font, & le Dieu, ce sont les sciences qui conduisent à la vertu divine. Or dans l'ordre il faut que les petites choses soient avant les grandes, si l'on veut faire quelque progrès. Voila pourquoy dans ces vers de Pythagore les préceptes des vertus sont les premiers, pour nous apprendre, que c'est par la pratique des vertus, si nécessaire dans la vie, que nous devons avancer & monter jusqu'à la ressemblance divine. Et le but & l'ordre qu'on se propose dans ces Vers, c'est de donner à ceux qui les liront le véritable caractère de Philosophe, avant que de les initier aux autres sciences.

Pourquoy ces Vers appellez dorez.

L'âge d'or.

Au reste, on les a appellez *Vers dorez*, pour marquer que dans ce genre c'est ce qu'il y a de plus excellent & de plus divin : car c'est ainsi que nous appellons l'*âge d'or*, le siècle qui a porté

SUR LES VERS DE PYTHAG. 5

Les plus grands hommes, en caractérisant la différence des mœurs par les propriétés analogiques des métaux; l'or étant un métal très-pur & sans aucun de ces mélanges terrestres qui se trouvent dans les autres métaux qui luy sont inférieurs, l'argent, le fer & le cuivre: c'est pourquoy il est plus excellent, comme le seul qui n'engendre point de rouille, au lieu que les autres se rouillent à proportion du mélange terrestre qu'ils ont en eux. La rouille donc étant la figure & l'emblème des vices, c'est avec raison que l'âge dans lequel ont régné la sainteté & la pureté, & qui a été exempt de toute corruption de mœurs, a été appelé l'âge d'or: & c'est ainsi que ces Vers étant souverainement beaux dans toutes leurs parties, ont été appellez avec justice *Vers dorez* & divins; car on n'y trouve point comme dans toutes les autres poësies, un vers qui est beau & un autre qui ne l'est point; mais ils sont tous parfaitement beaux, ils représentent tous également la pureté des mœurs, conduisent à la ressemblance avec Dieu, &

L'or le seul métal qui ne se rouille point.

Avantage que ces Vers ont sur toutes les autres poësies.

6 COMMENT. D'HIEROCLES
découvrent le but très-parfait de la
Philosophie Pythagoricienne, comme
on le verra évidemment par l'explica-
tion que nous donnerons de chacun en
particulier. Commençons donc par les
premiers.

V E R S I.

*Honore premièrement les Dieux im-
mortels, comme ils sont établis &
ordonnez par la Loy.*

*La piété est la
guide des ver-
tus.*

** C'est à-dire,
à Dieu qui est
la cause des
estres.*

** Ou, que le
Verbe qui les
a produits.
V. les remar-
ques.*

*Cette opinion
de la distri-
bution des
Dieux en dif-
férentes Sphé-
res, n'est qu'er-
reur.*

COMME la piété, qui se rapporte
* à la cause divine, est la première
& la guide de toutes les vertus, c'est
avec raison que le précepte sur la piété
est à la teste de toutes les Loix qui sont
prescrites par ces vers : Qu'il faut hono-
rer les Dieux de cet univers selon l'or-
dre dans lequel ils sont établis, & * que
la Loy éternelle, qui les a produits,
leur a distribué avec leur essence en les
plaçant les uns dans la première sphere
celeste, les autres dans la seconde, les
autres dans la troisième, & ainsi de sui-
te, jusqu'à ce que tous les globes cé-
lestes ayent esté remplis. Car de les re-
connoître, & de les honorer selon l'or-

dre & le rang où ils ont esté placez par leur createur & leur père, c'est obéir à la Loy divine, c'est leur rendre veritablement tout l'honneur qui leur est dû; comme aussi de ne point trop relever, ni rabaisser leur dignité dans les sentimens que l'on a d'eux, mais de les prendre pour ce qu'ils sont; de leur donner le rang qu'ils ont receu, & de rapporter tout l'honneur qu'on leur rend au seul Dieu qui les a créez, & qu'on peut appeller proprement le Dieu des Dieux, le Dieu suprême & très-bon. Car le seul moyen que nous ayons de trouver, & de comprendre la majesté de cet Estre excellent qui a créé le monde, c'est d'estre bien convaincus qu'il est la cause des Dieux, & le createur des substances raisonnables & immuables. Ce sont ces substances, & ces Dieux qu'on appelle icy *Dieux immortels*, parce qu'ils ont toujours les mesmes sentimens, & les mesmes pensées du Dieu qui les a créez; qu'ils sont toujours attentifs & attachez à ce souverain bien, & qu'ils ont receu de luy immuablement & indivisiblement l'ef-

Il ne faut ni relever, ni rabaisser les Dieux inferieurs.

Fils de Dieu, substances immuables, & images inalterables & incorruptibles de ce premier estre.

8 COMMENT. D'HIEROCLES

tre & le bien estre , comme étant les images inaltérables & incorruptibles de cette cause qui les a créés ; car il est digne de Dieu d'avoir produit de telles images de luy-mesme , qui ne fussent pas capables de s'altérer & de se corrompre par leur pente au mal , comme les ames des hommes , qui sont les dernières des substances raisonnables , celles qui sont appellées *Dieux immortels* , en étant les premières.

Et c'est pour les distinguer des ames des hommes qu'on les appelle icy *Dieux immortels* , comme ne mourant jamais à la vie divine , & n'oubliant un seul moment , ni leur essence ni la bonté du père qui les a créés ; car voila les passions , les altérations auxquelles est sujette l'ame de l'homme ; tantost se souvenant de son Dieu , & de la dignité dans laquelle elle a été créée , & tantost les mettant l'un & l'autre dans un entier oubli. Voila pourquoy les ames des hommes pourroient estre justement appellées *des Dieux mortels* , comme mourant quelquefois à la vie divine , par leur éloignement de Dieu , & la

Passions & altérations de l'ame de l'homme.

Ames des hommes , Dieux mortels , & comment.

SUR LES VERS DE PYTHAG. 9

recouvrant quelquefois par leur retour vers luy; vivant ainsi dans le dernier sens d'une vie divine, & mourant dans l'autre, autant qu'il est possible à une essence immortelle de participer à la mort, non point par la cessation de l'estre, mais par la privation du bien estre; car la mort de l'essence raisonnable, c'est l'ignorance & l'impiété, qui entraînent après elles le desordre & la revolte des passions: l'ignorance de ce qui est bon précipitant nécessairement dans l'esclavage de ce qui est mauvais; esclavage, dont il est impossible de s'affranchir, que par le retour à l'Intelligence & à Dieu, qui se fait par la reminiscence.

*Mort de l'ame
qu'elle.*

*Esclavage qui
vient de l'igno-
rance.*

Or entre ces Dieux immortels, & ces Dieux mortels, comme je viens de les appeller, c'est une nécessité qu'il y ait une essence au dessus de l'homme, & au dessous de Dieu, & qui soit comme un lien & un milieu qui lie les deux extrêmes les uns avec les autres, de manière que le tout de l'essence raisonnable soit bien lié & uni.

*Nécessité d'une
essence
moyenne entre
Dieu &
l'homme.*

* Cet estre moyen n'est jamais abso-

** Ce sont les
AnGES & les*

10 COMMENT. D'HIEROCLES

*autres esprits
bienheureux.*

*Selon que
Dieu les é-
clairé.*

*Car il est tel
par sa nature.*

lument dans l'ignorance de Dieu, & n'en a pas non plus toujours une connoissance immuable & permanente dans le mesme degré, mais tantost plus grande & tantost moins grande. Par cet état de connoissance, qui ne cesse jamais absolument, il est au dessus de la nature humaine, & par cet état de connoissance, qui n'est pas toujours la mesme, & qui diminue, ou qui augmente, il est au dessous de la nature divine. Il ne s'est point élevé au dessus de la condition de l'homme par le progrès de ses connoissances, & il n'est pas non plus devenu inférieur à Dieu, & n'a pas été placé dans ce rang mitoyen par la diminution de ces mesmes connoissances. Mais il est par sa nature un milieu, un estre moyen; car Dieu qui a créé toutes choses, a établi ces trois estres, premiers, seconds & troisièmes, différents entre eux par leur nature, & sans qu'ils puissent jamais se déplacer & se confondre les uns avec les autres, ni par le vice, ni par la vertu: mais étant éternellement par leur essence, ils sont différents par le rang qui

SUR LES VERS DE PYTHAG.

leur a été donné ; & ils ont été placez dans cet ordre par rapport aux causes qui les ont produits ; car comme là , c'est l'ordre qui renferme les trois degrez de la parfaite sagesse, le premier, le second, & le dernier ; la sagesse n'étant sagesse, que parce qu'elle produit ses ouvrages dans l'ordre & dans la perfection, de manière que la sagesse, l'ordre, & la perfection se trouvent toujours ensemble, & ne se séparent jamais ; de mesme dans cet univers les estres produits par la première pensée de Dieu, doivent estre les premiers dans le monde ; ceux qui sont produits par la seconde, les seconds ou moyens ; & ceux qui ressemblent à la fin des pensées, les derniers dans les estres raisonnables ; car c'est tout cet arrangement raisonnable avec un corps incorruptible, qui est l'image entière & parfaite du Dieu qui l'a créé. Les estres qui tiennent le premier rang dans ce monde, sont l'image pure de ce qu'il y a en Dieu de plus éminent. Ceux qui tiennent le milieu, sont l'image moyenne de ce qu'il y a de moyen : & ceux qui sont les trois-

*Sagesse, ordre
& perfection
inséparables.*

*Sentiment
des Pythagoriciens sur
l'ordre de la
création, mêlé
de vérité &
d'erreur. V. les
remarques.*

12 COMMENT. D'HIEROCLES
fièmes & les derniers dans les estres raisonnables sont la dernière image de ce qui est le dernier dans la divinité. Et de tous ces trois ordres, le premier est appellé icy des *Dieux immortels*; les second, des *Heros doüez de bonté & de lumière*; & le troisième, des *Demons terrestres*: comme nous le verrons bientôt.

Retournons présentement aux premiers. Qu'est-ce que la Loy? qu'est-ce que l'ordre qui luy est conforme? & qu'est-ce enfin que l'honneur rendu par rapport à cet ordre & à cette Loy? La Loy, c'est l'Intelligence qui a créé toutes choses; c'est l'Intelligence divine qui a tout produit, de toute éternité, & qui le conserve aussi éternellement.

L'ordre conforme à la Loy, c'est le rang que Dieu Père & Créateur de toutes choses a attribué aux *Dieux immortels*, en les créant, & qui les fait estre les uns les premiers, les autres les seconds; car, quoyque, comme étant les premiers dans tout cet arrangement raisonnable, ils ayent receu ce qu'il y a de plus excellent, ils ne laissent pas d'estre

La Loy, ce
que c'est.

L'ordre, ce
que c'est.

différents entre eux, & ils sont plus différents les uns que les autres; & une marque de la supériorité & de l'infériorité des uns à l'égard des autres, c'est le rang & l'ordre des Sphères célestes qui leur ont été distribuées selon leur essence & leur puissance ou vertu, de manière que la Loy ne regarde que leur essence, & que l'ordre n'est que le rang qui leur a été donné convenablement à leur dignité; car n'ayant pas été créés à l'aventure, ils n'ont pas non plus été séparés & placés au hasard, mais ils ont été créés & placés avec ordre, comme différentes parties & différents membres * d'un seul *Tout*, qui est le Ciel, & comme conservant leur liaison dans leur séparation, & dans leur union selon leur espèce, de sorte qu'on ne peut même imaginer aucun changement dans leur situation, aucun déplacement, qu'avec la ruine entière du monde, ruine qui ne sçauroit jamais arriver pendant que la première cause, qui les a produits, sera immuable & ferme dans ses decrets; qu'elle aura une puissance égale à son essence; qu'elle

C'est une erreur grossière. V. les remarq.

* d'un seul animal; car ils croyoient que le monde étoit vivant & animé.

14 COMMENT. D'HIEROCLES

*Car la bonté
acquise est
bien diffé-
rente de la
bonté essen-
tielle.*

*Bonté essen-
tielle de Dieu
la seule cause
de la création.
Grande véri-
té.*

possédera une bonté non acquise, mais adhérente & essentielle; & que pour l'amour d'elle-même, elle conduira toutes choses à leur bien & à leur félicité. Car on ne peut trouver d'autre cause raisonnable de la création des choses que la bonté essentielle de Dieu; c'est Dieu qui est tout bon par sa nature, & ce qui est bon n'est jamais susceptible d'aucune envie. Toutes les autres causes que l'on donne de la création de cet univers, excepté cette bonté, tiennent plus des nécessitez & des besoins des hommes, que de l'indépendance d'un Dieu.

*Les Dieux
immortels.
Les Heros,
c'est à dire,
les Anges.
Les hommes.*

Dieu étant donc tout bon par sa nature a produit les premiers, les estres les plus semblables à luy; les seconds, ceux qui ont avec luy une ressemblance moyenne; & les troisièmes, ceux qui de tous les estres semblables à luy, participent le moins à cette ressemblance divine.

L'Ordre a été réglé conformément à l'essence de tous ces estres créés, de sorte que ce qui est plus parfait est préféré à ce qui est moins parfait,

SUR LES VERS DE PYTHAG. 15

non seulement dans tous les genres , mais aussi dans les différentes espèces ; car ce n'est ni au hazard que toutes choses ont receu leur place , & leur rang , ni par un changement de choix & de volonté ; mais ayant été créées différentes par la Loy qui les a produites , elles ont leur rang conforme à la dignité de leur nature : c'est pourquoy ce précepte, *honore-les comme ils sont placez & disposez par la Loy*, doit estre entendu non seulement des Dieux immortels, mais aussi des Héros, *des Anges*, & des ames des hommes ; car dans chacun de ces genres , il y a une quantité infinie d'espèces placées & disposées selon qu'elles ont plus ou moins de dignité ; & voilà quelle est la nature , & quel est l'ordre ou le rang des essences raisonnables.

Quelle est donc la Loy, & quel est l'honneur qui en est la suite ! repétons-le encore. La Loy est la vertu immuable *I'opération* de Dieu , selon laquelle il a créé les estres divins , & les a rangez & placez de toute éternité, sans qu'ils puissent jamais changer. Et l'honneur confor- *En quoy c'est*

*fiſte l'honneur
qu'on rend
aux eſtres ſu-
pericurs.*

*Ce que c'eſt
qu'honorer
Dieu.*

*La magnifi-
cence des dons
n'honore pas
Dieu. C'eſt
l'eſprit qui
les offre.*

me à cette Loy, c'est la connoiſſance de l'eſſence de ces eſtres que l'on honore, & la reſſemblance que l'on s'efforce d'avoir avec eux autant qu'il eſt poſſible; car ce que l'on aime, on l'imite autant qu'on le peut; & l'honneur qu'on rend à celuy qui n'a beſoin de rien conſiſte à recevoir les biens qu'il nous procure; car tu n'honores pas Dieu en luy donnant quelque choſe, mais en te rendant digne de recevoir de luy, & comme diſent les Pythagoriciens, *Tu honoreras Dieu parfaitement, ſi tu fais en ſorte que ton ame ſoit ſon image.* Tout homme qui honore Dieu par les dons, comme un eſtre qui en a beſoin, tombe fans y penſer dans cette erreur de ſe croire plus puiffant & plus grand que Dieu. La magnificence meſme des dons & des offrandes, n'eſt pas un honneur pour Dieu, à moins que ce ne ſoit un eſprit véritablement touché qui les faſſe offrir; car les dons & les victimes des fous ne ſont que la pâture des flammes; & leurs offrandes, qu'un appaſt pour les ſacriléges: mais l'eſprit véritablement touché, & ſuffiſamment

fortifié & affermi dans l'amour, unit à Dieu; & c'est une nécessité que le semblable se porte vers son semblable; c'est pourquoy on dit que le Sage est seul

*Le Sage est
seul Sacrificateur.*

sacificateur, qu'il est seul l'ami de Dieu, & qu'il sçait seul comme il faut prier; car celuy-là sçait seul honorer,

*Le seul qui
sçait honorer
Dieu.*

qui ne confond jamais la dignité de ceux qu'il honore, qui s'offre le premier comme une Hostie pure, qui rend son ame l'image de Dieu, & qui pré-

*L'esprit de
l'homme, le
saint Temple
de la lumière
de Dieu.*

pare son esprit comme un Temple, pour y recevoir la lumière divine. Qu'offriras-tu à Dieu de toutes les choses terrestres & matérielles qui sont icy-bas, qui puisse estre sa véritable image! quel don luy feras-tu, qui puisse luy estre intimement uni, comme cela arrive nécessairement à l'essence raisonnable, qui est purgée & purifiée! En effet, comme disent les mesmes Philosophes, *Dieu n'a point sur la terre un lieu plus propre pour y habiter, qu'une ame pure.*

Ce qui s'accorde parfaitement avec cet Oracle d'Appollon Pythien, *J'habite avec moins de plaisir dans le brillant olympe, que dans les ames des hommes pieux.*

Or l'homme pieux, est celuy, qui ayant la connoissance de Dieu, offre sa propre perfection, comme le plus grand honneur qu'il puisse rendre aux causes de tous les biens; qui par l'ardeur de les acquérir, se tourne incessamment vers ceux qui les peuvent donner, & qui en se rendant toujours digne de les recevoir, honore parfaitement ceux qui les donnent sans cesse. Tout homme qui veut honorer Dieu d'une autre manière, & nullement par soy-mesme, & par les sentimens de son cœur, fait consister cet honneur en une profusion inutile des biens extérieurs, & cherche à s'acquiter de ce devoir envers luy, non point en luy offrant la sainteté & la vertu, mais en luy donnant des biens temporels & périssables; & ce sont des dons qu'un honneste homme mesme ne scauroit recevoir agréablement, n'étant point donnez avec les dispositions convenables. Et sur cela, voici encore une réponse d'Apollon Pythien qui mérite d'estre rapportée. Un homme ayant immolé une * hécatombe magnifique sans aucun senti-

*Quel est
l'homme
pieux.*

* Sacrifice de
cent Bœufs.

ment de piété, voulut sçavoir du Dieu comment il avoit receu son sacrifice. Le Dieu luy répondit, *le simple orge du célèbre Hermionée a été agréable à mes yeux* : faisant connoistre par là, qu'il préféroit à toute cette magnificence l'offrande la plus chétive, parce qu'elle étoit relevée par les sentimens d'une véritable piété; & avec la piété tout est agréable à Dieu, au lieu que sans la piété rien ne peut jamais luy plaire.

Rien n'est agréable à Dieu sans piété.

En voila assez pour le présent sur la sainteté : mais parce qu'une observation exacte & immuable conserve la Loy de l'arrangement de cet univers, & que c'étoit la coustume des anciens de nommer *serment*, d'un nom mystérieux & ineffable, le gardien de cette observation ; c'est avec raison qu'après le précepte des Dieux on met icy le précepte du serment comme une suite dépendante & nécessaire.

Dieu appelé du nom de serment, & pourquoy. V. les Rem.

V E R S II.

*Respecte le Serment avec toute sorte
de religion.*

*Ce que c'est
que le ser-
ment. Hiero-
clés parle icy
du serment
divin. V. les
Remarques.*

Nous venons de faire voir que la Loy est la vertu de Dieu, par laquelle il opère toutes choses immuablement & de toute éternité. Et icy en consequence de cette Loy, nous dirons que le serment est la cause qui conserve toutes choses dans le mesme état, & qui les confirme & assure, comme étant fermes & stables par la Foy du serment, & conservant par là l'ordre établi par la Loy, de manière que l'immuable arrangement de tous les estres créez, n'est que l'effet de la Loy qui les a produits, & du serment qui les maintient & assure. Car que tous les estres demeurent disposez & arrangez par la Loy, c'est là le principal ouvrage & le premier effet du serment divin, qui est sur tout, & toujours gardé par ceux qui pensent toujours à Dieu; mais qui est souvent violé par ceux qui n'y pensent pas toujours, & qui l'oublent quel-

quelques fois. En effet, à mesure qu'ils s'éloignent de Dieu, ils violent le serment, & ils le gardent à mesure qu'ils s'en rapprochent; car le serment n'est icy que l'observation des Loix divines, & le lien par lequel sont attachez au Dieu Créateur, tous les estres créez pour le connoître; & parmy lesquels ceux qui sont toujours unis à luy, respectent toujours le serment, & ceux qui s'en détachent quelquefois, se rendent alors impies envers ce serment, non seulement en transgressant l'ordre de la Loy divine, mais aussi en violant la Foy du serment divin: & tel est le serment qu'on peut dire *inné & essentiel* aux estres raisonnables, de se tenir toujours uniquement attachez à leur Père & Créateur, & de ne transgresser jamais en aucune manière les Loix qu'il a établies.

Serment, l'observation des Loix divines.

Serment, inné & essentiel aux estres raisonnables.

Mais le serment auquel on a recours dans les affaires de la vie civile, est l'ombre & comme la copie de ce premier; & il mène droit à la vérité ceux qui s'en servent comme il faut; car dissipant l'ambiguité & l'incertitude des desseins

Le serment humain.

Quelle est la nature & le but du serment humain.



22 COMMENT. D'HIEROCLES
de l'homme, il les rend clairs & certains ; il les fixe, & les force à demeurer tels qu'on les a declarez, soit dans les paroles, soit dans les actions, d'un costé en découvrant la vérité de ce qui est déjà fait, & de l'autre en exigeant & assurant ce qui est encore à faire. Voila pourquoy il est tres-juste de respecter sur tout le serment. Le premier, qui précède par son essence, est respectable, comme le gardien de l'éternité; & le serment humain, qui est un secours assuré dans les affaires de la vie, doit estre respecté comme l'image du premier, & comme celui, qui après le serment divin, est le plus seur dépositaire de la certitude & de la vérité, & qui enrichit de mœurs tres excellentes ceux qui ont appris à le respecter.

Serment divin, le gage de l'Eternité.

Serment humain, secours assuré dans les affaires de la vie civile, Serment, le plus seur dépositaire de la vérité.

Mœurs excellentes, la suite du respect qu'on a pour le serment.

Or le respect dû au serment, ce n'est que l'observation aussi fidèle & aussi inviolable qu'il est possible, de ce qu'on a juré : & cette observation est la vertu, qui associe & unit avec la stabilité ferme & la vérité de l'habitude divine ceux qui le respectent par une nécessité toute franche & toute libre.

L'ineffable sainteté du premier serment peut se recouvrer par la conversion à Dieu, lorsque par les vertus purgatives nous guérifflons la transgression de ce serment divin : mais la sainteté & la fidélité du serment humain se conserve par les vertus politiques ; car ceux qui possèdent ces vertus sont les seuls qui puissent estre fidèles dans les sermens de la vie civile, & le vice, père de l'infidélité & du parjure, foule aux pieds le serment par l'instabilité & l'inconstance des mœurs. En effet comment l'avare sera-t'il fidèle lorsqu'il s'agira de recevoir de l'argent ou de le rendre ? l'intempérant ou le lâche peuvent-ils estre fidèles à leurs sermens ! & les uns & les autres par tout où ils croiront trouver leur avantage, ne depouilleront-ils pas le respect du serment, & ne renonceront-ils pas à tous les biens divins pour des biens temporels & périssables ? Mais ceux en qui la possession des vertus est ferme & assurée, ceux-là seuls savent conserver le respect qu'exige la majesté du serment. Or la voye la plus seure pour conserver inviolable-

*Sans la vertu
il n'est point
de fidélité
dans le serment.
Vice, père de
l'infidélité*

*Les viciens
ne sçauroient
estre fidèles au
serment.*

*Moyens de
conserver le
respect dû au
serment.*

ment ce respect, c'est de n'en user ni souvent ni témérairement, & au hazard, ni pour les moindres choses, ni pour l'ornement du discours, ni pour mieux affermer ce que l'on raconte; mais de le réserver pour des choses nécessaires & honorables, & pour les seules occasions où il ne paroît d'autre voye de salut que par la vérité du serment. Et le seul moyen que tous les assistans soient persuadés de la vérité de ce que nous affermerons, c'est de faire en sorte que nos mœurs soient d'accord avec nos sermens, & de ne laisser à notre prochain aucun sujet de soupçonner que nous soyons capables de préférer quelque fortune que ce puisse estre à la vérité, soit que nous ayons, ou que nous n'ayons pas juré

Occasions seules où le serment doit estre permis.

Ce précepte, *respecte le serment*, nous ordonne non seulement d'estre véritables & fidèles dans le serment, mais encore de nous en abstenir; car de ne pas trop user du serment, c'est le plus court moyen d'estre toujours fidèles & véritables. L'habitude de jurer précipite facilement dans le parjure, au lieu que la rareté

Parjure naist de l'habitude de jurer.

rareté du serment en produit d'ordinaire l'observation ; car ou l'on ne jure point, ou si l'on jure, on est véritable & fidèle, la langue ne s'avancant point trop, & ne prévenant point la réflexion par la malheureuse habitude de jurer, & l'esprit ne se laissant point séduire & corrompre par l'emportement des passions. L'esprit est conduit & régi par les mœurs honnestes, & la langue est tenue en bride par l'abstinence du serment. Or la fidélité du serment s'accorde parfaitement avec l'honneur que le premier Vers nous ordonne de rendre aux Dieux ; car elle est la compagne inséparable de la piété. Aussi le serment est-il le gardien de la Loy divine pour l'ordre & l'arrangement de cet univers.

Fidélité du serment, compagne inséparable de la piété.

Honore donc cette Loy en obéissant à ce qu'elle ordonne, & respecte le serment en ne t'en servant point en toutes rencontres, afin que tu t'accoustumes à jurer véritablement par l'habitude de ne point jurer ; car ce n'est pas une petite partie de la piété que la vérité du serment.

Mais en voila assez sur les premiers es-

26 COMMENT. D'HIEROCLES
tres, sur la Loy divine qui a produit l'ordre & l'arrangement, & sur le serment qui est la suite & la dépendance de cette Loy. Or parce qu'après les Dieux immortels il faut honorer l'estre que nous apellons Angelique, l'Auteur de ces Vers poursuit.

Estre Angelique, doit estre honoré.

V E R S II.

Honore ensuite les Heros pleins de bonté & de lumière.

C E sont icy les estres moyens entre les essences raisonnables, & qui tenant la seconde place après les Dieux immortels, précèdent la nature humaine, & lient les derniers estres avec les premiers. Puisqu'ils tiennent donc la seconde place, il faut leur rendre les seconds honneurs, en sousentendant aussi à leur égard ces mots du premier précepte, *Honore-les comme ils sont placez & disposez par la Loy*; car toute la vertu & la force de cet honneur consistent à connoître véritablement l'essence de ceux que nous honorons; cette connoissance nous faisant

Pour honorer comme il faut, on doit connoître l'essence de ce qu'on honore.

trouver d'abord sans peine tout ce que nous devons dire & faire pour les honorer comme il faut ; car comment parlera-t-on convenablement à ceux que l'on ne connoist point, & comment offrira-t-on des présens à ceux dont on ignore la dignité ! Le premier donc & le seul véritable honneur, à l'égard même de ces Héros pleins de bonté & de lumière, c'est la connoissance de leur essence ; & de leur ordre ; & le discernement précis & juste de leurs emplois, & de la perfection qu'ils contribuent de leur part à cet univers, en conséquence du rang qu'ils occupent ; car nous devons proportionner en toutes choses à leur essence l'honneur que nous leur rendons, & cette mesure ne peut venir que de la connoissance que nous en avons : car lorsque nous connoissons la nature & le rang de chaque estre, alors seulement nous pourrons leur rendre l'honneur qu'ils méritent, & que la Loy veut que nous leur rendions. Et nous n'honorerons aucune nature inférieure à la nature humaine ; mais nous honorerons principalement les estres qui

Aucune nature inférieure à la nature humaine, ne mérite un culte. Grand Principe.

28 COMMENT. D'HIEROCLES
font supérieurs à nous par leur essence, & ceux qui étant nos égaux se font distinguez & élevez au dessus de nous par l'éminence de leur vertu.

*Ce sont les
Saints.*

De tous les estres supérieurs à nous par leur essence, le premier & le plus excellent, c'est Dieu, qui a créé toutes choses, & c'est luy aussi qui doit estre honoré par dessus tous sans aucune comparaison ni concurrence. Et ceux qui sont après luy, & par luy les premiers dans le monde, qui pensent toujours à luy, qui expriment & représentent fidèlement en eux tous les biens dont la cause, qui les a créés, les a faits participants, & que le premier vers appelle *Dieux immortels*; parce qu'ils ne meurent jamais, & qu'ils ne quittent jamais la ressemblance qu'ils ont avec Dieu, mais y persévèrent toujours, & de la même manière; ceux-là, dis-je, doivent recevoir après Dieu les premiers honneurs. Les seconds honneurs, & les honneurs moyens sont dûs aux estres moyens, c'est à dire, qui occupent le second rang, & qui sont appellez icy *Héros pleins de bonté & de lumière*, qui

pensent toujours à leur Créateur, & qui sont tout éclatants de la lumière qui rejailit de la félicité dont ils jouissent en luy, non pas pourtant toujours de la mesme manière, & sans aucun changement; car étant unis à Dieu comme moyens, & ayant receu la grace d'estre toujours tournez vers luy, sans pouvoir s'en détourner, ils marchent toujours autour de ce premier estre; mais avec des efforts qui ne sont pas toujours égaux, & par la pleine connoissance qu'ils ont d'eux-mesmes, ils séparent & réunissent l'intimité immuable que les premiers estres ont avec Dieu, en faisant de la fin de l'intimité de ces estres le commencement de leur initiation. C'est pourquoy ils sont appellez avec raison, *Héros excellents*, l'épithète qui signifie *excellents*, marquant par sa racine qu'ils sont pleins de bonté & de lumière, ne tombant jamais ni dans le vice ni dans l'oubli; & le terme de *Héros*, venant d'un mot qui signifie *amour*, pour marquer que pleins d' amour pour Dieu, ils ne cherchent qu'à nous aider à passer de cette vie terrestre

D'où vient la lumière dont les Anges sont revêtus.

V. les remarques.

L'excellence consiste dans la bonté & dans la lumière.

Heros, Heroes, pour Ερωτες, amours. V. les Remarques.

Car daimon
en Grec est
pour daemon,
ſçavant, in-
elligent.

à une vie divine, & à devenir Citoyens du Ciel. On les appelle auffi *bons démons*, comme instruits & ſçavants dans les Loix divines ; & quelquefois on leur donne le nom d'Ange, comme nous déclarant & nous annonçant les réglés pour la bonne vie & la félicité. Quelquefois auffi ſelon ces trois ſens, nous partageons en trois classes tous ces eſtres moyens, ceux qui approchent le plus des eſtres céleſtes & divins, nous les appellons *Ange*. Ceux qui ſont attachés aux eſtres terreſtres, nous les appellons *Héros* ; & ceux qui tiennent le milieu également éloigné des deux extrêmes, nous les appellons *Démons* ; comme Platon l'a pratiqué très-ſouvent. D'autres ne donnent à ce genre moyen qu'un de ces trois noms, en les appellant *Ange*, *Démons*, ou *Héros*, par les raiſons que nous avons dites : & c'eſt ainſi qu'en a uſé l'Auteur de ces Vers ; il les appelle *Héros pleins de bonté & de lumière* ; car ils ſont, à l'égard du premier genre, comme la ſplendeur à l'égard du feu, & comme le fils par rapport au père ; c'eſt pour-

Hierocles rele-
ve trop icy la
nature angeli-
que. V. les
Remarques.

quoy ils sont célébrez comme enfans des Dieux, & avec justice; car ils ne sont point nez de race mortelle, mais ils sont produits par leur cause uniforme & simple, comme la lumière vient de l'essence du corps lumineux, je dis la lumière claire & pure, après laquelle on imagine aisément une lumière pleine d'ombre, & meslée de ténébres. Et à cette lumière obscure, répond analogiquement le troisième genre d'estres, c'est à dire, le genre humain, à cause du penchant qu'il a au vice & à l'oubli, qui le rendent incapable de penser toujours à Dieu. Il est inférieur aux estres qui y pensent toujours, en ce qu'il cesse quelquefois d'y penser; voila ses ténébres: mais il est supérieur aux estres sans raison, en ce qu'il revient quelquefois à y penser, & qu'il est quelquefois rappelé à la science divine, lorsqu'il se joint aux chœurs célestes en dépouillant toutes les affections charnelles, & en se dégageant de toute la corruption du corps; & voila sa lumière. Alors celui qui a été honoré de cette grace divine, devient digne de nos hommages & de

*Pourquoy les
Saints doi-
vent être ho-
norez.*

32 COMMENT. D'HIEROCLES
nos respects, comme ayant relevé & orné en luy l'égalité de nostre nature, par la participation à ce qu'il y a de meilleur. Or tout homme qui aime Dieu doit aussi aimer tout estre qui a avec Dieu quelque ressemblance, soit qu'il possède cette ressemblance de toute éternité, ou qu'il ne l'ait acquise que depuis quelque temps, comme tous les hommes qui se sont distinguez par l'éminence de leur vertu, & sur lesquels le Vers suivant va nous donner ce précepte.

Ceux qui aiment Dieu, aiment tout ce qui luy ressemble. Grand principe.

V E R S III.

Respecte aussi les Démons terrestres, en leur rendant le culte qui leur est légitimement dû.

On plustost, qui ont vécu sur la terre, & qui ne sont plus. V. les Remarques.

L'Auteur de ces Vers parlant des âmes des hommes qui sont ornées de vérité & de vertu, les appelle *Démons*, comme pleines de science & de lumière; & en suite pour les distinguer des Démons qui sont tels par leur nature, & qui tiennent le milieu, comme on l'a déjà dit, il ajoute cette épithète *terre-*

stres, pour faire entendre qu'elles peuvent converser avec les hommes, animer des corps mortels, & habiter sur la terre. En les appellant Démons, il les sépare des hommes méchans & impies qui sont très-ignorans, & par conséquent très-éloignez d'estre Démons; & en ajoutant l'épithète, *terrestres*, il les sépare de ceux qui sont toujours pleins de lumière & de science, & qui ne sont pas d'une nature à vivre sur la terre, ni à animer des corps mortels; car ce nom de *Démon terrestre*, ne convient qu'à celui qui étant homme par sa nature, est devenu Démon par l'habitude & la liaison, & sçavant dans les choses de Dieu. Le troisième genre est appelé simplement & proprement *terrestre*, comme le dernier des substances raisonnables, & entièrement adonné à la vie terrestre; car le premier est céleste, & le second, celui du milieu, est étherien. Ainsi donc, tous les hommes étant *terrestres*, c'est à dire, tenant le troisième & dernier rang parmi les substances raisonnables; & n'étant pas tous *Démons*, c'est à dire, douez de science &

*Pythagore a
plustost em-
ployé ce mot
pour dire ceux
qui sont morts.
V. les Rem.*

34 COMMENT. D'HIEROCLES

de lumière, c'est avec raison que l'Auteur de ces Vers a joint ces deux noms,

Il l'a employé pour signifier les hommes sages & vertueux, qui après leur mort sont devenus égaux aux Anges.

Démons terrestres, pour signifier les hommes sages & vertueux; car tous les hommes ne sont pas sages, & tous les sages ne sont pas hommes; les Héros & les Dieux immortels, qui par leur nature sont fort supérieurs aux hommes, étant aussi douez de sagesse & de vertu.

Ce Vers nous ordonne donc de respecter & de vénérer les hommes qui ont trouvé place dans les ordres divins, & qu'on peut regarder comme égaux aux Démons, aux Anges, & aux Héros; car il ne faut pas s'imaginer qu'on nous conseille icy de respecter & d'honorer quelque genre de Démons vil & méprisable, comme l'usage ordinaire du mot *Démon terrestre* pourroit le persuader; car en un mot, tous les estres inférieurs à la nature humaine ne doivent nullement estre honorez par ceux qui sont touchez de l'amour de Dieu, & qui sentent leur dignité & leur noblesse. Nous n'honorerons mesme aucun homme, après les estres supérieurs, s'il ne s'est rendu semblable à eux, & s'il

SUR LES VERS DE PYTHAG. 35
n'est compris dans le chœur divin. Quel
est donc l'honneur & le respect qu'on
leur doit : c'est, dit le Vers, *de leur ren-*
dre le culte qui leur est légitimement dû ;
& ce culte consiste à obéir aux précep-
tes qu'ils nous ont laissez, & à les re-
garder comme des loix inviolables ; à
suivre les mesmes sentiers de vie par où
ils ont marché, qu'aucune envie n'a pu
les empêcher de nous apprendre, &
qu'ils ont transmis à leurs successeurs
avec mille peines & mille travaux, com-
me un héritage de leurs pères, & un
héritage immortel, en consignat dans
leurs écrits pour le bien commun des
hommes, les éléments des vertus, &
les règles de la vérité. Obéir à leurs ré-
gles, & y conformer sa vie, c'est les ho-
norer plus véritablement & plus solide-
ment, que si l'on faisoit sur leurs tom-
beaux les libations les plus exquisés, &
que si on leur offroit les sacrifices les
plus somptueux. Voilà quel est l'hon-
neur qu'on doit aux estres supérieurs,
honneur qui commençant par le Créa-
teur, & passant par les estres moyens,
qui sont les étheriens & les célestes,

*En quoy com-
siste le culte
que l'on doit
rendre aux
Sains.*

36 COMMENT. D'HIEROCLES
finit & se termine aux hommes qui
ont été vertueux & gens de bien : mais
parce qu'il faut faire aussi grand état
des liaisons qui se trouvent dans la
vie, comme des pères & des parents,
qui, quoyqu'ils ne soient pas absolu-
ment dans cet ordre de perfection &
de vertu, ne laissent pas de mériter
nos respects par la dignité de la liai-
son que nous avons avec eux, l'Au-
teur ajoute.

V E R S I V.

*Honore aussi ton père & ta mère, &
tes plus proches parents.*

*Honneur dû
aux pères &
mères & aux
parents.*

IL vient de nous ordonner de respec-
ter & de vénérer les gens de bien,
comme des hommes divins qui jouis-
sent de la félicité; & icy il nous exhorte
à honorer notre père & notre mère, &
ceux qui leur touchent en quelque fa-
çon par les liens du sang, quels qu'ils
soient, à cause de la mesme nécessité
de liaison. Car ce que font à notre é-
gard les estres supérieurs, dont les cé-
lestes nous tiennent lieu de pères, par

la liaison qui est entre eux & nous de toute éternité ; & les Héros nous tiennent lieu de parents ; c'est cela mesme que font pour nous dans cette vie mortelle nos pères & mères , & leurs proches , qui les touchent de plus près par le sang, & qui par cette raison doivent recevoir de nous les premiers honneurs après nos pères & mères. Comment les honorerons-nous donc ! Serait-ce en réglant notre vie par leurs sentimens, de sorte que nous ne pensions ni ne fassions que ce qui leur sera agréable ! Mais de cette manière notre empressement pour la vertu , dégénérera en empressement pour le vice , s'il se trouve qu'ils soient méchants & vicieux. D'un autre costé aussi, les mépriserons-nous à cause de la connoissance que nous aurons de leurs vices ! mais comment obéirons-nous par là à la Loy qu'on nous donne icy ! Pouvons-nous en n'honorant ni nos pères & mères , qui sont l'image des Dieux , ni nos parents qui représentent à notre égard les * Héros , pouvons-nous, dis-je n'estre pas impies envers ceux au-

Nos pères & nos parents représentent à notre égard Dieu & les saints Anges.

** Les Anges.*

38 COMMENT. D'HIEROCLES
quels nous convenons nous-mêmes
qu'ils ressemblent ! Et cette vertu que
nous croirons pratiquer en défobéissant
à nos pères & mères , à cause de leurs
vices , ne produira-t-elle pas un plus
grand mal , qui est l'impiété ! Que si au
contraire nous leur obéïssons en tout ,
comment se peut-il que nous ne nous
éloignions pas de la piété & de la prati-
que des vertus , s'il arrive que par la cor-
ruption de leurs mœurs , ils ne nous en-
seignent pas la vérité & la vertu ! Car
si tout ce que nos pères & mères nous
ordonnent étoit vray & bon , l'hon-
neur que nous leur rendrions s'ac-
corderoit parfaitement avec l'honneur
& l'obéïssance que nous devons aux
Dieux. Mais si la volonté de nos pé-
res n'est pas toujours conforme aux
Loix de Dieu , ceux qui se trouvent
dans cette espece de contradiction &
d'antinomie , doivent-ils faire autre
chose que ce que l'on pratique tous les
jours dans les autres devoirs , qui en
certaines conjonctures se trouvent in-
compatibles , & où il faut nécessaire-
ment violer l'un pour observer l'autre !

*Ce que l'on
doit faire ,
quand l'hon-
neur dû à nos
pères & mé-
res ne s'accor-
de pas avec
la piété.*

car deux bonnes actions nous étant proposées, l'une bonne & l'autre meilleure, il faut nécessairement préférer la meilleure quand on ne peut pas s'acquitter des deux. C'est une bonne action d'obeir à Dieu ; c'en est encore une bonne d'obeir à son père & à sa mère. Si ce que Dieu & nos pères exigent de nous s'accorde, & qu'en leur obeissant nous tendions à la mesme fin, c'est une grande fortune pour nous, & ce double devoir est indispensable. Mais si la Loy de Dieu nous ordonne une chose, & celle de nos pères une autre, dans cette contradiction, qu'on ne peut accorder, nous devons obeir à Dieu en désobeissant à nos pères. dans les seules choses où ils n'obeissent pas eux-mesmes aux Loix divines ; car il n'est pas possible que celui qui veut observer exactement les règles de la vertu s'accorde jamais avec ceux qui les violent. Dans toutes les autres choses nous honorerons nos pères & mères de tout notre pouvoir, & sans bornes, en les servant nous-mesmes, & en leur fournissant abondamment, & de tout

De deux bonnes actions, il faut toujours choisir la meilleure.

Les seules occasions où les enfans doivent désobeir à leurs pères.

Honneur dû aux pères, est sans bornes dans tout ce qui n'est point contraire aux Loix de Dieu.

40 COMMENT. D'HIEROCLES
notre cœur, les biens dont ils ont be-
soin ; car il est très-juste qu'ils se servent
de ceux qu'ils ont engendrez & nour-
ris. Mais pour ce que nous n'avons pas
receu d'eux, la Loy le déclare libre, &
l'affranchit de leur puissance, & elle
nous ordonne d'en chercher le verita-
ble père, de nous y attacher, & de tra-
vailler particulièrement à nous rendre
conformes à son image ; & par ce mo-
yen nous pourrons conserver les biens
divins & les biens humains : & comme
nous ne négligerons pas nos pères sous
un vain prétexte de vertu, nous ne tom-
berons pas non plus par une obéissance
aveugle & insensée dans le plus grand
de tous les maux, qui est l'impiété.

Que s'ils nous menacent de nous fai-
re mourir pour nostre désobéissance, ou
de nous déshériter, il ne faut pas nous
effrayer de leurs menaces ; mais penser
d'abord sur quoy elles tomberont. Ils
ne menacent que ce qu'ils ont crée ;
mais ce qui est à couvert de leurs em-
portemens, qui ne peut souffrir de leur
injustice, & qui ne vient point d'eux,
il faut le conserver libre & soumis à

*C'est à dire,
notre ame.*

*Dieu le véri-
table père de
notre ame.*

*C'est à dire,
le corps.*

*C'est à dire,
l'ame qu'ils
n'ont point
crée, & qui
vient de Dieu.*

Dieu. Le véritable honneur que la vertu nous ordonne de rendre à nos pères, c'est de n'épargner pour leur service, ni nos corps ni nos biens; mais de leur estre entièrement soumis dans tout ce qui regarde ces deux ministères; car il est séant & juste de ne leur refuser jamais le service de nos mains, au contraire, plus ce service fera pénible, vil, & d'esclave, plus nous devons nous y plaire & nous en tenir honorer. Encore moins devons-nous leur refuser les biens qui leur sont nécessaires, & diminuer leur dépense par un esprit d'avarice; mais nous devons leur fournir abondamment, & de bon cœur tout ce dont ils ont besoin, en nous réjouissant, & en nous trouvant heureux de les servir de nos biens & de nos personnes; car pratiquer ces deux choses avec joye, & d'une franche volonté, c'est accomplir la Loy de la vertu, & payer les droits à la nature. Voilà quel est l'honneur que nous devons à nos pères & à nos mères. Celuy que nous devons à leurs proches, & qui n'est que le second, se mesure par le degré de parenté, de sorte

Il faut n'épargner ni nos corps ni nos biens pour le service de nos pères & mères.

Plus le service de nos pères sera pénible & vil, plus il nous doit paroître agréable & honorable.

42 COMMENT. D'HIEROCLES
qu'après nos pères & mères nous hono-
rerons plus ou moins nos parents selon
que la nature nous les a plus ou moins
unis.

V E R S V.

*De tous les autres hommes, fais ton
ami de celuy qui se distingue par sa
vertu.*

*Préceptes sur
l'amitié.*

*À la parenté
que nous a-
vons avec
Dieu & avec
les Anges &
les Saints.*

*Amitié doit
être recher-
chée pour la
vertu, & non
pour l'intérêt.*

A Prés le précepte qui prescrit le pré-
mier honneur que nous devons
à la première parenté, & celuy qui ré-
gle l'honneur que nous devons à nos
pères & mères, & à leurs proches, &
qui est une dépendence du premier,
voicy tout de suite la Loy qu'on nous
donne pour contracter l'amitié. C'est
de choisir pour notre ami, parmi ceux
qui ne sont pas de notre famille, ce-
luy qui est le plus honneste homme,
& de nous joindre à luy pour la com-
munication des vertus, afin que nous
fassions de l'homme de bien notre ami
pour une bonne cause, & que nous
ne recherchions pas son amitié par
aucun autre interest ; de sorte que ce

précepte est entièrement semblable à l'avertissement qu'on nous a donné sur les gens de bien qui sont morts; car comme là on nous a dit que nous ne devions honorer & vénérer que ceux qui sont remplis de science & de lumière, on nous dit de mesme icy, que nous ne devons faire nos amis, que de ceux qui ont de la probité & de la vertu. Sur ceux-cy, on nous donne le choix, & pour nos pères & leurs proches, on se repose sur la nature; car un père, un frère attirent naturellement le respect; mais les autres, je veux dire les amis, c'est la vertu seule qui en fait le prix, comme c'est elle qui fait le mérite de ceux qui sont morts.

La vertu nous lie avec nos amis; mais c'est la nature qui nous lie à Dieu & à nos parents.

Les estres qui précèdent ces derniers, c'est la nature mesme qui les rend respectables, & qui nous ordonne de les honorer. Dans le Ciel ce sont les Dieux & les Héros (les Angés,) & icy bas ce sont nos pères & nos parents, qui dans une nature mortelle nous représentent incessamment l'image de la parenté immortelle qui nous lie à ces Dieux & à ces Héros.

Voilà quelle doit estre la première recherche, & la première acquisition d'un ami : & pour les moyens dont on doit se servir pour le conserver pendant qu'il contribuera à notre véritable bien, ou pour l'abandonner s'il vient à se corrompre & à ne plus obéir aux préceptes & aux conseils qui tendent à sa perfection ; c'est ce qu'on va nous enseigner.

V E R S VI. VII. & VIII.

On pourroit aussi expliquer ce Vers, Cède à ton ami en luy parlant avec douceur, & en luy rendant toute sorte de bons services. Mais l'explication d'Hierocles est plus profonde.

*Cède toujours à ses doux avertissemens,
& à ses actions honnestes & utiles.*

Et ne viens jamais à haïr ton ami pour une légère faute, autant que tu le peux.

Or la puissance habite près de la nécessité.

Conduite qu'on doit avoir avec ses amis.

ON traite icy comment il se faut se conduire avec ses amis. Premièrement, il faut leur céder & leur obéir quand ils nous donnent des conseils honnestes, & qu'ils font quelque chose pour notre utilité ; car c'est pour ce

commun bien que la Loy de l'amitié nous lie, afin qu'ils nous aident à faire croître en nous la vertu ; & que nous les aidions reciproquement à la faire croître en eux ; car comme compagnons de voyage, & marchant ensemble dans le chemin de la meilleure vie, ce que nous voyons mieux l'un que l'autre, nous devons le dire & le rapporter à l'utilité commune, en cédant doucement aux bons conseils de nos amis, & en leur faisant part de tout ce que nous avons d'honneste & d'utile. Et pour ce qui est des richesses, de la gloire, & de toutes les autres choses qui resultent d'un assemblage périssable & mortel, nous ne devons jamais avoir avec nos amis le moindre différent ; car c'est haïr pour une légère faute ceux qui sont nos amis pour les plus grands des biens. Nous supporterons donc nos amis en toutes choses, comme étant liez à eux par la plus grande de toutes les nécessitez, par les liens de l'amitié. Il n'y a qu'un seul point où nous ne les supporterons pas. Nous ne leur céderons nullement, lors qu'ils se

Les amis sont des compagnons de voyage, qui doivent s'entraider reciproquement.

La seule chose où l'on ne doit pas supporter ses amis.

laisseront corrompre; & nous ne les suivrons en aucune manière, lors qu'ils quitteront les voyes de la sagesse pour rentrer dans une autre train de vie; car nous nous laisserions emporter avec eux loin du but de la vertu; mais nous ferons tous nos efforts pour redresser notre ami, & pour le ramener dans la bonne voye. Si nous ne pouvons le persuader, nous nous tiendrons en repos sans le régarder comme nostre ennemi, à cause de notre ancienne amitié, ni comme notre ami, à cause de sa corruption. De sorte que par cette seule raison, nous le quitterons & le renoncrons, comme incapable de nous aider de sa part à cultiver & à faire croistre en nous la vertu, pour laquelle seule nous l'avions recherché. Mais il faut bien prendre garde que cette séparation ne dégénere en inimitié; car quoy qu'il ait rompu le premier notre union, nous sommes obligez d'avoir un très-grand soin de le rappeler à son devoir, sans nous réjouir de la chute d'un ami, sans insulter à son erreur & à sa faute: mais plustost en compatissant à son malheur

Milieu qu'il faut garder en renonçant à l'amitié de quelqu'un.

Devoirs envers nos amis, lorsqu'ils s'éloignent du chemin de la vertu.

avec douleur & avec larmes, en priant pour luy, & en n'oubliant aucune des choses qui peuvent le ramener au salut par le repentir. Or les choses qui peuvent le ramener, c'est de n'entrer avec luy en aucun démêlé, ni sur le bien, ni sur la gloire; c'est de ne pas le priver de notre société avec éclat & avec hauteur; c'est de ne pas triompher de ses malheurs, en les faisant servir à notre ambition & à notre vanité. Et comme ce qui contribuë le plus à nous faire conserver nos amis, ou à nous les faire quitter avec raison & avec justice, ou enfin à nous mettre en état de les rappeler à leur devoir par le repentir, c'est de supporter leurs torts; c'est de n'entrer avec eux dans aucune discussion trop exacte de nos intérêts; c'est d'avoir de l'indulgence, & de ne pas tout prendre à la rigueur; en un mot, d'avoir une patience aussi grande qu'il est en notre pouvoir:

Voilà pourquoy l'auteur de ces Vers ajoute, *autant que tu le peux*. Et ensuite afin que nous ne mesurions pas la puissance par la volonté, mais par les forces de la nature, autant que la nécessité sur-

La puissance ne doit pas être mesurée par la volonté, mais par les forces de la nature.

Puissance habite près de la nécessité.

venant en peut faire trouver, il nous avertit *que la puissance habite près de la nécessité* ; car chacun de nous est convaincu tous les jours, par son expérience, que la nécessité luy fait trouver plus de forces qu'il n'avoit cru en avoir. Il faut donc nous bien mettre dans l'esprit, que nous devons supporter nos amis, autant que la nécessité nous fera voir que nous le pouvons, & que ce qui nous avoit paru insupportable, nous devons le rendre supportable par la nécessité de l'amitié ; car il ne faut pas nous imaginer que le courage & la générosité ne doivent estre employez qu'à supporter les choses qu'ordonnent la violence & la force. Tout ce qui va à conserver, ou à regagner nos amis, demande & mérite une plus grande patience, comme étant des ordres mesmes de la nécessité divine. Or pour les sages, la nécessité de l'esprit est plus forte & plus puissante que toute la force qui vient du dehors. Soit donc que tu regardes la nécessité qui vient des conjonctures & des circonstances; soit que tu considères la nécessité de la volonté:

Nécessité de l'esprit plus forte que tout ce qui vient du dehors.

cette

cette nécessité libre & indépendante, qui est contenuë dans les bornes de la science, & qui émane des loix divines, tu trouveras la mesure de la puissance qui est en toy, & que ce Vers veut que tu employes pour tes amis, en t'ordonnant de ne pas rompre facilement avec eux, & de ne pas les haïr pour une légère faute. Car ce Vers compte pour très-peu de chose tout ce qui ne touche point l'ame, il nous deffend de faire de notre ami un ennemi pour de vils intérêts, & il nous ordonne de tascher par une indifférence entière pour toutes les choses extérieures, de regagner notre ami, & de nous mettre en état de nous rendre ce témoignage, que nous avons conservé nos amis autant qu'il a dépendu de nous; que nous avons rappelé & redressé ceux qui se laissoient gagner au vice; que nous ne leur avons donné aucun sujet de rompre avec nous, ni rendu la pareille, quand ils ont les premiers renoncé à notre amitié; car voilà ce qu'exige la Loy sacrée de l'amitié, Loy qui est d'une vertu très-éminente, &

Ne rendre jamais la pareille à nos amis, quand ils en usent mal avec nous.

50 COMMENT. D'HIEROCLES
qui comme très-parfaite, excelle sur
toutes les autres vertus; car la fin des
vertus, c'est l'amitié, & leur principe,
c'est la piété. Les règles de la piété sont
pour nous les semences des vrais biens;
& l'habitude de l'amitié, est le fruit
très-parfait des vertus. Comme donc
il faut toujours conserver la justice,
non seulement avec ceux qui en usent
bien avec nous, mais encore avec ceux
qui cherchent à nous faire tort; & ce-
là, de peur qu'en leur rendant le mal
pour le mal, nous ne tombions dans
le même vice, il faut aussi toujours
conserver l'amitié, c'est à dire l'humani-
té pour tous ceux qui sont de notre
espèce. Or nous donnerons la juste me-
sure à l'amitié, & nous placerons chacun
dans l'ordre & le rang convenables, si
nous aimons les gens de bien, & pour
l'amour de la nature, & pour l'amour
de leurs inclinations, comme conser-
vant en eux la perfection de la nature
humaine; & si nous aimons les mé-
chans, dont les inclinations & les sen-
timens n'ont rien qui puisse nous faire
rechercher leur amitié, si nous les ai-

*L'amitié est la
fin des vertus,
& leur prin-
cipe c'est la
piété.*

*Amitié, une
humanité qui
doit s'étendre
sur tous les
hommes; mais
différemment.*

*Les gens de
bien doivent
être aimez
pour l'amour
de la nature
& de leur
vertu.
Et les mé-
chans, pour
l'amour de la
nature seule.*

mons, dis-je, pour l'amour de la nature seule, qui nous est commune avec eux; c'est pourquoy on a fort bien dit, *le Sage ne hait personne, & il aime les seuls gens de bien*; car comme il aime l'homme, il ne hait pas mesme le méchant; & comme il cherche le vertueux pour se communiquer à luy, il choisit sur tout, pour l'objet de son affection, le plus parfait; & dans les mesures & les régles de son amitié, il imite Dieu, qui ne hait aucun homme, qui aime préféablement l'homme de bien, & qui étendant son amour sur tout le genre humain, a soin d'en départir à chaque particulier la part qu'il mérite, en appellant & unissant à luy les gens de bien, & en ramenant à leur devoir les deserteurs de la vertu par les loix de sa justice; car c'est ce qui est proportionné & utile aux uns & aux autres. C'est ainsi, que nous devons conserver l'amitié pour tous les hommes, en la partageant à chacun selon leur mérite & leur dignité; car nous pratiquerons la tempérance & la justice avec tous les hommes, & non

Le Sage ne hait personne.

Dieu étend son amour sur tout le genre humain.

Comment Dieu aime les méchans.

Belle preuve de l'obligation d'aimer tous les hommes.

pas seulement avec les justes & les tempérans, & nous ne ferons pas bons avec les bons, & méchans avec les méchans; car de cette manière tous les accidens auroient le pouvoir de nous changer, & nous n'aurions à nous en propre aucun bien que nous pussions étendre & deployer sur tous les hommes. Que si nous avons acquis l'habitude de la vertu, il ne dépend pas du premier venu de nous la faire perdre : & étant heureusement affermis sur ses fondemens inébranlables, nous ne changerons pas de disposition & de sentiment avec tous ceux que nous rencontrerons. Ce que nous pratiquons sur toutes les autres vertus, nous devons le pratiquer de même sur l'amitié, qui comme nous l'avons déjà dit, est de toutes les vertus la plus grande; car l'amitié n'est autre chose que l'humanité qu'on déploye en général sur tous les hommes & en particulier sur les gens de bien; c'est pourquoy le nom d'*humanité*, c'est à dire, amour des hommes, luy convient particulièrement. Cela suffit sur cet article, passons aux autres.

V E R S I X. & X.

*Sçache que toutes ces choses sont ainsi :
mais accoûtume-toy à surmonter &
à vaincre ces passions :*

*Prémièrement , la gourmandise , la pa-
resse , la luxure , & la colére.*

VOilà les passions qu'il faut reprimer & reduire afin qu'elles ne troublent & n'empeschent pas la raison. Courage donc , refrenons la folie entière par de bonnes instructions , puisque ses différentes parties se prestent reciproquement des armes pour commettre le péché de suite, & comme par degrez ; par exemple , l'excés dans le manger provoque un long sommeil, & les deux ensemble produisent une force & une santé, qui portent immodérément à l'amour ; & qui irritant la partie concupiscible de l'ame, la poussent à l'intempérance. La partie irascible venant ensuite à se joindre à cette partie concupiscible , ne craint aucun danger ; aucun combat ne l'effraye, elle affronte tout pour assouvir ses con-

*Les passions
sont les parties,
& comme les mem-
bres de la folie.*

voitises, tantost pour la bonne chère, tantost pour des maistresses, & tantost pour d'autres voluptez. *Accoustumeto* donc à tenir ces passions en bride, en commençant par la gourmandise, afin que les parties déraisonnables de l'ame s'accoustument à obéir à la raison, & que tu puisses observer inviolablement la piété envers les Dieux, le respect envers tes parents, & tous les autres préceptes qu'on vient de te donner. L'observation de ces premiers préceptes dépend de ceux-cy; & on les violera infailliblement, si les passions ne sont soumises, & n'obéissent à la raison; car d'un costé, ou la colere nous excitera contre nos parents, ou la concupiscence nous armera contre leurs ordres; & de l'autre costé, ou la colere nous précipitera dans le blasphème, ou le desir des richesses dans le parjure. En un mot, tous les maux sont causez par ces passions, lorsque la raison n'a pas la force de les ranger à leur devoir, & de les soumettre. Voila les sources de toutes les impiétez, de toutes les guerres qui divisent les familles, des

trahisons des amis, & de tous les crimes que l'on commet contre les Loix. De sorte que les méchans sont forcez de crier comme la Medée du théâtre.

Les uns,

*Je voy tous les forfaits dont je vais
me noircir ;
Mais ma foible raison cédant à ma
colère, &c.*

Les autres,

*Je connois tous les maux que ma
main va commettre ;
Mais ma raison cédant à ma cupidité, &c.*

Ou mesme,

*Tes conseils sont très-bons, j'en voy
l'utilité ;
Mais les honteux liens qui captivent
mon ame,
M'empeschent d'obéir.*

Car tout ce qui est capable de raison, étant bien disposé pour sentir ce qui est beau & honneste, est toujours éveillé & toujours prest pour obéir aux pré-

36 COMMENT. D'HIEROCLES
ceptes de la raison , lorsque les pen-
chants de ses passions, comme autant
de masses de plomb , ne l'entraînent
pas dans l'abyfme du vice.

Il faut donc que nous fçachions &
connoiffions nos devoirs, & que nous
accouftumions autant qu'il est en no-
tre pouvoir , nos facultez brutales , à
obéir à la raison qui est en nous ; car
les passions étant ainfi foumises , la rai-
fon fera en état d'observer inviolable-
ment les premiers préceptes , pour les-
quels on nous dit icy : *Sçache que tou-
tes ces choses font ainfi.* Et pour les
préceptes fuivants , on nous dit : *Mais
accouftumè - toy à vaincre , &c.* pour
nous faire entendre que la partie rai-
sonnable se régle par l'instruction , &
par la science ; & que la partie bruta-
le se regit par l'habitude & par des *for-
mations* , si l'on peut ainfi parler , qui
font en quelque façon corporelles. Et
c'est ainfi que les hommes reduisent &
dressent les animaux par le moyen de
l'habitude feule. L'appetit donc accou-
tumé à se contenter d'une mesure ju-
fte & fuffifante, rend les autres passions

*La raison se
régle par l'in-
struction, &
la passion par
l'habitude.*

*Biers que
produit la
tempérance
dans le boire*

du corps plus modérées , & la colére & dans le manger.
 moins bouillante & moins emportée ;
 de sorte que n'étant point violemment
 agitez par les passions , nous pouvons
 méditer avec tranquillité ce que nous
 sommes obligez de faire ; & de là nous Biens qui naissent de la temperance.
 apprenons à nous connoître nous-
 mesmes, à connoître ce que nous som-
 mes dans la vérité , & à nous respecter
 quand nous nous connoissons. Et de
 cette connoissance, & de ce respect, qui
 en est la fuite infailible , vient la fuite
 des actions honteuses, c'est à dire, de
 tous les maux, qui sont appellez hon-
 teux, parce qu'ils sont indecents & in-
 dignes d'estre commis par une substan-
 ce raisonnable ; & c'est de quoy on va
 parler.

V E R S X I. & X I I.

*Ne commets jamais aucune action hon-
 teuse , ni avec les autres ,
 Ni en ton particulier ; & sur tout res-
 pecte-toy toy-mesme.*

IL arrive très-ordinairement, ou que Les deux voyes qui nous condui-
 nous faisons en nostre particulier,

58 COMMENT. D'HIROCLES

*Sont au vice,
la solitude &
la société.*

des actions honteuses, parce que nous les croyons indifférentes, ce que nous n'aurions jamais fait devant un autre, à cause du respect que nous aurions eu pour un témoin; ou au contraire, qu'avec les autres, nous commettons ce que nous n'aurions jamais commis seuls, & en notre particulier, entraînez par le nombre, & les complices diminuant la honte de l'action. Voilà pourquoy le Poëte ferme icy ces deux chemins qui peuvent nous conduire à ce qui est honteux & mauvais; car si tout ce qui est honteux est véritablement à fuir, il n'y a point de circonstance qui puisse jamais le rendre digne d'estre recherché. Voilà pourquoy il a joint icy les deux, *ni avec les autres, ni en ton particulier*; afin que ni la solitude ne te porte à ce qui est indecent, ni la société & le nombre des complices ne te justifient jamais le crime. Après quoy il ajouste la cause qui seule détourne de commettre le mal, *sur tout, respecte-toy toy-mesme*; car si tu t'accoustumes à te respecter toy-mesme, tu auras toujours avec toy un garde fidèle que tu respecteras, qui

Ce qui est honteux ne sauroit changer par les circonstances.

Le respect de nous mesmes nous éloigne du mal.

ne s'éloignera jamais de toy, & qui te gardera à veüe; car il est souvent arrivé, que beaucoup de gens, après que leurs amis ou leurs domestiques les ont eu quittez, ont fait ce qu'ils auroient eu honte de faire en leur presence. Quoy donc! n'avoient-ils nul témoin! je ne parle point icy de Dieu; car Dieu est bien loin de la pensée des méchans: *Dieu est bien loin de la pensée des méchans.* Mais n'avoient-ils pas pour témoin leur ame, c'est à dire, eux-mesmes! N'avoient-ils pas le jugement de leur conscience! Ils les avoient sans doute: mais subjuguez & asservis par leurs passions, ils ignoroient qu'ils les eussent; & ceux qui sont en cet état méprisent leur raison, & la traitent plus mal que le plus vil esclave. Etablis-toy donc toy-mesme pour ton garde, & ton surveillant; & les yeux de l'entendement toujours attachez sur ce garde fidèle, commence à t'éloigner du vice. Le respect que tu auras pour toy-mesme deviendra de nécessité un éloignement & une fuite de tout de qui est honteux, & indigne d'estre commis par une substance raisonnable. Et celuy qui trouve indignes de luy

*De la fuite du
vice naist la
vertu.*

tous les vices, se familiarise insensiblement avec la vertu. C'est pourquoy le Poëte ajoute.

V E R S XIII. XIV. XV. & XVI.

En suite, observe la justice dans tes actions & dans tes paroles,

Et ne t'accoustume point à te comporter dans la moindre chose sans règle & sans raison ;

Mais fais toujours cette reflexion, que par la destinée il est ordonné à tous les hommes de mourir,

Et que les biens de la fortune sont incertains ; & que comme on peut les acquérir, on peut aussi les perdre.

Celuy qui se respecte luy-mesme, devient son garde, pour s'empescher de tomber dans aucun vice. Or il y a plusieurs espèces de vices : Le vice de la partie raisonnable, c'est la folie ; celuy de la partie irascible, c'est la lacheté ; & ceux de la partie concupiscible, c'est l'intemperance & l'avarice : & le vice qui s'étend sur toutes ces facultez, c'est

*Chaque partie
de l'ame a
ses vices.*

l'injustice. Pour éviter donc tous ces vices, nous avons besoin de quatre vertus; de la prudence, pour la partie raisonnable; du courage, pour la partie irascible; de la tempérance, pour la partie concupiscible; & pour toutes ces facultez ensemble, nous avons besoin de la justice, qui est la plus parfaite de toutes les vertus, & qui régnant dans les unes & dans les autres, les renferme toutes comme ses propres parties. Voila pourquoy ce Vers nomme la justice la première, la prudence en suite, & après la prudence, il met les plus excellents effets qui naissent de cette vertu, & qui contribuent à la perfection & à l'integrité ou totalité de la justice; car tout homme qui raisonne bien, & qui se sert de sa prudence, a pour second dans les choses loüables, le courage; dans les choses qui flattent les sens, la tempérance; & dans les unes & les autres, la justice: & ainsi la prudence se trouve le principe des vertus; & la justice leur fin: & au milieu, sont le courage & la tempérance; car la faculté qui examine tout par le raisonnement, & qui cherche toujours le

L'injustice embrasse tous les vices, & s'étend sur toutes les facultez de l'ame.

La justice la plus parfaite des vertus, & elle les embrasse toutes.

La prudence, le principe des vertus, & la justice, leur fin.

62 COMMENT. D'HIEROCLES

bien de chacun dans toutes les actions, afin que toutes choses se fassent avec raison & dans l'ordre, c'est l'habitude de la prudence, c'est-à-dire, la plus excellente disposition de notre essence raisonnable, & par laquelle toutes les autres facultez sont en bon état, de manière que la colere est vaillante, & la cupidité tempérante; & que la justice corrigeant tous nos vices, & animant toutes nos vertus, orne notre homme mortel par l'abondance excessive de la vertu de l'homme immortel; car c'est originairement de l'esprit divin, que les vertus rayonnent dans l'ame raisonnable, ce sont elles qui constituent la forme, la perfection & toute la félicité. Et de l'ame, ces vertus rejailissent sur cet estre insensé, je veux dire, sur le corps mortel, par une secrette communication, afin que tout ce qui est uni à l'essence raisonnable soit rempli de beauté, de décence, & d'ordre. Or le premier, & comme le guide de tous les biens divins, la prudence, étant bien fondée & affermie dans l'ame raisonnable, fait qu'on prend le bon parti dans toutes les

C'est de l'esprit divin que les vertus rayonnent dans notre ame.

De l'ame les vertus rejailissent sur le corps.

La prudence, le premier, & le guide de tous les biens divins.

occasions; qu'on supporte courageusement la mort, & qu'on souffre avec patience & avec douceur la perte des biens de la fortune; car il n'y a que la prudence seule qui puisse soutenir sagement & avec intrepidité les changements de cette nature mortelle, & de la fortune qui la suit. En effet, c'est elle qui connoist par la raison la nature des choses; elle sçait que c'est une nécessité indispensable, que ce qui est composé de terre & d'eau, se resolve dans ces memes éléments qui le composent; elle ne s'irrite point contre la nécessité, & sur ce que ce corps mortel meurt, elle ne conclud point qu'il n'y a point de providence, car elle connoist qu'il est ordonné par la destinée, à tous les hommes de mourir, qu'il y a un temps prefix pour la durée de ce corps mortel, & que le dernier moment étant venu, il ne faut pas en estre fasché, mais le recevoir, & se soumettre volontairement, comme à la loy divine; car c'est ce qu'emporte proprement le mot de *destinée*; il signifie, que Dieu mesme par ses decrets, a destiné, a marqué

Effets de la prudence.

La fortune n'est qu'une suite & une dépendance de la nature mortelle.

64 COMMENT. D'HIEROCLES
à notre vie mortelle des bornes nécessaires, & qu'on ne peut passer, & c'est le propre de la prudence de suivre les decrets des Dieux, en cherchant non à ne pas mourir, mais à bien mourir. Semblablement, elle n'ignore pas la nature des biens de la fortune; elle sçait qu'ils viennent aujourd'huy, & qu'ils s'en retournent demain, selon certaines causes qui sont destinées & marquées, auxquelles il est honteux de résister; car nous ne sommes pas les maîtres de retenir & de conserver ce qui n'est point en notre puissance. Or certainement, ni le corps ni les biens, en un mot, tout ce qui est séparé de notre essence raisonnable, n'est point en notre pouvoir: & comme il ne dépend pas de nous de les acquérir, il n'en dépend pas non plus de les garder autant que nous voulons. Mais de les recevoir quand ils viennent, & de les rendre quand ils s'en retournent, & de les recevoir & de les rendre toujours avec beaucoup de vertu, voilà ce qui dépend de nous, & voilà le propre de notre essence raisonnable, si elle ne s'ac-

Chercher non à ne pas mourir, mais à bien mourir.

Notre corps, ni nos biens ne dépendent point de nous.

coustume point à se comporter sans règle & sans raison sur tous les accidents de la vie ; mais qu'elle s'habituë à suivre les règles divines qui ont défini & déterminé tout ce qui peut nous regarder ; c'est donc en cela sur tout que ce qui dépend de nous, & qui est en notre pouvoir a une force extrême ; c'est que nous pouvons bien juger des choses qui ne dépendent point de nous, & ne pas nous laisser arracher la vertu de notre liberté, par l'affection des choses périssables.

La force de ce qui dépend de nous, s'étend sur ce qui n'en dépend pas : Et comment.

Que dit donc le jugement prudent & sage ? Il dit qu'il faut bien user du corps & des richesses pendant que nous les avons, & les faire servir à la vertu : & quand nous sommes sur le point de les perdre, qu'il faut connoître la nécessité, & ajouter à toutes nos autres vertus celle de la tranquillité & de l'indifférence ; car le seul moyen de conserver la piété envers les Dieux, & la juste mesure de la justice, c'est d'accoutumer sa raison à bien user de tous les accidents, & d'opposer les règles de la prudence, à toutes les choses qui

Nous devons faire servir à la vertu, nos corps & nos biens.

*La vertu ne
peut estre con-
servée sans les
saines opi-
nions.*

*C'est à dire,
les Dieux.*

*Injustices &
blasphèmes
de ceux qui
fuyent la mort,
& qui aiment
les richesses.*

nous paroissent arriver sans ordre, & au hazard; car jamais nous ne conserverons la vertu, si notre ame n'a les saines opinions. Jamais celuy qui s'est accoustumé à se comporter sans règle & sans raison dans tout ce qu'il fait, ne suivra les estres meilleurs que nous, comme meilleurs que nous; mais il les regardera comme des tyrans qui le forcent, & qui le gesnent; jamais il n'aura d'égard pour ceux avec lesquels il vit, & jamais il ne fera un bon usage de son corps ni de ses richesses. Voyez ceux qui fuyent la mort, ou qui sont possédez du desir de conserver leurs richesses; voyez dans quelles injustices, dans quels blasphèmes ils se precipitent necessairement, en levant l'étendard de l'impiété contre Dieu, & en niant sa providence, lorsqu'ils se voyent tombez dans les choses qu'ils fuyoient follement, & en faisant à leur prochain toutes fortes d'injustices, sans aucun ménagement, pour luy ravir son bien, & pour rapporter tout à leur propre utilité, autant qu'il leur est possible. Ainsi la playe que font à ces malheureux

les fausses opinions, devient manifeste, & l'on voit germer de là tous les plus grands maux, l'injustice envers leurs semblables, & l'impiété envers ceux qui sont au dessus d'eux : maux dont est exempt celui, qui obéissant à ce precepte, attend courageusement la mort avec un jugement épuré par la raison, & ne croit pas que la perte des biens soit insupportable. De là naissent tous les mouvemens & tous les motifs qui le portent à la vertu ; car c'est de là qu'il apprend qu'il faut s'abstenir du bien d'autrui, ne faire tort à personne, & ne chercher jamais son profit par la perte & le dommage de son prochain. Or c'est ce que ne pourra jamais observer celui qui se persuade que son ame est mortelle, & qui accoustumé à se comporter en tout sans regle & sans raison, ne discerne point ce que c'est qu'il y a en nous de mortel, & qui a besoin des richesses, & ce que c'est qui est susceptible de vertu, & que la vertu aide & fortifie ; car il n'y a que ce juste discernement qui puisse nous porter à la pratique de la vertu, & nous exciter à ac-

*Ceux qui
croient l'ame
mortelle, inca-
pables de pra-
tiquer la justi-
ce.*

quérir ce qui est beau & honneste; acquisition à laquelle nous pousse un mouvement tout divin, qui naist de ces deux préceptes, *Connois-toy toy-mesme, & respecte-toy toy-mesme.* Car c'est par notre propre dignité, qu'il faut mesurer tous nos devoirs, & dans nos actions & dans nos paroles; & l'observation de nos devoirs n'est autre chose que l'observation exacte & inviolable de la justice. Voila pourquoy la justice est mise icy à la teste de toutes les autres vertus, afin qu'elle devienne la mesure & la règle de nos devoirs. *Observe la justice, dit-il, & dans tes actions, & dans tes paroles.* Tu ne prononceras donc jamais aucun blasphème, ni dans la perte de tes biens, ni dans les douleurs les plus aiguës de tes maladies, afin que tu ne blesses pas la justice dans tes paroles: & tu ne raviras jamais le bien de ton prochain, & ne machineras jamais la perte & le malheur à aucun homme, afin que tu ne blesses pas la justice dans tes actions; car pendant que la justice sera comme en garnison dans notre ame, pour la garder &

*Nos devoirs
doivent se
mesurer par
notre dignité:
Grand précep-
te.*

*La justice em-
brasse tous nos
devoirs.*

la deffendre, nous remplirons toujours tous nos devoirs, envers les Dieux, envers les hommes, & envers nous-mêmes. Or la meilleure règle, & la meilleure mesure de la justice, c'est la prudence; c'est pourquoy, après le précepte, *Observe la justice*, il ajoute, & *ne t'accoustume point à te comporter en rien sans raison*, comme la justice ne pouvant subsister sans la prudence. En effet il n'y a de véritablement juste que ce que la parfaite prudence a limité; c'est elle qui ne se comporte en rien sans raison, mais qui examine & considère avec soin ce que c'est que ce corps mortel, & ce que c'est dont il a besoin, & qui est nécessaire à son usage; & c'est elle enfin qui trouve tout vil & méprisable, en comparaison de la vertu, & qui fait consister toute son utilité dans la meilleure disposition de l'ame; dans cette disposition qui donne à toutes les autres choses l'ornement & le prix qu'elles peuvent recevoir. Voilà quel est le but de ces Vers; c'est de faire naistre dans l'ame de ceux qui les lisent, ces quatre vertus pratiques,

Prudence. La règle & la mesure de la justice.

La justice ne peut subsister sans la prudence.

70 COMMENT. D'HIEROCLES
avec leur exacte & vigilante observa-
tion, & dans les actions, & dans les
paroles; car l'un de ces Vers inspire la
prudence, l'autre le courage, celuy-là
la tempérance, & celuy qui les précé-
de tous, exhorte à observer la justice
qui s'étend en commun sur toutes les
autres vertus: & ce Vers, *Que les biens
de la fortune sont incertains, & que
comme on peut les acquérir, on peut
aussy les perdre*, est ajouté icy, pour
faire entendre que l'habitude de la tem-
pérance est ordinairement accompa-
gnée de la liberalité, vertu qui règle la
recette & la dépence dans les biens de
la fortune; car de les recevoir, & de
les dépenser quand la raison le veut &
l'ordonne, cela seul coupe la racine à
la mesquinerie & à la prodigalité; &
toutes ces vertus viennent de ce prin-
cipe comme d'une première source,
je veux dire, de se respecter soy-mes-
me: & ce précepte, *de se respecter soy-
mesme*, est renfermé dans celuy-cy,
connois-toy toy-mesme, qui doit précé-
der toutes nos bonnes actions, & tou-
tes nos connoissances. En effet, d'où

La tempéran-
ce produit la
liberalité.

ſçaurions-nous que nous devons modérer nos paſſions, & connoiſtre la nature des choſes ! car on doute ſur ce ſujet, premièrement, ſi cela eſt poſſible à l'homme ; & enſuite, ſ'il eſt utile. Il paroît meſme tout au contraire, que l'homme de bien eſt beaucoup plus malheureux dans cette vie, que le méchant, en ce qu'il ne prend point injuſtement d'où il ne doit pas prendre, & qu'il dépenſe juſtement où il doit dépenſer : Et que pour ce qui regarde le corps, il eſt plus expoſé aux mauvais traitemens, en ce qu'il ne cherche point à dominer, & qu'il ne fait pas ſervilement la cour à ceux qui dominant : de manière que ſ'il n'y a pas en nous une ſubſtance qui tire toute ſon utilité de la vertu, c'eſt en vain que nous mépriſons les richesses & les dignitez. Voilà pourquoy ceux qui étant perſuadez que l'ame eſt mortelle, enſeignent que l'on ne doit pas abandonner la vertu, ſont pluſtoſt de vains diſcoureurs, que de vrais Philoſophes ; car ſi après notre mort il ne reſtoit pas de nous quelque choſe, & quelque choſe de nature à ti-

L'homme de bien eſt ſouvent plus malheureux en cette vie, que le méchant.

Le seul soupçon que l'ame est mortelle, étouffe tout desir de vertu.

rer tout son ornement de la vérité & de la vertu, telle que nous disons l'ame raisonnable, jamais nous n'aurions de desirs purs des choses belles & honnestes, parce que le seul soupçon que l'ame est mortelle, amortit & étouffe tout empressement pour la vertu, & pousse à jouir des voluptez corporelles, quelles qu'elles soient, & de quelque endroit qu'elles viennent. En effet, comment ces gens-là peuvent-ils prétendre qu'un homme prudent, & qui fait quelque usage de sa raison ne doit pas tout accorder à son corps, pour lequel seul l'ame mesme subsiste, puisqu'elle n'existe pas par elle-mesme, mais qu'elle est un accident de telle, ou telle conformation du corps! comment se peut-il que nous abandonnions le corps pour l'amour de la vertu, lors que nous sommes persuadés que nous allons perdre l'ame avec le corps; de maniere que cette vertu, pour laquelle nous aurons souffert la mort, ne se trouvera nulle part, & n'existera point!

Il veut parler de Socrate, & de Platon.

Mais cette matière a été amplement traitée par des hommes divins, qui ont démontré

demontré invinciblement que l'ame est immortelle, & que la vertu seule fait tout son ornement. Après avoir donc scellé du sceau de la vérité cette opinion de l'immortalité de l'ame, passons à ce qui suit, en ajoutant à ce que nous avons déjà établi, que comme l'ignorance de notre essence entraîne nécessairement après elle tous les vices, la connoissance de nous-mêmes, & le mépris de tout ce qui est indigne d'une nature raisonnable, produisent en tout & par tout l'observation seure & raisonnée de nos devoirs, & c'est en quoy consiste la juste mesure de toutes les vertus en particulier: car pendant que nous regardons & considérons notre essence comme notre seule règle, nous trouvons en toutes choses ce qui est de notre devoir, & nous l'accomplissons selon la droite raison, conformément à notre essence. Tout ce qui rend l'ame meilleure, & qui la ramène à la félicité convenable à sa nature, c'est véritablement *la vertu*, & la *loy de la Philosophie*: & tout ce qui ne tend qu'à une certaine bienséance hu-

L'attention à notre essence produit l'accomplissement de tous nos devoirs.

Ce que c'est véritablement que la vertu.

Ombres de
vertu.

74 COMMENT. D'HIEROCLES
maine, ce ne font que des ombres de
vertu qui cherchent les louanges des
hommes, & que des artifices d'un es-
clave qui se contrefait, & qui met tout
son esprit à paroistre vertueux, plustost
qu'à l'estre véritablement. En voila as-
sez sur cet article.

De l'usage que nous faisons de no-
tre droite raison, il s'enfuit nécessaire-
ment que nous ne nous comportons
point légèrement sur tous les accidens
de cette vie qui nous paroissent arriver
sans aucun ordre; mais que nous les
justifions genereusement, en démêlant
exactement leurs causes, & que nous
les supportons courageusement sans
nous plaindre des estres qui ont soin
de nous, & qui distribuant à chacun
selon son mérite ce qui luy est dû,
n'ont pas donné la mesme dignité &
le mesme rang à ceux qui n'ont pas fait
paroistre la mesme vertu dans leur pré-
mière vie. Car comment se pourroit-
il qu'y ayant une providence, & notre
ame étant incorruptible par son essen-
ce, & se portant à la vertu ou au vice,
par son propre choix, & son propre

Raison que les
Pythagori-
ciens ren-
doient de l'in-
égalité des
conditions.

mouvement, comment se pourroit-il, dis-je, que les gardiens mesme de la Loy qui veut que chacun soit traité selon son mérite, traitassent également ceux qui ne sont nullement égaux, & qu'ils ne distribuassent pas à chacun la fortune, qu'on dit que chaque homme venant au monde choisit luy-mesme selon le sort qui luy est échû ! Si ce n'est donc point une fable qu'il y ait une providence qui distribuë à chacun ce qui luy est dû, & que notre ame soit immortelle, il est évident qu'au lieu d'accuser de nos malheurs celui qui nous gouverne, nous ne devons nous en prendre qu'à nous-mesmes : & c'est de-là que nous tirerons la vertu & la force de guérir & de corriger tous ces malheurs, comme les Vers suivans vont nous l'apprendre. Car trouvant en nous-mesmes les causes d'une si grande inégalité, premièrement nous diminuërons par la droiture de nos jugemens l'amertume de tous les accidens de la vie : & ensuite par de saintes méthodes, & par de bonnes reflexions, comme à force de rames faisant remon-

ter notre ame vers ce qui est le meilleur, nous nous delivrerons entièrement de tout ce que nous souffrons de plus facheux & de plus sensible. Car de souffrir sans connoître la cause de ce qu'on souffre, & sans conjecturer au moins ce qui peut vraisemblablement nous mettre en cet état, c'est d'un homme accoustumé à se comporter sans raison & sans reflexion en toutes choses; ce que ce précepte nous deffend expressément; car il est impossible que celuy qui ne recherche pas la véritable cause de ses maux, n'en accuse pas les Dieux, en soutenant, ou qu'il n'y en a point, ou qu'ils n'ont pas de nous le soin qu'ils devoient avoir: & ces sentimens impies n'augmentent pas seulement les maux qui viennent de la première vie, mais encore ils excitent l'ame à commettre toutes sortes de crimes, & la privent du culte de son libre arbitre, en la tenant dans l'oubli des causes de ce qu'elle souffre icy bas: mais pour sçavoir comment il faut philosopher & raisonner sur ces choses, écoutons les Vers suivans.

*La prudence
veut que nous
connoissions la
cause de nos
maux.*

*Ceux qui ne
recherchent
pas la cause de
leurs maux,
tombent dans
l'impiété.*

*De la première
vie, de celle
que les ames
ont menée a-
vant que de
venir animer
es corps.*

VERS XVII. XVIII. XIX.
& XX.

*Pour toutes les douleurs que les hommes
souffrent par la divine fortune ,*

*Supporte doucement ton sort tel qu'il
est , & ne t'en fâche point.*

*Mais tâche d'y remédier autant qu'il
te sera possible.*

*Et pense que la destinée n'envoie pas
la plus grande portion de ces mal-
heurs aux gens de bien.*

Avant que d'entrer plus avant dans l'explication de ces Vers , il faut avertir qu'icy le Poëte appelle *douleurs*, tout ce qu'il y a de fâcheux , de pénible , & qui rend le chemin de cette vie plus difficile & plus épineux, comme les maladies, la pauvreté, la perte des amis & des personnes qui nous sont les plus chères, le mépris dans sa patrie ; car toutes ces choses sont fâcheuses & difficiles à supporter : elles ne sont pourtant pas de véritables maux,

78 COMMENT. D'HIEROCLES

& ne nuisent point à l'ame, à moins qu'elle ne veuille elle-mesme se laisser précipiter par elles dans le vice; ce qui luy arriveroit tout de mesme de celles qui paroissent des biens, si elle refusoit d'en faire un bon usage, comme de la santé, des richesses, & des digni-

Les biens de la vie peuvent nous corrompre, & ses maux nous sanctifier. Les péchez sont les véritables maux.

tez; car on peut se corrompre par celles-là, comme on peut se sanctifier par leurs contraires. Or les véritables maux sont les pechez que l'on commet volontairement, & par son propre choix, & avec lesquels la vertu ne peut jamais se trouver, comme l'injustice, l'intempérance, & toutes les autres choses qui ne peuvent en aucune manière s'unir & s'allier avec le beau: car il n'est pas possible qu'à aucun de ces vices on se rescrie,

Tout ce dont on ne peut pas dire que cela est beau, est un péché ou un vice; ou du moins n'est pas une vertu.

Que cela est beau! on ne dira jamais, par exemple, *Qu'il est beau d'estre si injuste!* *qu'il est beau d'estre si intempérant!* comme nous le disons tous les jours des maux extérieurs, *Qu'il est beau d'estre malade de cette manière!* *Qu'il est beau d'estre pauvre comme un tel!* lorsque quelqu'un soutient ces accidens avec courage & selon la droite raison. Mais

aux vices de l'ame, jamais cette exclamation ne peut leur convenir, parce que ce sont des écarts & des éloignemens de la droite raison, qui, quoyque naturellement gravée dans cette ame, n'est pas aperceüe de l'homme aveuglé par sa passion.

Or une marque seure que la droite raison est naturellement dans l'homme, c'est que l'injuste, où il ne va point de son intérêt, juge avec justice, & l'intempérant avec tempérance, en un mot que le méchant a de bons mouvemens dans toutes les choses qui ne le touchent point, & où sa passion ne le domine pas. Voila pourquoy tout vieieux peut s'amender & devenir vertueux, s'il condamne & proscriit ses premiers vices : & pour cela il n'est nullement nécessaire qu'il existe une prétenduë raison extravagante, afin qu'elle soit le principe des vices, comme la droite raison est le principe des vertus. Car cette droite raison suffit pour tout, comme la Loy suffit dans une ville pour définir ce qui est fait selon ses ordres, ou contre ses ordres ; & pour approuver

Belle preuve de cette vérité, que la droite raison est naturellement dans les hommes les plus corrompus.

Ce qu'il ne pourroit faire s'il n'avoit pas la droite raison.

Que le mal & le vice n'existent point par eux-mesmes.

l'un & condamner l'autre ; & on n'a nullement besoin d'un principe du mal , soit qu'on le fasse venir du dedans ou du dehors. Il ne faut que le seul principe du bien, qui par son essence est séparé des substances raisonnables, & c'est Dieu ; mais qui se trouve aussi au dedans d'elles, & les gouverne selon son essence par sa vertu , & c'est la droite raison. Et voicy quelle est la différence que le Poëte met entre les maux : En parlant des maux volontaires, il ne dit pas qu'ils soient distribuez par la *divine fortune* ; mais il le dit des maux extérieurs & conditionnels , qui dans cette vie ne dépendent plus de nous, & qui sont les suites des pechez que nous avons commis autrefois ; maux douloureux à la vérité, comme nous l'avons déjà dit ; mais qui peuvent recevoir des mains de la vertu de l'ornement & de l'éclat. Car une vie tempérante & réglée donne du lustre à la pauvreté ; la prudence relève la bassesse de l'origine ; la perte des enfans est adoucie par une juste soumission qui peut faire dire , *Mon fils est mort* :

*C'est à dire,
dans la pré-
mière vie.*

*La vertu don-
ne de l'orne-
ment & de
l'éclat aux
maux de cette
vie.*

SUR LES VERS DE PYTHAG. 81

*Et bien, je l'ay rendu: ou, je sçavois
que je l'avois engendré mortel. De* Maux illustres
par la vertu,
dignes d'en-
vie.
mesme, tous les autres maux étant il-
lustrez par la présence de la vertu, de-
viennent brillants, & mesme dignes
d'envie. Cherchons présentement ce
que c'est dans ces Vers, que la *divine* Ce que c'est
que la divine
fortune, dans
ces Vers.
fortune, par laquelle les hommes tom-
bent dans les maux extérieurs; car si
Dieu donnoit préalablement, & de luy-
mesme, à l'un les richesses, & à l'au-
tre la pauvreté, il faudroit appeller cel-
la *volonté divine*, & non pas *fortune*:
& si rien ne préside à ces partages; mais
que ces maux arrivent à l'aventure &
au hazard, & que l'un soit heureux,
comme on parle, & l'autre malheu-
reux, il faut appeller cela, *fortune* seu-
lement, & non pas, *fortune divine*.

Que si Dieu, qui a soin de nous,
distribuë à chacun ce qu'il mérite, &
qu'il ne soit pas la cause de ce que nous
sommes méchans, mais seulement le
maître de rendre à chacun selon ses
œuvres, en suivant les loix sacrées de
la justice, c'est avec raison que le Poëte La divine for-
tune n'est icy
que la manife-
a appellé *divine fortune*, la manifesta-

Bation des ju-
gemens de
Dieu.

82 COMMENT. D'HIEROCLES
tion de ses jugemens. En ce que celuy
qui juge est un estre divin & plein d'in-
telligence, d'abord le Poëte plein du
Dieu qui déploye ce jugement, a mis
l'épithete *divine* la première, & en ce
que ceux que Dieu juge, se sont cor-
rompus par leur propre volonté, & par
leur choix, & se sont rendu par là di-
gnes de ses châtimens, il a ajouté à l'é-
pithete le substantif *fortune*, parce qu'il
n'arrive point à Dieu de châtier ou de
recompenser préalablement les hom-
mes, mais de les traiter selon ce qu'ils
sont, après qu'ils sont devenus tels, &
qu'ils en sont eux-mêmes la cause. Ce
mélange donc & cet alliage de notre
volonté, & de son jugement, c'est ce
qui produit ce qu'il appelle *fortune*; de
forte que le tout ensemble, *divine for-
tune*, n'est autre chose que le jugement
que Dieu deploye contre les pecheurs.
Et de cette manière l'union ingenieuse
& artificielle de ces deux mots, assemble
le soin de Dieu qui préside, & la liberté
& le pur mouvement de l'ame qui choi-
sit; & elle fait voir que ces maux n'arri-
vent, ni absolument par la destinée &

par les ordres de la providence, ni à l'aventure & au hazard; & que ce n'est pas notre volonté seule qui dispose du tout de notre vie; mais que tous les pechez que nous commettons dans ce qui dépend de nous, sont attribuez à notre volonté; & tous les chastiments qui suivent ces péchez selon les loix de la justice, sont rapportez à la destinée; & que les biens que Dieu donne préalablement, & sans que nous les ayons mérités, se rapportent à la providence. Car rien de tout ce qui existe n'attribuë sa cause au hazard. Ce mot de hazard ne peut jamais convenir ni s'ajuster avec les premières causes dans aucune des choses qui arrivent, à moins qu'elles n'arrivent par accident & par la rencontre, & l'union de la providence ou de la destinée, & de la volonté qui a précédé. Par exemple, un Juge veut punir un meurtrier, & ne veut pas punir nommément un tel homme, cependant il punit cet homme qu'il ne vouloit pas punir, lorsque ce malheureux s'est mis volontairement dans le rang des meurtriers. La sentence ren-

*Dieu donne
aux hommes
des biens
préalablement,
& sans qu'ils
les ayent mé-
rités.*

34 COMMENT. D'HIERCLES
duë par ce juge contre le meurtrier, est
une sentence antécédente & préalable,
& celle qui est renduë contre cet
homme est par accident, parce qu'il a
pris volontairement le personnage du
meurtrier. Et au contraire ce méchant
homme vouloit commettre ce meurtre,
mais il ne vouloit pas en estre puni. Cet-
te disposition meurtrière est antécéden-
te en luy comme dépendant de sa vo-
lonté, & c'est par accident qu'il subit les
tortures & les supplices que mérite ce
meurtre. Et la cause de toutes ces choses,
c'est la Loy qui a donné au Juge la vo-
lonté de punir les méchans, & qui fait
tomber la sentence de mort sur la teste
de celuy qui a commis le meurtre. Pense
la mesme chose de l'essence divine. La
volonté de l'homme voulant commet-
tre le mal; & la volonté* des Juges, con-
servateurs des Loix, voulant à toute for-
ce le punir & le reprimer, la rencontre
de ces deux volontez produit la *divine*
fortune, par laquelle celuy qui est coupa-
ble de tels ou tels crimes, est digne de
telles ou telles punitions. Le choix du
mal ne doit estre imputé qu'à la volonté

* de Di u.

seule de celuy qui est jugé, & la peine qui suit la qualité du crime, n'est que le fruit de la science des Juges qui veillent au maintien des Loix & de la Justice ; & ce qui concilie & ménage la rencontre de ces deux choses, c'est la Loy qui veut que tout soit bon autant qu'il est possible, & qu'il n'y ait rien de mauvais. Cette Loy préexistant dans la bonté infinie de Dieu, ne souffre pas que les méchans soient impunis, de peur que le mal venant à s'enraciner ne porte enfin les hommes à une entière insensibilité pour le bien, à un entier oubli du bien, dont la seule justice de ceux qui veillent à la conservation des loix, nous rafraîchit nécessairement la mémoire, & nous conserve le sentiment. La Loy donc unit & assemble les deux ; ceux qui doivent juger, & ceux qui doivent estre jugez, pour tirer des uns & des autres le bien qui luy est propre. Car s'il est plus avantageux & plus utile d'estre puni que de ne l'estre pas, & si la justice ne tend qu'à reprimer le débordement des vices, il est évident que c'est pour aider & pour estre

*Loy divine
préexistant
dans la bonté
infinie de
Dieu.*

*La justice de
Dieu nous ra-
fraîchit la mé-
moire, &
nous conserve
le sentiment
de la vertu.*

86 COMMENT. D'HIEROCLES
aidée que la Loy unit ces deux genres,
en préposant celuy qui juge, comme le
conservateur de la Loy, & en luy livrant
comme violateur de la Loy, celuy qui
commet les crimes, & qui doit estre Ju-
gé, pour le traiter selon son mérite; afin
que par les peines & les supplices il soit
porté à penser à la Loy, & à en rappeler
le souvenir. Car celuy que les hommes
maudissent & renient dans le mal qu'ils
font, ils le confessent & l'invoquent dans
le mal qu'ils souffrent. Par exemple, ce-
luy qui fait une injustice veut qu'il n'y
ait point de Dieu, pour ne pas voir tou-
jours pendre sur sa teste la punition,
comme le rocher de Tantale. Et celuy
qui souffre cette injustice veut qu'il y ait
un Dieu, pour avoir le secours nécessai-
re contre les maux qu'on luy fait. Voilà
pourquoy les injustes, qui font souffrir
les autres, doivent estre reduits à souf-
fria à leur tour, afin que ce qu'ils n'ont
pas veu en commettant l'injustice, en-
yvrez du desir des richesses, ils le voyent
& l'apprennent en souffrant eux-mes-
mes, instruits & corrigez par la douleur
que causent les pertes, s'ils font leur

*Grande véri-
té. Ce mesme
Dieu que nous
renions en fai-
sant le mal,
nous le confes-
sons lorsque
ce mal nous
arrive.*

profit de ce chastiment. Que si par une obstination de leur volonté dans le mal ils deviennent encore plus méchans, il peut bien se faire que le chastiment leur sera inutile à eux-mêmes; mais ils deviennent un exemple très instructif pour les sages, & pour ceux qui peuvent sentir & connoître les causes de tous ces maux. Les principales causes de ce jugement sont la bonté de Dieu, & la Loy qu'il a gravée au dedans de nous, c'est à dire la droite raison, qui est comme un Dieu habitant en nous, & qui est tous les jours blessée & offensée par nos crimes, & la fin de ce jugement, ce sont toutes les douleurs, comme dit ce Poëte, qui rendent notre vie plus pénible & plus laborieuse, soit par les peines corporelles, ou par les afflictions extérieures. Supplices que ces vers nous ordonnent de supporter avec douceur, en nous remettant devant les yeux leurs causes, en retranchant ce qu'ils paroissent avoir de plus nuisible, & en taschant de les faire tourner à notre utilité. Sur tout ils nous exhortent de nous rendre di-

La droite raison est une Loy naturelle gravée au dedans de nous.

Nous pouvons faire tourner à notre utilité

88 COMMENT. D'HIEROCLES
gnes des biens divins par la sublimité
de la vertu. Que s'il se trouve des gens
qui ne soient pas capables de former
mesme ce desir; qu'au-moins par la mé-
diocrité de la vertu, ils aspirent aux
biens politiques: car voilà pourquoy
on nous ordonne icy de supporter avec
douceur *les douleurs*, & de tacher de
les guérir.

*Les maux de
cette vie.*

*C'est à dire,
aux biens de
la vie civile.*

*Douleur rai-
sonnable que
doivent causer
les afflictions,
opposée à la
douleur folle
& de desef-
poir.*

Or quelle autre voye de guérison y
a-t-il que les recettes qu'on a déjà don-
nées, & qui montrent la douleur rai-
sonnable que nous doivent causer nos
peines & nos afflictions, & la méthode
qu'il faut suivre pour les guérir! La
principale de ces recettes, c'est que
Dieu comme Legislatteur & Juge, or-
donne le bien, & deffend le mal; c'est
pourquoy il n'est nullement la cause
des maux: mais ceux qui ont embrassé
le vice par un mouvement volontaire,
& tout libre, & qui ont mis en oubli la
droite raison qui étoit en eux, il les pu-
nit comme méchans, selon la Loy qui
condamne le mal; & il les punit comme
hommes, par la rencontre fortuite de
la Loy avec leur volonté corrompue,

rencontre que nous appellons *fortune*, comme nous l'avons déjà expliqué; car la Loy ne punit pas simplement l'homme comme homme, mais elle le punit comme méchant; & de ce qu'il est devenu tel, sa propre volonté en est la première cause. Après donc qu'il est devenu pécheur, ce qui vient uniquement de nous, & non pas de Dieu, alors il reçoit le chastiment dû à ses crimes, ce qui vient de la Loy divine, & non pas de nous; car le seul but de la Loy, qui soit digne de Dieu, & utile pour nous, c'est de détruire le vice, & de le purger par tous les chastimens de la justice, & de reduire par ce moyen l'ame, qui s'est précipitée dans le mal, à rappeler la droite raison. La Loy étant donc telle, & parlant toujours de mesme, comme chacun a commis différentes œuvres, il ne reçoit pas toujours le mesme salaire; car cela ne seroit ni juste ni utile pour nous. La différence des jugemens vient du différent état du coupable; car comment traiter de mesme un homme qui n'est pas le mesme? Il faut donc *supporter doucement la di-*

But de la Loy, qui est en mesme temps digne de Dieu, & utile à l'homme.

Car pour votre utilité, il faut qu'il soit récompensé quand il fait bien, & puni quand il fait mal.

90 COMMENT. D'HIEROCLES
vine fortune, & ne point se facher d'estre puni, & purgé autant qu'il dépend du jugement divin, par les douleurs & les peines qui paroissent traverser la douceur & la tranquillité de cette vie. Cette reflexion, ce sentiment, devient la guérison des péchez déjà commis, & produit le retour à la droite raison qui est en nous. En effet celuy qui est convaincu que les maux sont le fruit du péché, ne fuira-t-il point la cause qui l'y précipite ? & si nous devons nous facher dans nos afflictions, c'est contre nous-mesmes, plustost que contre Dieu qui ne travaille qu'à couper & qu'à retrancher nos vices par tous les instrumens de la justice qui peuvent nous faire comprendre, & nous faire ressouvenir quel grand bien c'est que de ne pas s'éloigner des loix divines, & de ne pas se corrompre & se perdre par sa propre volonté ; car les afflictions ne sont pas distribuées aux hommes à l'aventure & au hazard, s'il y a un Dieu, & s'il y a des loix fixes qui nous régrent, & qui amènent sur chacun le sort qui luy est dû.

*Les afflictions
ne viennent
pas du hazard.*

Voilà pourquoy il est très-raisonnable, comme il est dit icy, *que la destinée n'envoye pas la plus grande portion de ces malheurs aux gens de bien;*

car premièrement les gens de bien supportent doucement ces maux par leur entier acquiescement au jugement de Dieu, & dans la veüe de la vertu qu'ils acquièrent par là, & qui adoucit toutes les amertumes de cette vie.

Ils ont encore la ferme espérance que ces maux ne troubleront plus leurs jours, puisqu'il est certain que les biens divins sont reservez pour les parfaits, qui ont atteint la sublimité de la vertu, & que les biens humains sont pour ceux qui ont acquis l'habitude moyenne, c'est à dire la vertu dans la médiocrité.

D'ailleurs ils guériront ces maux autant qu'il leur sera possible, en les supportant doucement, & en apprenant de cette patience la méthode seure pour les guérir. Car comment se peut-il qu'on se serve des saintes supplications, & des saints sacrifices d'une manière digne de Dieu, quand on est persuadé que ni la providence ni la justice

*Comment il est
vray que la
pluspart de ces
maux n'arri-
vent pas aux
gens de bien.*

Nier la providence & la justice de Dieu, c'est détruire toute la Religion.

Celui qui ne rapporte pas son sort à sa véritable cause, est sans consolation.

Maux de cette vie souvent meilleurs pour nous que les biens.

ne veillent aux affaires des hommes, & qu'on ose nier que notre ame soit immortelle, & qu'elle reçoive pour son partage ces maux extérieurs, selon qu'elle s'en est rendu digne par les mouvemens de sa volonté. Celui qui ne rapporte pas à ces causes le sort de cette vie présente, d'où tirera-t-il les moyens de le supporter doucement, & l'art de le corriger & de le guérir ! on ne sçauroit le dire ; car il ne tirera jamais de là l'acquiescement à ces maux, comme à des choses indifférentes, & souvent mesme meilleures que leurs contraires, puisqu'étant douloureuses & pénibles, elles luy paroissent toujourns par elles-mesmes dignes de toute son aversion ; car notre nature n'embrasse pas ces sortes de choses comme éligibles & désirables par elles-mesmes, à moins qu'en les supportant elle n'en attende quelque bien. En cet état qu'arrive-t-il ! il arrive qu'on se fache, qu'on se revolte contre son sort, qu'on augmente ses maux par l'ignorance où l'on est de sa propre nature, & qu'on n'en est pas moins puni. Et

l'excès du vice vient de cette opinion, que le monde n'est point gouverné par la providence, où qu'il en est mal gouverné; car c'est dire, ou qu'il n'y a point de Dieu, ou s'il y en a un, qu'il n'a pas soin de ce monde, ou s'il en a soin, qu'il est méchant & injuste. Opinion qui renferme toutes les injustices ensemble, & qui précipite dans toutes sortes de crimes ceux qui en sont prévenus; car comme la piété est la mère de toutes les vertus, l'impiété est la mère de tous les vices. Celuy-là donc trouvera seul le remède à tous ses maux, qui aura appris à les supporter avec douceur & patience: & cela ne peut venir que de la Philosophie seule qui enseigne exactement, quelle est la nature de tous les estres, & quelles sont les opérations conformes à leur nature. Opérations dont l'enchaînement & la liaison fait le gouvernement de cet univers, par lequel la *divine fortune* est distribuée à chacun; & la part écheuë à chacun selon son mérite, c'est ce qu'on appelle icy *sort* ou *destinée*, qui dépend de la providence de Dieu, de l'arrangement

*La piété, mère
de toutes les
vertus; &
l'impiété, mère
de tous les
vices.*

*La volonté de
l'homme in-
fluë sur la pro-
vidence, &
c'est ce qu'il
va prouver.*

& de l'ordre de cet univers, & de la volonté de l'homme. Car s'il n'y avoit point de providence, il n'y auroit point d'ordre dans le monde, & c'est cet ordre qu'on peut appeller la destinée, & n'y ayant ni providence ni ordre, il n'y auroit ni jugement ni justice; Il n'y auroit mesme ni récompenses ni honneurs pour les gens de bien. Mais y ayant une providence & un ordre certain, il faudroit que tous les hommes qui naissent dans ce monde eussent tous les mesmes biens en partage, s'ils ne contribuoyent de leur part à ce qui fait l'inégalité. Or on voit bien manifestement qu'ils ne sont pas tous également partagez, & par consequent il est visible que l'inégalité de leurs volontez étant soumise au jugement de la providence ne souffre pas qu'ils ayent tous le mesme partage, le mesme sort, puisque ce sort doit estre nécessairement proportionné au mérite.

*Hierocles re-
fute icy ceux
qui se ser-
voient de ce
qui arrive
aux animaux,*

Au reste si nous voyons la mesme inégalité régner tant dans les animaux, dans les plantes, & dans les choses inanimées, que dans les hommes, que ce-

ça ne vous trouble point : car comme de ce que le hazard domine sur toutes ces choses si inferieures à l'homme, on ne doit pas tirer de là cette consequence, que la providence ne veille pas sur nous ; il ne faut pas non plus, de ce que tout ce qui nous regarde est exactement réglé & compassé, en conclure que la justice & le jugement que Dieu déploye sur toutes ces choses inferieures, est aussi en elles une marque & une suite de leur vice ou de leur vertu. Car premièrement les choses purement inanimées sont comme la matière commune aux animaux & aux plantes, & de plus les plantes servent de nourriture aux hommes & aux animaux, & une partie des animaux est destinée à nourrir les animaux & les hommes ; c'est pourquoy il est évident que cela ne se fait par aucun rapport à ce que les uns & les autres ont mérité, mais parce qu'ils cherchent à assouvir leur faim, ou à guérir leurs maladies, en un mot, à subvenir à leurs nécessitez comme ils peuvent ; de sorte que la source du malheur pour les animaux, ce sont nos

Et aux plantes pour nier la providence. V. les remarques.



96 COMMENT. D'HIEROCLES
besoins, auxquels ils fournissent ; & au contraire la cause de ce qu'on appelle leur bonheur, c'est l'affection dont nous nous laissons quelquefois prévenir pour eux.

Qu'il n'y a au dessus de nous aucun être qui se serve de nous, comme nous nous servons des animaux. V. les remarques.

Que si en poussant plus loin les objections, on nous oppoisoit qu'il y a au dessus de nous des estres qui se servent de nous pour appaiser leur faim, comme nous nous servons des animaux, il faudroit en mesme temps avoïer que ces estres seroient mortels, & faire voir que les corps des hommes seroient destinez à leur servir de pâture : mais s'il n'y a au dessus de l'homme aucun estre mortel, puisqu'étant luy-mesme le dernier des estres raisonnables, & par là immortel, il vient par nécessité dans un corps mortel, & prenant un instrument qui est de mesme nature que les animaux, il vit sur la terre, il n'y peut avoir au dessus de nous d'estre qui se serve de notre miserable corps pour assouvir sa faim, ni qui en abuse en aucune manière contre l'ordre par l'envie de se remplir. Les bornes du pouvoir que la justice & l'ordre donnent sur

Les estres supérieurs n'ont que le pouvoir

sur nous aux estres supérieurs, c'est de faire pour nous tout ce qui peut diminuer nos vices en cette vie, & nous rappeler à eux ; car ils ont soin de nous comme de leurs parents, quand nous venons à tomber. De-là vient qu'on dit avec raison que la pudeur, la punition, & la honte qui détournent du mal, n'en détournent, & ne convertissent que les hommes seuls ; car l'animal raisonnable est le seul qui sente la justice. Puisqu'il y a donc une si grande différence de nous aux animaux sans raison, il doit y en avoir une aussi grande de notre manière de vivre à la leur ; car la Loy de la Providence est proportionnée à la nature de toutes choses, & chacune a l'honneur d'y avoir part à proportion de ce qu'elle est, & que Dieu l'a faite. Pour ce qui est des ames des hommes, il paroît que c'est Dieu luy-mesme qui les a créées, & que les estres sans raison, il les a laissé faire à la nature seule qui les a formez, & c'est le sentiment de Platon & de Timée le Pythagoricien, qui tenoient qu'aucun estre mortel n'étoit digne de sortir des

de nous faire du bien.

Une erreur grossière V. les remarques.

• E

98 COMMENT. D'HIEROCLES
mains de Dieu mesme, & que les ames
des hommes étoient toutes tirées du
mesme *tonneau*, que les Dieux du mon-
de, les Demons & les Heros; c'est pour-
quoy la providence s'étend sur tous les
hommes, & sur chacun en particulier.
Leur éloignement de leur véritable pa-
trie, leur penchant vers les choses d'icy
bas, leur vie policée dans cette terre
d'exil, & leur retour au lieu de leur
origine, tout cela est réglé par la pro-
vidence, qui ne devoit pas avoir les
mesmes soins de ce qui n'a qu'une vie
animale; car ce qui n'est qu'un animal n'est
point descendu icy pour n'avoir pu
suivre Dieu, il est incapable d'obser-
ver une police sur la terre, comme n'é-
tant point une plante céleste, & il n'est
pas d'une nature à estre remené à au-
cun estre qui luy soit conforme. Voila
qui suffit pour le présent contre ceux
qui se plaignent, & qui se faschent in-
cessamment des accidents qui arrivent
dans cette vie, & qui nient la provi-
dence de tout leur pouvoir; mais il est
juste de leur dire encore, que de sup-
porter doucement les choses fascheu-

*Erreur. V. les
Remarques.*

*Fruits de la
patience.*

les, non seulement cela s'accorde parfaitement avec la raison, mais aussi qu'il les adoucit pour le présent, & les guérit entièrement pour l'avenir. Et vous, malheureux, qui vous fâchez & qui vous emportez, que gagnez-vous par vos emportemens, que d'ajouter à vos douleurs le plus grand de tous les maux qui est l'impiété, & de les aggraver par cette pensée, que vous ne les méritiez pas! car le malade qui se fâche de son état, ne fait qu'augmenter sa maladie. c'est pourquoy il ne faut pas nous fâcher de cette distribution, sous prétexte qu'elle n'est pas juste, de peur que par cette revolte pleine de blasphème nous n'empirions notre condition.

Prenons encore la chose par cet autre costé. Si quelqu'un ayant reçu la pauvreté pour son partage, la supporte avec douceur, outre que cette douceur le rend inaccessible au chagrin & à la tristesse, il trouve encore par ce moyen quelque consolation, & quelque adoucissement; car d'un costé son bon esprit n'étant point bouleversé & confondu par l'affliction, luy fait trouver les

100 COMMENT. D'HIEROCLES
moyens de gagner honnestement sa vie,
& de l'autre costé ses voisins frappez
d'admiration pour sa patience si pleine
de raison & de sagesse, contribuent tout
ce qu'ils peuvent pour le soulager. Mais
celuy qui se fasche & qui s'irrite, com-
me les femmes les plus foibles, en pré-
mier lieu il ajoute volontairement &
de son bon gré la tristesse & le chagrin
à son mal, & incessamment colé à sa
misère & attaché à la déplorer, il de-
vient par là incapable de se procurer
par son travail la moindre ressource,
& se met hors d'état d'estre soulagé par
ses voisins, à moins que quelqu'un par
compassion ne luy jette quelque chose
comme une aumone. Mais alors la dis-
position mesme de celuy qui soulage,
ne fait qu'augmenter la tristesse & le
chagrin de celuy qui se trouve dans cet-
te extrême nécessité.

*La corruption
de notre cœur,
la cause de
tous nos maux.*

De tout ce qu'on vient de dire, il
resulte qu'il faut supporter doucement
les accidents de la vie, & autant que
nos forces le permettent, tascher de les
guérir, en rapportant leur cause à nos
pensées corrompuës, & en nous per-

suadant qu'y ayant certainement une providence, il n'est pas possible que celui qui devient homme de bien soit négligé, quoyqu'il porte sur son corps les marques de ses anciens péchez qui ont attiré sur luy la colere divine : car dès le moment qu'il acquiert la vertu, il dissipe sa douleur & sa tristesse, & il trouve le remède à tous ses maux, en tirant de luy-mesme le secours contre la tristesse, & de la providence, la guérison de tous ses maux. En effet, comme nos péchez & le jugement divin qui les punit, attirent sur nous tous ces fleaux, il est raisonnable aussi que notre vertu & la Loy de la providence, qui délivre de tous maux celui qui s'est appliqué au bien, les retirent & les éloignent.

Voila combien on peut tirer de ces vers mesmes de préceptes qui contribuent à former en nous les élémens de la vertu ; car ils découvrent les raisons très-véritables de la providence, de la destinée, & de notre libre arbitre, raisons par lesquelles nous avons tâché d'adoucir dans ce discours la dou-

102 COMMENT. D'HIEROCLES
leur, que cause d'ordinaire l'inégalité
apparente de tout ce qu'on voit dans
cette vie, & de démontrer que Dieu
n'est point l'auteur des maux.

Que si on joint ce que nous venons
de dire à ce qui a déjà été dit, on ti-
rera de tout ce traité une grande preu-
ve de l'éternité & de l'immortalité de l'a-
me; car pour pratiquer la justice, pour
mourir courageusement, pour estre de-
sintéressé, & n'estre nullement ébloüi
de l'éclat des richesses, on a besoin d'e-
stre persuadé que l'ame ne meurt point
avec le corps. Et pour supporter avec
douceur la divine fortune, & pour
pouvoir la corriger & la guérir, il paroist
nécessaire que l'ame ne soit pas née a-
vec le corps. Et de ces deux choses de
l'éternité de l'ame & de son immorta-
lité, on tire cette démonstration, que
l'ame est supérieure à la naissance & à
la mort, qu'elle est plus excellente que
le corps, & qu'elle est d'une autre na-
ture, étant par elle-mesme de toute é-
ternité; car il n'est nullement possible,
ni que ce qui est né depuis un certain
temps existe toujours, ni que ce qui

*Ce'a n'est nul-
lement néces-
saire, & c'est
une erreur.
V. les remarq.*

*Il ne le peut
par luy mes-
me, mais il le*

n'a jamais commencé, périsse; par conséquent, puisqu'après la mort du corps l'ame existe encore, qu'elle est jugée, & qu'elle reçoit la punition ou la récompense de la vie qu'elle a menée; & qu'il est impossible que ce qui a commencé dans le temps subsiste toujours, il est évident que l'ame est de toute éternité avant le corps; & par là il se trouve que l'ame est un de ces ouvrages éternels de Dieu qui l'a créée; & de là vient la ressemblance qu'elle a avec son Créateur. Mais comme nous en avons déjà suffisamment parlé, il est temps d'examiner la suite.

*peut par la volonté de Dieu.
V. les remarq.*

La ressemblance avec Dieu ne vient pas de son éternité, mais des grâces qu'elle a reçues.

VERS XXI. XXII. & XXIII.

Il se fait parmi les hommes plusieurs sortes de raisonnements bons & mauvais.

Ne les admire point légèrement, & ne les rejette pas non plus :

Mais si l'on avance des faussetez, cède doucement, & arme toy de patience.

LA volonté de l'homme ne persiste pas toujours dans la vertu ni

D'où naissent les divers raisonnements des hommes.

104 COMMENT. D'HIEROCLES
dans le vice, produit ces deux sortes de discours ou de raisonnements, qui tiennent de ces deux états, & qui portent les marques de ces deux dispositions contraires, où il se trouve successivement. De là vient que de ces raisonnements, les uns sont vrais, & les autres sont faux; les uns bons, les autres mauvais: & cette différence demande de notre part un discernement juste, qui est le fruit de la science, afin que nous choissions les bons, & que nous rejettons les mauvais; & encore afin que nous ne tombions pas dans la *misologie*, ou la haine des raisonnements, parce qu'il y en a de mauvais que nous condamnons; & que nous ne les recevions pas aussi tous sans distinction sous prétexte qu'il y en a de bons que nous recevons. Car par la haine des raisonnements en général, nous nous privons nous-mêmes de ceux qui sont bons; & par un entêtement sans distinction, nous nous exposons à estre blessez par les mauvais, sans que nous y prenions garde. Apprenons donc à aimer les raisonnements, mais avec un discerne-

ment juste, afin que l'amour que nous aurons pour eux, les fasse naître, & que notre discernement nous fasse rejeter ceux qui seront mauvais. De cette manière nous accomplirons le précepte de Pythagore, nous n'admirerons point les raisonnements qui sont mauvais, & nous ne les recevrons point sans examen, sous prétexte que ce sont des raisonnements, & nous ne nous priverons pas non plus de ceux qui sont bons, sous prétexte qu'ils sont des raisonnements tout comme les mauvais. Car premièrement ni ces derniers ne doivent estre recherchez comme raisonnements, mais comme vrais, ni les autres ne doivent estre rejettez non plus comme raisonnements, mais comme faux. En second lieu nous pouvons dire hardiment, qu'il n'y a que les raisonnements vrais qui soient des raisonnements; car ils sont les seuls qui conservent la dignité de l'essence raisonnable, ils sont les productions de l'ame qui est soumise à ce qu'il y a de très-bon, & qui a recouvré tout son éclat & tout son lustre: au lieu que les

Les raisonnements vrais, sont les seuls qui méritent ce nom.

106 COMMENT. D'HIEROCLES
raisonnements faux ne sont pas mes-
me effectivement des raisonnements ;
car portant au vice & à la fausseté ou
à l'erreur , ils ont renoncé à leur di-
gnité & à leur noblesse, & ne sont pro-
prement que des cris d'une ame des-
tituée de raison , & que les passions a-
veuglent & confondent. Ne les reçois
donc pas tous, dit le Poëte, de peur que
tu n'en reçoives aussi de mauvais, & ne
les rejette pas tous non plus , de peur
que tu n'en rejettes de bons, & l'un &
l'autre est absurde & indigne de l'hom-
me de haïr & rejeter les bons raison-
nements, à cause des mauvais , & d'ai-
mer & recevoir les mauvais , à cause
des bons. Il faut donc loüer les bons,
& après les avoir reçeus, les méditer &
chercher jusqu'où ils poussent la vérité
qu'ils demontrent ; & pour les mau-
vais, il faut déployer contre eux toutes
les forces que la science de la Logique
peut fournir pour discerner la vérité
& le mensonge. Et quand nous som-
mes en état de confondre la fausseté &
l'erreur, il ne faut le faire ni avec véhémence,
ni avec insulte, & avec des airs

*Faux raison-
nements ne
sont que des
cris & des
abois de l'ame
insensée &
corrompue.*

*Moderation
& douceur
qu'il faut gar-*

méprisants : mais il faut démesler la vérité, & avec des réponses pleines de douceur, réfuter le mensonge. Et comme dit le Vers, *Si l'on avance des faussetez, cède doucement* ; non pas en accordant ce qui est faux, mais en l'écoutant sans emportement & sans aigreur ; car ce mot, *cède doucement*, ne marque pas qu'il faille accorder ce qui est faux, & y donner son consentement ; mais il exhorte à l'écouter avec patience, & sans s'étonner qu'il y ait des hommes qui se privent malheureusement de la vérité ; car l'homme est naturellement fécond en opinions étranges & erronnées, quand il ne suit pas les notions communes selon la droite raison. C'en est donc pas, dit ce Vers, une chose bien surprenante & bien merveilleuse qu'un homme qui n'a jamais appris des autres la vérité, & qui ne l'a pas trouvée de luy-même, tombe dans la démence & dans l'orgueil, & avance des opinions contraires à la vérité. Au contraire ce seroit un miracle très-surprenant, si n'ayant jamais voulu rien apprendre, ni rien chercher, il rencon-

der dans les disputes.

L'homme produit naturellement des opinions étranges & erronnées.

Car pour savoir, il n'y a que ces deux

*moyens, ap-
prendre des
autres, ou
trouver de
soy-mesme 3
& pour trou-
ver, il faut
chercher.*

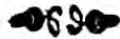
*Ecouter avec
compassion &
indulgence
ceux qui a-
vancent les
faussetez.*

*Et par conse-
quent l'ai-
greur ne vient
ordinairement
que de défan-
ce & de foi-
blesse.*

*En s'instrui-
sant de la vé-
rité, on ap-
prend à refu-
ser tout ce qui
la combat.*

troit fortuitement la vérité, comme quelque Dieu qui luy apparoitroit tout d'un coup de mesme que dans les tragedies. Il faut donc écouter avec quelque forte de compassion & d'indulgence ceux qui avancent des faussetez, & apprendre par cette expérience de quels maux nous nous sommes délivrez, nous qui étant de mesme nature que ces malheureux, & par consequent sujets aux mesmes passions & aux mesmes foibles- ses, avons heureusement pris pour contrepoison la science, qui a guéri cette infirmité. Et ce qui contribuë le plus à nous donner cette douceur nécessaire dans les disputes, c'est la confiance qui se trouve dans la science; car une ame bien préparée & bien dressée à combattre contre les renversements de la vérité, supportera les fausses opinions sans émotion & sans trouble, comme ayant prémédité tout ce qui peut estre avancé contre la vérité, en s'instruisant de la vérité-mesme. Qu'est-ce donc qui pourra troubler un homme si bien instruit! qu'est-ce qui pourra luy paroistre inextricable & indissoluble!

Toutes les difficultez qu'on luy opposera ne serviront au contraire, s'il est véritablement fort, qu'à luy fournir les idées qui ont déjà souvent triomphé de tout ce qui est faux. Ce n'est donc point de la seule vertu morale que l'homme sçavant tirera sa tranquillité & sa fermeté; mais aussi de la confiance qu'il a en ses forces pour ces sortes de combats. Voilà ce qu'on peut dire sur le juste discernement des raisonnements, qui est le fruit de la science, & pour ce qui concerne l'habitude que l'homme sçavant doit acquérir de ne se laisser jamais tromper en quoy que ce puisse estre, le Poëte ajoute immédiatement ce qui suit.



VERS XXIV. XXV. & XXVI.

Observe bien en toute occasion ce que je vais te dire :

Que personne, ni par ses paroles, ni par ses actions ne te séduise jamais,

Et ne te porte à faire ou à dire ce qui n'est pas utile pour toy.

CE précepte s'étend sur tout, & il signifie la mesme chose que celuy qu'il a déjà donné dans l'onzième & le douzième Vers :

*Ne commets jamais aucune action honteuse, ni avec les autres, ni en ton particulier, & respecte-toy sur tout toy-mesme ; car celuy qui a appris à se respecter soy-mesme, & qui ni seul ni avec les autres, n'oseroit commettre la moindre action honteuse, mais qui en éloigne de luy la pensée mesme à cause de la raison qu'il a au dedans de luy, & à laquelle il s'est donné en garde, celuy-là seul est en état d'obéir à ce précepte, *Que personne, ni par ses paroles, ni par ses actions ne te séduise ;**

SUR LES VERS DE PYTHAG. III

car celuy-là seul est incapable de se laisser tromper & séduire, qui connoissant sa noblesse & sa dignité, ne se laisse ni adoucir par des flatteries, ni intimider par des menaces, quelques efforts que fassent pour cela ses amis ou ses ennemis; car ce mot *personne*, comprend tous les hommes quels qu'ils soient, un père, un tyran, un ami, un ennemi. Et les différentes manières de tromperie viennent ou des paroles ou des actions; des paroles de ceux qui flattent ou qui menacent, & des actions de ceux qui offrent des présents, ou qui étalent des peines & des supplices. Il faut donc avoir son ame bien munie & bien fortifiée par la droite raison contre toutes ces choses afin qu'elle ne puisse jamais estre ni amolie ni assujettie par aucun de tous les accidents qui peuvent arriver du dehors, agréables ou tristes. Car la droite raison ayant établi dans l'ame la tempérance & la force, comme deux gardes vigilants & incorruptibles, nous conservera en état de n'estre jamais séduits ni par les attraits des choses agréables, ni par les

Celuy qui connoist bien sa dignité est incapable d'estre séduit.

La tempérance & la force, les deux gardes de l'ame.

*Ce qui produit
l'exacte justice.*

horreurs des choses terribles; & c'est ce qui produit cette exacte justice que le Poëte nous a déjà ordonné de pratiquer dans nos actions & dans nos paroles. Ainsi personne, qui que ce puisse estre, ne nous persuadera jamais de commettre la moindre action, ni de proférer la moindre parole qui ne s'accorde avec la droite raison; car si nous nous respectons sur tout nous-mêmes, il est évident que personne ne nous paroitra plus respectable ni plus redoutable que nous, pour nous porter à faire ou à dire ce qu'il ne faut pas; l'un & l'autre sont nuisibles à l'ame: & tout ce qui luy est nuisible nous est nuisible, puisque l'ame c'est nous. C'est pourquoy il faut bien entendre ce mot, *ce qui n'est pas utile pour toy*, en rapportant ce pronom, *toy*, à ce que tu es véritablement; car si tu entends bien ce précepte, *que personne ni par ses paroles, ni par ses actions, ne te séduise jamais, & ne te porte à faire ou à dire ce qui n'est pas utile pour toy*, & que tu fois proprement l'ame raisonnable, tu ne souffriras jamais, si tu es sage,

aucune des choses qui pourroient te bleffer, toy qui es l'essence raisonnable; car tu es proprement l'ame. Ton corps, ce n'est pas toy, il est à toy; & toutes les choses extérieures ne sont ni toy, ni à toy, mais à ce qui est à toy, c'est à dire à ton corps.

Toute cette doctrine est prise du premier Alcibiade de Platon, où elle est admirablement expliquée.

En distinguant & en séparant ainsi toutes ces natures, tu ne les confondras jamais; tu trouveras véritablement ce que c'est que l'essence de l'homme; & en ne prénant pour elle, ni le corps, ni ce qui est hors du corps, tu ne te mettras point en peine pour ce corps, ni pour ce qui appartient au corps, comme pour toy-mesme; afin que ce soin mal entendu ne t'entraîne point dans l'amour du corps & dans l'amour des richesses; car pendant que nous ignorons absolument ce que nous sommes, nous ignorerons aussi les choses dont nous avons soin; & nous aurons plustost soin de toute autre chose que de nous-mesmes, dont nous sommes cependant obligez de prendre le premier soin.

En effet si l'ame est ce qui se sert du corps, si le corps tient lieu d'instru-

114 COMMENT. D'HIEROCLES
ment à l'ame, & si toutes les autres
choses ont été inventées en faveur de
cet instrument, & pour soutenir sa na-
ture, qui s'écoule & qui depérit, il est
évident que le principal & le premier
soin doit être pour ce qui est le pre-
mier & le principal; & le second, pour
ce qui tient le second rang. C'est pour-
quoy le sage ne négligera pas sa san-
té; non qu'il donne le premier rang au
corps, & qu'il le prenne pour son prin-
cipal: mais pour le tenir en état de
fournir à tous les besoins de l'ame, afin
qu'il obéisse à tous ses ordres sans au-
cun empeschement. Et enfin son troi-
sième soin sera pour tout ce qui n'est
que le troisième; & il gouvernera avec
prudence & œconomie les choses ex-
térieures pour la conservation de l'in-
strument, qui est son corps. Son pre-
mier, ou pour mieux dire, son unique
soin sera donc pour son ame, puisque
le soin qu'on a après elle des autres
choses, n'est que pour elle, & ne tend
qu'à sa conservation, & à son utilité.
Or tout ce qui est hors de la vertu,
c'est ce que le Vers exprime icy par ces

*Ordre des
soins que nous
devons avoir.*

*Ce qu'on doit
se proposer
dans le soin de
sa santé.*

*Ce qu'on doit
se proposer
dans le soin
des choses ex-
térieures.*

*Tous nos soins
doivent se ra-
porter à l'ame.*

Mots, *ce qui n'est pas utile pour toy.*
Si la vertu t'est utile, tout ce qui n'est
Point vertu te fera inutile & perni-
Cieux. Celuy-la donc nous conseille
De faire autour de nous comme un
Rempart, pour conserver les vertus, &
Les défendre, qui nous dit que nous ne
Devons jamais obéir à ceux qui font
Tous leurs efforts pour nous éloigner
De la vertu, de quelques actions, ou de
Quelques paroles qu'ils accompagnent
Leurs persuasions & leurs instances. Par
Exemple qu'un tyran, soit qu'il fasse de
Grandes promesses, ou qu'il les effe-
Ctuë, soit qu'il tache de nous ébranler
Par des menaces, ou de nous forcer par
Des supplices; qu'une personne amie,
Cachant son mauvais dessein sous les
Apparences & les démonstrations de la
Plus tendre amitié, ne nous éloignent
Jamais de ce qui est utile à l'ame. Or les
Seules choses qui luy soient utiles ce
Sont la verité & la vertu. Tu seras donc
Hors d'atteinte à toutes les fraudes, & à
Toutes les tromperies, si connoissant ta
Propre essence, ce qu'elle est, & à qui
Elle ressemble, tu as toujours tout le

*Les seules
 choses utiles à
 l'ame c'est la
 verité & la
 vertu.*

116 COMMENT. D'HIEROCLES
soin possible d'entretenir cette ressemblance, & si tu régardes comme le plus grand malheur qui puisse t'arriver, & la plus grande perte que tu puisses faire, tout ce qui pourra l'effacer ou l'alterer. Et il n'y a que ce qui n'est pas utile pour toy qui puisse te faire perdre cette ressemblance divine. Puis donc que tout ce qui peut entretenir en nous cette ressemblance, nous est utile; que pourra-t-on nous offrir qui soit assez fort pour nous faire renoncer à cet avantage tout divin. Sera-ce les richesses qu'on promettra de nous donner, ou qu'on menacera de nous oster! mais nous avons appris de la droite raison à les recevoir, & à les rendre. D'ailleurs nous connoissons l'inconstance, & l'incertitude de tous ces biens passagers. Car quoy, quand mesme je ne les perdray pas d'une certaine manière, & que je les défendray courageusement contre l'usurpation, & l'injustice, un voleur ne me les enlevera-t-il point! ne les perdray-je point par un naufrage! & quand je les garentiray des voleurs, & des perils de

La plus grande perte que l'homme puisse faire, c'est de perdre la ressemblance qu'il a avec Dieu.

Que rien dans le monde n'est digne de nous faire renoncer à la ressemblance divine.

la mer, combien d'autres voyes ouvertes à la perte des biens ! Imaginons en donc nous-mêmes une bien raisonnable pour l'amour de la vertu ; c'est de faire un échange de toutes nos richesses contre une pauvreté volontaire, accompagnée de l'honnesteté, en nous dépouillant de tous nos biens par des motifs très-justes, & en achetant la vertu à un prix beaucoup plus haut que celui qu'on nous offre pour nous obliger d'y renoncer.

Perte des biens volontaire est raisonnable.

Mais on étalera à nos yeux les tortures & la mort ; il est bien aisé de répondre à ces menaces, que si nous sçavons bien nous garder nous-mêmes, ces supplices ne tomberont point sur nous, & qu'ils ne regardent que notre corps. Or le corps en mourant ne souffre rien qui soit contre la nature ; car naturellement il est sujet à la mort, il peut estre brûlé, coupé, & il est exposé à mille gehennes, & à mille tortures, qu'une maladie peut encore plus luy faire souffrir qu'un tyran. Pourquoi fuyons-nous donc ce qu'il n'est pas en notre pouvoir de fuir, & que

118 COMMENT. D'HIEROCLES
ne conservons-nous plustost ce qu'il est
en notre pouvoir de conserver ! Ce
qui est mortel, quoyque nous fassions,
nous ne le garentirons jamais de la
mort à laquelle la nature l'a condam-
né; & ce qui est immortel en nous,
c'est-à-dire, notre ame, & nous-mes-
mes, nous pouvons l'orner, & l'em-
bellir par la vertu, si nous ne nous
laissons pas effrayer, & amolir par la
mort dont on nous menace. Que si
nous la souffrons pour une bonne cau-
se, alors nous ornerons, & nous illus-
trerons la nécessité de la nature par la
fermeté, & la droiture de notre volon-
té, & de notre choix. Voila les plus
grandes choses qu'un homme puisse
présenter à un autre, pour le séduire,
& pour l'effrayer : mais ce qui est au
dedans de nous, est libre, & ne se lais-
se jamais assujétir par personne, si nous
ne le voulons, & à moins que par un
amour déréglé pour le corps, & pour
les choses extérieures, nous ne trahis-
sions, & n'engagions notre liberté, en
vendant les biens de l'ame pour le vil
prix d'une vie momentanée, & de

*Mort soufferte
pour une bon-
ne cause est
éclatante &
illustre.*

quelques biens qui doivent certainement périr. Ce précepte nous exhorte donc à faire en toutes rencontres les choses qui peuvent seules affermer en nous la vertu, & la sceller de manière, qu'elle ne puisse nous estre ravie, ni par la violence, ni par la fraude. Passons présentement aux autres préceptes, qui ont une liaison sensible avec le précepte précédent.

V E R S X X V I I . X X V I I I .
X X I X .

*Consulte & délibere avant que d'agir
afin que tu ne fasses pas des actions
folles.*

*Car c'est d'un miserable de parler, &
d'agir sans raison, & sans réflexion.*

*Mais fais tout ce qui dans la suite ne
t'affligera point, & ne t'obligera
point à te repentir.*

LA consultation sage & prudente produit les vertus, les perfectionne, & les conserve; de sorte qu'elle est la mère, la nourrice, & la garde des vertus.

*Consultation
sage & pru-
dente, mère,
nourrice, &
garde des ver-
tus.*

120 COMMENT. D'HIEROCLES
tus : car lorsque nous consultons tranquillement en nous mesmes quelle vie nous devons suivre, la vertu se fait choisir par sa propre beauté. Après ce choix, l'ame bien affermie par cette mesme consultation, soutient toutes sortes de combats & de travaux pour la vertu; & déjà accoutumée à la possession des choses belles, & honnêtes, elle conserve son jugement sain & entier, dans les troubles mesme des calamitez les plus fâcheuses, sans que tout ce qui vient du dehors pour la troubler, & l'effrayer, puisse l'obliger à se démentir, & à changer d'opinion, jusqu'à se persuader qu'il y a une autre vie heureuse que celle qu'elle a choisie de son mouvement, après l'avoir jugé la meilleure, & la plus excellente. De là vient qu'il y a trois effets sensibles de la sage consultation. Le premier, c'est le choix de la meilleure vie; le second, la pratique de cette vie qu'on a choisie; & le troisième, la garde sûre & exacte de tout ce qui a été sagement délibéré. De ces trois effets le premier est la raison, qui précède l'exécution de ce que nous voulons faire,

*Trois beaux
effets de la
consultation
sage & sensible.*

faire, & qui pose, pour ainsi dire, les principes des actions. Le second est la raison, qui accompagne l'exécution, & qui accommode & ajuste par avance chaque action avec les principes qui la précédent. Et le troisième c'est la raison, qui suit l'exécution, & qui examinant chaque action qu'on vient de faire, juge si elle a été faite à propos, & comme il faut : car en toutes choses on voit briller la beauté de la consultation sage & prudente. Tantost elle enfante les vertus, tantost elle les nourrit & les perfectionne, & enfin elle veille à leur conservation : de sorte qu'elle est elle-mesme le commencement, le milieu, & la fin de tous les biens ; & que c'est en elle que se trouve la délivrance de tous les maux ; & que ce n'est que par elle seule que nous pouvons perfectionner les vertus. Car notre nature étant raisonnable, & par consequent capable de délibérer & de consulter, & se portant par sa volonté, & par son choix à prendre un bon, ou un mauvais conseil ; si elle choisit bien, alors la bonne vie, qu'elle embrasse, con-

122 COMMENT. D'HIEROCLES.
ferve son essence : au lieu qu'un choix fait sans raison, la corrompt autant qu'il est en luy. Or la corruption de ce qui est immortel c'est le vice, dont la mère est la *témérité*, que ce Vers nous ordonne de fuir ; *afin que nous ne faisons pas des actions folles*. Et les actions folles ce sont les actions malheureuses & mauvaises ; car *de parler ou d'agir sans raison, & sans réflexion, c'est d'un misérable*, c'est à dire, c'est le propre d'un malheureux. Que si tu consultes avant que d'agir, tu ne commettras jamais de ces actions insensées qui ne peuvent qu'affliger ensuite ceux qui ont agi témérairement, & sans consulter : car le repentir montre évidemment le vice du choix, dont l'expérience a fait sentir le dommage. Comme au contraire les suites de la bonne consultation montrent la bonté & la sûreté du choix, en montrant par les actions mesme l'utilité qui en résulte. Je dis l'utilité, non du corps ni des choses extérieures, mais de nous-mêmes, l'utilité qui ne regarde que nous, à qui on ordonne icy *de consulter a-*

La témérité ou le défaut de consultation engendre le vice.

vant que d'agir, & de ne faire que les actions qui ne nous affligeront point dans la suite; c'est à dire, qui n'affligeront point notre ame. Car que sert-il à l'homme d'amasser de grandes richesses par des parjures, par des meurtres, & par toutes sortes d'autres mauvaises actions! que luy sert-il d'estre riche au dehors, lorsqu'il laisse son ame dans la pauvreté, & dans la disette des seuls biens qui luy sont utiles! & d'estre encore sur cet état si malheureux d'une insensibilité qui augmente son mal; ou si la conscience le ramène au sentiment de ses crimes, de souffrir dans l'ame des tortures infinies par les rémords qu'elle y cause, de craindre nuit & jour avec des frayeurs mortelles les supplices des enfers, & de ne trouver d'autre remède à ses maux que de recourir au néant! Car voila le funeste estat où il s'est réduit. Il tâche de guérir un mal par un autre mal, en cherchant dans la mort de l'ame la consolation de ses crimes, & il se condamne luy-mesme à n'estre rien après la mort, pour se dérober aux peines que l'idée du der-

Le méchant cherche dans la mort de l'ame la consolation de ses crimes, & la cessation de ses frayeurs.

124 COMMENT. D'HIEROCLES
nier jugement luy fait envisager. Car
le méchant ne veut point que l'ame
soit immortelle, de peur de ne vivre
dans l'autre vie que pour y souffrir. Et
dans cette pensée il prévient la sentence
de son juge, & se condamne luy-mesme
à la mort, comme étant juste que l'ame
criminelle n'existe plus. Et en cela ce
malheureux précipité dans le vice par
sa témérité, & par sa folie, rend contre
luy-mesme une sentence conforme à
ses excès & à ses crimes.

*Le méchant en
condamnant
son ame à la
mort, conserve
quelque idée
de la justice.*

Mais il n'en est pas de mesme des
juges des enfers ; comme ils forment
leur jugement sur les règles de la véri-
té, ils ne prononcent pas que l'ame
doit n'estre plus, mais qu'elle doit n'es-
tre plus vicieuse ; & ils travaillent à la
corriger, & à la guérir, en ordonnant
des peines pour le salut de la nature, de
mesme que les Medecins, qui par des
incisions, & par des cautères, guérif-
sent les ulcères les plus malins. Ces
juges punissent les crimes pour chasser
le vice par le repentir ; & ils n'anéan-
tissent pas l'essence de l'ame, & ne la
réduisent pas à n'estre plus, au contrai-

*Car les Py-
thagoriciens
croyoient que
les peines de
l'enfer n'é-
toient que
pour un temps.*

re ils la remènent à estre véritablement par la purgation de toutes les passions qui la corrompent. Car l'ame est en danger de se perdre, & d'anéantir son essence, lors qu'en s'éloignant de son bien, elle se précipite dans ce qui est contre sa nature; & lors qu'elle retourne à ce qui est selon sa nature, elle retrouve toute son essence, & recouvre cet estre pur qu'elle avoit alteré, & corrompu par le mélange des passions. C'est pourquoy il faut tâcher sur toutes choses de ne pas pecher; & quand on a peché il faut courir au devant de la peine, comme au seul remede de nos pechez, en corrigeant notre témérité, & nostre folie par le secours salutaire de la prudence & de la raison. Car après que nous sommes déchûs de notre innocence par le peché, nous la recouvrons par le repentir, & par le bon usage que nous faisons des punitions dont Dieu nous châtie pour nous relever.

Innocence perdue par le peché, & recouvrée par le repentir, & par le bon usage des châtimens de Dieu.

Le repentir est le commencement de la Philosophie, la fuite des paroles, & des actions insensées, & la première

Le repentir est le commencement de la sagesse.

démarche d'une vie qui ne sera plus sujette au repentir ; car celuy qui consulte sagement avant que d'agir, ne tombe point dans des malheurs & dans des chagrins imprévus & involontaires, & il ne commet point sans y penser, de ces actions dont il craint les suites & les issues ; mais il dispose du présent, & se prépare à tout ce qui peut arriver contre son attente ; c'est pourquoy ni l'espérance de ce qu'on appelle des biens ne le fait renoncer à son véritable bien, ni la crainte des maux ne le porte à commettre le mal ; mais ayant son esprit toujours attaché aux règles que Dieu prescrit, il règle sur elles toute sa vie.

Mais afin que tu connoisses bien certainement que c'est d'un misérable de parler & d'agir sans raison, voy Médee qui déplore ses malheurs sur nos théâtres. La violence d'un amour insensé l'a poussée à trahir ses parents, & à suivre un étranger ; ensuite méprisée par cet étranger, elle trouve ses maux insupportables ; & dans cette pensée, elle s'écrie.

*Que les foudres du Ciel viennent
frapper ma teste.*

Après quoy elle se porte aux actions les plus atroces. En premier lieu, c'est follement & sans raison qu'elle prie que ce qui est fait ne soit pas fait ; & ensuite, en véritable insensée & furieuse , elle tasche de guérir ses maux par d'autres maux ; car elle croit effacer le commencement de ses malheurs par une fin encore plus malheureuse, en couvrant par le meurtre insensé de ses enfans , son mariage fait sans réflexion, & avec une précipitation aveugle.

Si tu veux encore , regarde l'Agamemnon d'Homère. Ce Prince châtié & puni de n'avoir sceu donner un frein à sa colére , s'écrie en pleurant ,

*Hélas ! je suis perdu , mes forces
m'abandonnent.*

*C'est un Vers
du 10. liv. de
l'Iliad.*

Et dans le mauvais état de ses affaires, il éteint par un torrent de larmes, le feu de ses yeux que la colére avoit allumé dans sa prospérité.

Telle est la vie de tout insensé. Il est poussé & balotté çà & là par des passions contraires ; insupportable dans ses joyes, misérable dans ses tristesses, fougueux & hautain quand il espère, lâche & rem-

pant quand il craint; en un mot, comme il n'a point la genereuse assurance que donne la sage consultation, il change de sentiment avec la fortune.

Afin donc de ne pas donner au public de ces sortes de scènes, prérons la droite raison pour guide dans toutes nos actions, en imitant Socrate qui dit en quelque endroit, *Vous sçavez que ce n'est pas d'aujourd'huy que j'ay accoustumé de n'obéir à aucun des miens qu'à la raison qui me paroist la plus droite & la plus juste, après que je l'ay bien examinée.* Par ce mot, *aucun des miens*, il entend tous ses sens. En effet, toutes ces choses qui nous sont données pour servir à la raison, comme la colére, le desir, le sentiment, le corps mesme, qui est pour servir d'instrument à toutes ces facultez, toutes ces choses sont à nous, & non pas nous: & il ne faut obéir à aucune, qu'à la seule droite raison; comme le dit Socrate, c'est à dire à la partie raisonnable qui est disposée selon sa nature. Car c'est la seule qui puisse voir & connoistre ce qu'il faut dire & faire. Or obéir à la droite

C'est dans le Criton. Il a fallu traduire icy le passage à la lettre, à cause de l'explication d'Hierocles, qui autrement ne seroit pas dans son jour.

Les passions données pour servir à la raison.

raison, & obéir à Dieu, c'est la mesme chose ; car la partie raisonnable éclairée de l'irradiation qui luy est propre & naturelle, ne veut que ce que veut la loy de Dieu : & l'ame bien disposée selon Dieu, est toujours d'accord avec Dieu ; & tout ce qu'elle fait elle le fait en regardant toujours la divinité & la lumière éclatante qui l'environnent.

Au lieu que l'ame qui est disposée d'une manière toute contraire, & qui regarde à ce qui est sans Dieu, & pleine de ténèbres, emportée çà & là à l'avanture, elle erre sans tenir de route certaine, destituée qu'elle est d'entendement, & décheuë de Dieu, qui sont la seule véritable règle de tout ce qui est beau & honneste.

Hierocles a icy en veü ce que Socrate dit dans le premier Alcibiade.

Dieu & l'entendement, la seule règle de tout ce qui est beau & honneste.

Voilà les grands biens, & les biens infinis que produit la consultation sage & prudente, & les grands maux qui viennent nécessairement de la témérité & du défaut de réflexion. Mais *consulter avant que d'agir*, outre tous ces grands biens, dont nous venons de parler, en produit encore un très-considérable ; c'est qu'il reprime tous les mou-

La sage con-

*l'opinion ex-
clut l'opinion,
& ramène à
la science.*

130 COMMENT. D'HIEROCLES
vements de l'opinion, & nous ramé-
ne à la véritable science, & nous fait
mener une vie qui ne peut manquer
d'estre très-délicieuse, puisqu'elle est
très-bonne & très-juste. C'est ce que
la suite va faire voir.

VERS XXX. & XXXI.

*Ne fais jamais aucune des choses que
tu ne sçais point ;*

*Mais apprends tout ce qu'il faut sça-
voir, & par ce moyen tu mèneras
une vie très-délicieuse.*

DE ne point entreprendre les cho-
ses que nous ne sçavons pas, cela
nous empesche seulement de faire des
fautes : mais d'apprendre ce qui mène
à la bonne vie, outre que cela nous em-
pesche aussi de faire des fautes, il nous
dirige & nous fait réussir dans tout ce
que nous entreprenons. La connois-
sance de notre propre ignorance repri-
me la témérité qu'excite l'opinion ; &
l'acquisition de la science assure le suc-
cès de toutes nos entreprises. Ces deux

choses sont tres-belles, *Connoistre que nous ne sçavons pas, & apprendre ce que nous ignorons*; & elles sont suivies d'une vie très-bonne & tres-délicieuse : & cette vie très-délicieuse n'est que pour celuy qui est vuide d'opinion & plein de science, qui ne s'enorgueillit d'aucune des choses qu'il sçait, & qui veut apprendre tout ce qui mérite d'estre appris. Or rien ne mérite d'estre appris que ce qui nous ramène à la ressemblance divine; que ce qui nous porte à consulter avant que d'agir, afin que nous ne fassions pas des actions folles; que ce qui nous met hors d'état d'estre séduits & trompez par qui que ce soit, ni par ses paroles, ni par ses actions; que ce qui nous rend capables de faire la différence des raisonnements qu'on entend; que ce qui nous fait supporter la divine fortune, & qui nous donne le moyen de la corriger; que ce qui nous enseigne à ne craindre ni la mort, ni la pauvreté, & à pratiquer la justice; que ce qui nous rend tempérants sur tout ce qu'on appelle les plaisirs; que ce qui nous instruit des loix de l'amitié & du

Ces quinze ou vingt lignes sont une recapitulation sommaire de tous les préceptes qu'on a déjà vus.

132 COMMENT. D'HIEROCLES
respect que nous devons à ceux qui nous ont donné la vie ; que ce qui nous montre l'honneur & le culte que nous devons rendre aux estres supérieurs.

Voluptez de la vertu, stables comme la vertu mesme.

La volupté est toujours l'effet d'une action.

La volupté suit toujours la nature de l'action qui la produit.

Voila quelles sont les choses que ce Vers nous dit, qu'il faut apprendre, & qui sont suivies d'une vie très-delicieuse ; car celuy qui se distingue par la vertu, jouit de voluptez qui ne sont jamais suivies du repentir, & qui imitent la constance & la stabilité de la vertu qui les procure ; car toute volupté est naturellement la suite d'une action quelle qu'elle soit. La volupté ne subsiste point par elle-mesme ; mais elle arrive quand nous faisons telle ou telle action. Voila pourquoy la volupté suit toujours la nature de l'action. Les actions les plus mauvaises produisent les plus mauvaises voluptez ; & les meilleures actions produisent aussi les voluptez les meilleures ; de sorte que le vertueux n'est pas seulement au dessus du vicieux par la beauté de l'action ; mais il le surpasse encore par le genre de la volupté, pour laquelle seule il semble que le vicieux s'est précipité dans le vice.

En effet, autant qu'une disposition est meilleure qu'une autre disposition, autant une volupté est préférable à une autre volupté; ainsi, puisque la vie vertueuse dans laquelle reluit la ressemblance avec Dieu, est véritablement divine; & que la vie vicieuse est brutale & sans Dieu, il est évident que la volupté du vertueux imite la volupté divine, en suivant l'entendement, & Dieu mesme: & que la volupté du vicieux (je veux bien employer pour luy le mesme terme) n'imite que des mouvements emportez & brutaux; car les voluptez & les tristesses nous changent & nous tirent de notre état. Celui donc qui puise où il faut, quand il faut, & autant qu'il faut, est heureux; & celui qui ignore ces justes bornes est malheureux. Ainsi donc la vie vide d'opinion est seulement exempte de faute; & celle qui est pleine de science est toujours heureuse & parfaite, & par consequent elle est très-délicieuse en mesme temps, & très-bonne.

La volupté du vertueux approche de la volupté divine.

Ne faisons donc jamais ce que nous ne sçavons pas faire, & ce que nous sça-

234 COMMENT. D'HIEROCLES
vons, faisons-le quand il faut. L'igno-
rance produit les fautes ; & la connois-
sance cherche l'opportunité ; car plu-
sieurs choses très-bonnes d'elles-mes-
mes deviennent mauvaises quand on
les fait mal à propos. Écoutez donc ce
précepte avec ordre ; en ce qu'il nous
ordonne de réprimer & de retenir nos
actions , il travaille à nous rendre é-
xempts de faute , & en ce qu'il nous
commande d'apprendre, non pas tout,
mais ce qui mérite d'estre sceu , il nous
excite aux actions honnestes & vertueu-
ses ; car ce n'est pas à estre exempt de
faute que consiste le bien vivre , mais à
faire tout ce qu'il faut. Pour l'un il suf-
fit de purger l'opinion ; mais l'autre ne
peut estre que le fruit de la science.

*L'exemption
de faute ne
fait pas la
bonne vie.*

Or de l'un & de l'autre, c'est à dire
de vivre exempt de faute , & de bien
vivre , voicy l'avantage qui t'en revien-
dra, *tu mèneras une vie très-délicieuse.*
Quelle est cette vie délicieuse ! Elle n'est
autre que la vie qui jouït de toute la vo-
lupté qui vient de la vertu , & dans la-
quelle se rencontrent & le bon & l'a-
gréable. Si nous desirons donc ce qui

est beau, & en mesme temps ce qui est agréable, quel fera le composé que ce que dit le Vers, *une vie très-délicieuse!* Car celuy qui choisit l'agréable avec le honteux, quoyque pour un peu de temps il soit chatoüillé par l'appast du plaisir, ce qu'il y a de honteux le jette bientôt dans un repentir très-amer. Au lieu que celuy qui choisit le beau avec le pénible, quoyque d'abord il soit rébuté par le travail, le beau adoucit & diminuë bientôt sa peine; & enfin, avec la vertu, il jouit de tous les fruits de la volupté pure. En effet, qu'on fasse avec plaisir quelque chose de honteux, le plaisir passe, & le honteux demeure. Qu'on fasse quelque chose de beau, avec mille peines & mille travaux, les peines passent, & le beau reste seul. D'où il s'ensuit nécessairement que la mauvaise vie est très-triste & très-amère, & que la bonne vie au contraire, est très-délicieuse.

Belle démonstration pour prouver que le beau accompagné de peine, est préférable au honteux accompagné de plaisir.

Cela suffit pour l'intelligence de ces Vers: mais comme le soin du corps n'est pas indifférent pour la perfection de l'ame, voyons ce que le Poëte ajoute.

Le soin du corps n'est pas indifférent pour la perfection de l'ame.

VERS XXXII. XXXIII.
& XXIV.

Il ne faut nullement négliger la santé du corps ;

Mais on doit luy donner avec mesure le boire & le manger, & les exercices dont il a besoin.

Or j'appelle mesure ce qui ne t'incommodera point.

*Quel est le
soin que nous
devons avoir
du corps.*

CE corps mortel nous ayant été donné comme un instrument pour la vie que nous devons mener icy-bas, il ne faut ni l'engraisser par un traitement trop indulgent, ni l'amaigrir par une diète trop rigoureuse; car l'un & l'autre excès produisent les mesmes obstacles, & empeschent l'usage qu'on en doit tirer. C'est pourquoy on nous exhorte icy d'en avoir un soin modéré, & de ne le négliger, ni lorsqu'il s'emporte par l'excès de l'embonpoint, ni lorsqu'il est matté par les maladies, afin que conservé dans l'état où il doit estre naturellement, il puisse fournir à tou-

tes les fonctions que l'ame qui le conduit exigera de luy , & se porter par tout où elle ordonnera ; car l'ame est ce qui se sert du corps, & le corps est ce qui sert à l'ame. L'artisan est donc obligé d'avoir soin de l'instrument dont il se sert ; car il ne faut pas seulement se servir de luy , mais il faut aussi en prendre tout le soin raisonnable & nécessaire pour le tenir toujours en état d'exécuter nos ordres. Et parce que par sa nature il est toujours dans la génération & dans la corruption , & que la réplétion & l'évacuation l'entretiennent & le nourrissent , tantost la nourriture remplaçant ce qui dépérit en luy , & tantost les exercices évacuant & emportant ce qui y abonde , il faut régler la juste mesure, & des aliments qui font la repletion , & des exercices qui font l'évacuation. Et cette juste mesure, c'est la raison qui accorde l'habitude du corps, avec les opérations intellectuelles de l'ame, & qui par ce moyen a soin de la santé convenable & séante au Philosophe.

La juste mesure des alimens & des exercices, doit estre réglée par la raison.

Santé convenable & séante au Philosophe.

Cette raison choisira donc les exer-

cices & les aliments qui n'engraissent point trop le corps, & qui aussi ne l'empeschent point de suivre les mouvements intellectuels; car elle n'a pas soin d'un corps simplement, mais d'un corps qui sert aux pensées de l'ame. C'est pourquoy elle rejette le regime athlétique, parce qu'il n'a soin que du corps sans l'ame, & elle fuit tout soin superflu du corps, comme entièrement contraire à la lumière intelligente de l'ame. Mais le regime qui, par la bonne habitude qu'il procure au corps, peut le plus contribuer aux dispositions nécessaires pour apprendre les sciences, & pour fournir à toutes les actions belles & honnestes, c'est celuy que choisira l'homme qui veut embrasser la vie de la raison; car c'est à celuy-là qu'on dit icy; *Or j'appelle mesure ce qui ne t'incommodera point.*

Que la mesure du soin que tu auras de ton corps ne t'incommode donc point, toy, qui es une ame raisonnable. Tu es obligé, toy, qui es le gardien de tous les préceptes qu'on vient de te donner, tu es obligé de choisir

le boire & le manger, & les exercices qui rendent le corps obéissant aux ordres de la vertu, & qui ne portent point la partie brutale à regimber & à se cabrer contre la raison qui la conduit; mais cette mesure du soin qu'il faut avoir du corps, doit estre réglée avec beaucoup d'attention & de prudence, comme la première cause de tous ses mouvemens deréglez; car le cheval ne devient vicieux, & ne se rend le maître, que lorsqu'il est trop nourri, & mal dressé par l'Ecuyer.

Soin outré du corps, la première cause de tous ses mouvemens deréglez.

En parlant de la mesure qu'il faut suivre pour le corps, le Poëte a mis le boire avant le manger, parce qu'il est plus difficile de s'en deffendre, qu'on est plus porté à en abuser, & que le boire trouble davantage la bonne habitude du corps: car un homme sans y prendre garde passera infiniment cette juste mesure, plustost en buvant, qu'en mangeant; & il met au troisième rang les exercices, parce qu'ils corrigent la réplétion que la nourriture a causée, & préparent le corps à se nourrir plus sainement; car ces deux cho-

Excès plus aisé à commettre dans le boire, que dans le manger.

140 COMMENT. D'HIEROCLES
ses ne font qu'un cercle entr'elles, &
se succèdent naturellement; la nourri-
ture & l'exercice; l'exercice & la nour-
riture. La bonne nourriture donne lieu
au bon-exercice, & le bon exercice, à la
bonne nourriture. Or la mesure de l'un
& de l'autre n'est pas la mesme pour ce-
luy-cy & pour celuy-là, chacun ayant
soin de son corps selon ses veuës parti-
culières, & selon l'usage qu'il en veut
tirer: car tout homme tâche d'accom-
moder son corps à la profession qu'il a
embrassée. Le luteur le dresse à tous les
mouvements de la lutte; le laboureur,
aux travaux des champs; & un autre
le forme à un autre sorte de service.
Que fera donc le Philosophe! Dans
quelle veuë, & à quel dessein aura-t-il
soin de son corps, & de quel art vou-
dra-t-il le rendre l'instrument! Il est
visible que c'est de la Philosophie, &
de toutes ses œuvres. Il ne le nourrira
donc, & ne l'exercera en tout & par
tout, qu'autant qu'il est possible à ce
corps de devenir un instrument de pru-
dence & de sagesse, ayant toujourns soin
principalement & préalablement de l'a-

*Il faut rendre
son corps un
instrument de
prudence &
de sagesse.*

me, & pour l'amour d'elle seulement, du corps ; car il ne préférera jamais la partie qui sert à celle qui s'en sert, comme il ne négligera pas non plus absolument la première, à cause de l'autre, mais il aura soin du corps dans l'ordre & le rang convenable, comme d'un instrument dont il rapporte la santé & le bon état à la perfection de la vertu de celle qui s'en sert. Voila pourquoy il ne le nourrira pas de toutes sortes d'aliments, mais seulement de ceux dont il faut le nourrir ; car il y en a qui ne doivent point luy estre présentez, parce qu'ils appésantissent le corps, & entraînent l'ame dans toutes sortes d'affections terrestres & charnelles : & c'est de ces aliments dont le Poëte parle à la fin, quand il dit ; *Mais abstiens-toy de* ^{VERS 67. &} *tous les aliments que nous avons nom-* ^{68.} *mez, en traitant des expiations & de la délivrance de l'ame, & sers-toy pour cela de ton jugement.*

Il rejettera donc entièrement tous ces aliments ; & pour ceux dont il peut se nourrir, il en réglera la quantité & le temps ; & comme dit Hippocrate, il

142 COMMENT. D'HIEROCLES
examinera la faison , le lieu , l'âge &
autres choses semblables , ne luy per-
mettant point de se remplir sans éxa-
men & sans reflexion de tout ce dont
il peut se nourrir; & n'ordonnant pas
le mesme regime indifféremment au
jeune & au vieux, au sain & au malade,
à celuy qui ne vient que d'entrer dans
l'étude de la Philosophie , & à celuy
qui y a déjà fait un très-grand progrès,
ou qui est parvenu à la perfection. La
mesure Pythagorique comprend toutes
ces choses dans ces mots que le Poëte
ajoute, *ce qui ne t'incommodera point;*
car par ce peu de mots , il rapporte
au soin du corps tout ce qui tend &
qui contribuë à la félicité philosphi-
que , & après ce qu'il a dit de la santé
de l'ame, il ajoute qu'il ne faut nulle-
ment négliger la santé du corps ; de
sorte que là il nous enseigne ce qui fait
la vertu de l'ame qui se sert du corps;
& icy ce qui fait la santé & qui procu-
re la conservation du corps , qui sert
d'instrument à l'ame. Joins donc ces
deux choses , & tu trouveras qui que
tu sois, toy, à qui ce précepte s'adres-

Mesure Py-
thagorique.

se, qu'il faut prendre la pour juste mesure du soin qu'on prend du corps, *ce qui ne t'incommodera point* ; c'est à dire, ce qui n'empeschera pas l'intention Philosophique, & qui pourra aider l'ame à marcher dans le chemin de la vertu.

En disant la mesure du boire & du manger, il bannit également le defaut & l'excès, & il ne reçoit & n'embrasse que ce qui tient le milieu, & qui est modéré: & ce n'est que par cette modération qu'on parvient à maistriser la gourmandise, la paresse, la luxure, & la colére. Car la mesure dont on parle icy reprime tout excès en ces sortes de choses, & exclut tout ce qui incommode & qui rabaisse, & entraine l'ame qui se porte vers l'intelligence, c'est à dire vers Dieu; car il faut que l'ame qui s'élève vers l'intelligence jouïsse d'une entière tranquillité, qu'elle ne soit point agitée par la violence des passions, & que toutes les choses inférieures luy soient soumises; afin que sans trouble elle puisse méditer les choses d'enhaut. *Voila la mesure qui ne t'incommodera point*; C'est el-

144 COMMENT. D'HIEROCLES
le qui te rendra maistre de tes passions,
qui conservera ton corps, qui te décou-
vrira la vertu de l'ame, & qui ne dé-
truira ni n'altérera la bonne habitude
de l'instrument dont elle se sert ; car
c'est une partie de la vertu que de sça-
voir conserver son corps, & le rendre
propre à tous les usages que la Philoso-
phie en doit tirer.

*La conserva-
tion du corps
est une partie
de la vertu.*

Mais parce que le soin du corps ne
consiste pas seulement dans le boire &
dans le manger ; & qu'il a besoin de
beaucoup d'autres choses, comme d'ha-
bits, de souliers, de meubles, & de lo-
gement ; & que dans toutes ces choses
il faut aussi garder la juste mesure qui
bannit également & le luxe & la mal-
propreté, le Poëte ajoute avec raison.



V E R S

VERS XXXV. XXXVI.
XXXVII. & XXXVIII.

Accoustume-toy à une manière de vivre propre & sans luxe.

Evite de faire ce qui attire l'envie.

Et ne dépense point mal à propos, comme celuy qui ne connoist point ce qui est beau & honneste :

Mais ne sois pas non plus avare & mesquin. La juste mesure est excellente en toutes choses.

CE n'est pas seulement dans le boire & dans le manger que la mesure est bonne, dit l'auteur de ces Vers; mais aussi dans toutes les autres choses; comme également éloignée & du défaut & de l'excès; car en tout on peut passer doublement cette juste mesure, soit du costé de la magnificence, soit du costé de la mesquinerie; & l'une & l'autre sont blasmales, indignes des mœurs du Philosophe, & fort éloignées de cette médiocrité qu'il faut garder dans tout ce qui regarde le corps. Car la pro-

Proprété outrée, devient luxe & mollesse ; & la simplicité dégénère en mesquinerie & en saleté.

prété poussée à un certain point devient luxe & mollesse, & la simplicité outrée dégénère en mesquinerie & en saleté.

Pour ne point tomber donc dans le premier défaut par la proprété, ni dans le dernier par la simplicité, tenons le milieu, en évitant les vices voisins de ces deux vertus, & en les prenant toutes deux pour le correctif l'une de l'autre. Embrassons la vie simple, qui ne soit point malpropre, & la vie propre, qui ne tienne point du luxe. Par là nous garderons la juste mesure dans tout ce qui concerne le corps; nous aurons des habits propres, mais sans magnificence; une maison propre, mais sans luxe; de même dans nos ameublemens & dans tout le reste: car l'ame raisonnable commandant au corps, il est de la justice & de la bienséance que tout ce qui concerne le corps, soit réglé par la raison, qui persuadée que tout doit répondre à sa dignité, ne souffre ni la malpropreté ni le luxe. Pour s'éloigner donc de la magnificence, elle a recours à la simplicité, & elle se jette dans la proprété pour é-

viter ce qui est vilain & difforme.

Par exemple, elle veut qu'on ait des habits qui ne soient pas d'une étoffe très-fine, mais propre; de la vaisselle qui ne soit ni d'or ni d'argent, mais d'une matière commune & propre; une maison qui ne soit ni embellie de marbre & d'autres pierres de grand prix, ni d'une grandeur & d'une beauté superflüe, mais proportionnée à son usage. En un mot la proprété dans toute la manière de vivre exclut le luxe, comme de nul usage, & reçoit la simplicité, comme suffisant seule à tous les besoins.

En effet, les habits, la maison, les meubles sont principalement à notre usage, lorsqu'ils sont propres & qu'ils nous sont proportionnez; car pourquoy un grand plat pour une petite portion! & pourquoy aussi un plat malpropre qui gaste cette portion, & qui nous en dégoûte! Qu'est-il besoin d'une grande maison pour un homme qui n'en remplit qu'un petit coin! & à quoy sert aussi une maison malpropre, qu'on ne scauroit habiter! De mesme en toutes cho-

tu trouveras toujourns des deux costez que tout est inutile & de nul usage, hors ce qui joint la simplicité à la propriété; car dès que tu passes la mesure du besoin, tu te jettes dans l'immensité du desir.

Il n'y a plus de bornes dès qu'on passe la mesure du besoin.

C'est pourquoy, mesure si bien toutes les choses nécessaires pour la vie, que tu les renfermes dans ce juste milieu, qui est également éloigné des deux excès contraires. *Accoustume-toy donc*, dit le Poëte, *à une manière de vivre, propre.* Mais ensuite voyant que cette propriété pouvoit nous jeter dans le luxe, il ajoûte, *& sans luxe.* Il auroit dit simplement, *accoustume-toy à une manière de vivre qui soit sans luxe.* Mais il a vû que cette simplicité pourroit nous faire tomber dans le sordide: c'est pourquoy il a joint les deux, *propre, & sans luxe*; en prévenant la chute d'un & d'autre costé, par le contrepoids de l'un & de l'autre, afin que des deux il en résulte un genre de vie meslé & digne de l'animal raisonnable.

En réglant ainsi notre vie, nous tirerons de là encore un très-grand bien,

c'est que nous éviterons l'envie qui suit toujours ce qui est outré, si par rien de trop nous n'excitons pas contre nous nos propres Citoyens, de sorte que tantost ils s'irritent de notre luxe, & tantost ils se plaignent de notre malpropreté; & que tantost ils nous accusent d'estre prodigues, & tantost ils nous reprochent d'estre sordides & vilains; car ces deux excès attirent également le blasme de la part de ceux avec qui nous vivons. Et c'est ce que signifie icy proprement le mot d'*envie*; car en nous disant, *Evite de faire ce qui attire l'envie*, il veut dire, ce qui attire un blasme raisonnable de la part des hommes. Or la raison & le sentiment général des hommes blasment dans la manière de vivre, le luxe & la saleté; & dans la dépense, la prodigalité & la mesquinerie: c'est pourquoy que l'honnesteté & la médiocrité dans toutes les choses extérieures montrent la bonne disposition de notre ame, & fassent voir que la juste mesure est en tout ce qu'il y a de meilleur; car il faut autant qu'il est possible que celuy qui aime le re-

*Envie, pour
blasme.*

150 COMMENT. D'HIEROCLES
pos, s'abstienne de tout ce qui est sujet
à l'envie, & qu'il n'irrite pas cette en-
vie comme une beste féroce, afin que
sans aucun trouble il puisse s'avancer
dans l'étude de la vertu.

*Maux qui re-
sultent de l'i-
gnorance de ce
qui est séant &
honneste.*

*En quoy consis-
te la libéralité.*

Nous vivrons à couvert de l'envie,
en embrassant un genre de vie *simple &
propre*; & en évitant le faste de ceux qui
ignorent en quoy consistent l'honnesteté & la bienséance : d'où il resulte
deux grands maux, une dépense & une
épargne hors de saison, dont l'une est
blasmée, comme orgueil, & l'autre,
comme bassesse. Ces deux extrêmes
font évitez par la libéralité, vertu qui
consiste à donner & à recevoir, qui
trouve toujourns, & dans la recepte &
dans la dépense ce qui est honneste &
séant, & qui accorde toutes les choses
extérieures avec la droite raison.

Voila les reflexions profondes que
ce Philosophe nous donne dans ces
Vers sur l'usage que nous devons faire
de notre corps & de toutes les choses
extérieures, afin que par leur moyen
on voye briller dans toute notre con-
duite la beauté de la vertu.

Le précepte suivant n'est qu'un sommaire de tout ce qu'il vient de dire.

VERS XXXIX.

Ne fais que les choses qui ne pourront te nuire, & raisonne avant que de les faire.

C'Est un précepte qu'il nous a déjà souvent donné, tantost en nous disant; *Mais fais tout ce qui dans la* Vers 29.
suite ne t'affligera point; tantost; Or Vers 34.
j'appelle mesure ce qui ne t'incommo-
dera point; en un autre endroit; Que
personne ni par ses paroles ni par ses
actions ne te seduise jamais, & ne te Vers 25. & 26.
porte à faire, ou à dire ce qui n'est pas
utile pour toy. Et icy il nous remet devant les yeux tous ces préceptes par cette recapitulation sommaire, en nous conseillant de nous abstenir de tout ce qui peut nous nuire, & de faire tout ce qui peut nous servir.

Or on fait facilement la distinction de ces deux sortes d'actions, quand on raisonne avant que d'agir, & que l'on considère ce qui est faisable, & ce qui

152 COMMENT. D'HIEROCLES
ne l'est pas; & il est temps de raison-
ner & de consulter quand tout est en-
core en son entier, & qu'on n'a pas en-
core mis la main à l'œuvre: & quand
il dit icy, *les choses qui ne pourront
te nuire*, nous l'expliquerons comme
nous avons expliqué plus haut le pré-
cepte qu'il a déjà donné, quand il a dit
ce qui ne t'affligera point: en expli-
quant ce *toy*, ce qui est véritablement
l'homme, l'essence raisonnable, c'est à
dire l'homme qui a embrassé la sagesse,
& qui fait tous ses efforts pour se ren-
dre semblable à Dieu; car cet homme
intérieur est blessé par tout ce qui est
contre la droite raison, par tout ce qui
est contre la Loy divine, par tout ce qui
empesche la ressemblance avec Dieu,
& qui détruit en nous son image. Et
toutes ces choses viennent ordinaire-
ment du commerce de ceux avec qui
nous vivons, & du soin que nous a-
vons du corps, auquel nous sommes
liez, & de l'usage que nous faisons des
richesses qui n'ont été inventées que
comme un secours pour le corps, &
qu'on a appellées par cette raison d'un

*Les choses qui
blessent l'hom-
me intérieur,
c'est à dire, l'a-
me; & d'où
elles vien-
nent.*

*Car elles sont
appelées,
κίνημα.*

mot qui marque qu'elles doivent servir aux besoins du corps.

choses pour servir aux besoins.

Il faut donc, dit le Poëte, que celui qui est embrasé de l'amour des biens divins, prenne bien garde de ne se laisser jamais persuader de faire ce qui ne luy est pas utile, qu'il n'accorde jamais à son corps ce qui luy sera nuisible à luy-mesme, & qu'il ne reçoive & n'admette rien qui puisse le détourner de l'étude de la sagesse, & dont il ait bientôt à se repentir. Nous devons prévenir toutes ces choses par le raisonnement qui précède l'action, afin que l'examen que nous ferons de toutes nos actions, après les avoir faites, puisse nous procurer un agréable ressouvenir; & c'est à quoy il travaille dans les Vers suivans.



VERS XL. XLI. XLII. XLIII.
& XLIV.

*Ne laisse jamais fermer tes paupières
au sommeil après ton coucher ,*

*Que tu n'ayes examiné, par ta raison,
toutes tes actions de la journée.*

*En quoy ay-je manqué ? qu'ay-je fait ?
qu'ay-je omis de ce que je devois
faire ?*

*Commençant par la première de tes a-
ctions , continuë ainsi de suite.*

*Si dans cet examen tu trouves que tu
ayes fait des fautes, gronde-t'en sé-
vèrement toy-mesme ; & si tu as bien
fait, réjouis-t'en.*

*Avant que
d'examiner sa
conscience, il
faut repasser
toutes les Loix
divines ; au-
trement cet é-
xamen sera
vain.*

QUand tu es parvenu en cet en-
droit, rassemble dans ta mémoire
tous les préceptes qu'on vient de te
donner ; afin que dans le tribunal inté-
rieur de ton ame, les regardant com-
me des Loix divines, tu puisses faire feu-
rement l'examen de tout ce que tu as
bien ou mal fait ; car comment l'éxa-

men de nos actions passées pourroit-il nous mettre en état de nous gronder ou de nous louer, si le raisonnement qui les précède ne nous avoit remis devant les yeux certaines loix & certaines règles selon lesquelles nous devons régler notre vie, & qui doivent estre pour nous comme un but divin, auquel nous dirigeons tout le secret de notre conscience. Pythagore nous ordonne de faire cet examen tous les jours, sans y manquer; afin que l'assiduité du souvenir le rende plus seur & plus infailible. Et il veut que nous le fassions le soir avant que de nous endormir; afin que tous les soirs après toutes les actions de la journée, nous nous rendions un compte exact devant le tribunal de la conscience, & que cet examen sévère de nos dispositions, soit comme un cantique que nous chantions à Dieu à notre coucher. *En quoy ay-je manqué? qu'ay-je fait? qu'ay-je obmis de ce que je devois faire?* Par ce moyen nous réglerons toute notre vie sur les règles qui nous ont été prescrites; & nous conformerons notre raison qui juge, à

L'examen de nos dispositions est comme un cantique chanté à Dieu à notre coucher.

l'entendement divin qui a fait la Loy.

*Pour épargner
la peine au
lecteur de fai-
re cette reca-
pitulation de
toutes ces
Loix, Hiero-
cles la fait
luy-mesme.*

Car, que dit le Legislatteur ? Que nous devons honorer les estres supérieurs selon l'ordre & le rang de leur essence ; qu'il faut avoir beaucoup de considération & de respect pour nos pères & nos mères, & pour tous nos parents ; rechercher & aimer les gens de bien ; dominer nos passions & nos affections terrestres ; nous respecter nous-mêmes en tout & par tout ; pratiquer la justice ; reconnoître la briéveté de cette vie, & l'instabilité des richesses ; recevoir avec soumission le sort que le jugement divin nous envoie ; ne nous plaire que dans les pensées dignes de Dieu ; & ramener incessamment notre esprit à ce qu'il y a de meilleur ; n'aimer & n'embrasser que les raisonnements qui méritent véritablement ce nom ; nous mettre hors d'état d'estre surpris & subjugués, pour conserver le précieux deposit de la vertu ; consulter avant que d'agir, afin que le repentir ne soit pas le fruit de toutes nos démarches ; nous purger de toute opinion, rechercher la vie de la science, & accor-

der notre corps, & toutes les choses extérieures aux fonctions de la vertu.

Voilà les Loix que l'entendement divin impose aux ames. Dès que la raison les a receuës, elle devient pour elle-mesme un garde très-vigilant. *En quoy ay-je manqué? qu'ay-je fait?* dit elle, tous les jours, en rappelant par ordre toutes ses actions bonnes & mauvaises. Et à la fin de cet examen, si elle trouve qu'elle ait passé la journée sans violer aucune de ces Loix, elle se fait une couronne des fruits de la joye divine. Et si elle se surprend dans quelque faute, alors elle se chastie par les sévères corrections du repentir, comme par des remèdes astringents. Voilà pourquoy, dit le Poëte, il faut chasser le sommeil pour donner le temps à la raison de faire cet examen. Le corps supportera facilement ces veilles, n'étant point entraîné dans la nécessité de dormir, à cause de son regime tempérant & sage qui fait que les passions les plus nécessaires sont soumises à l'empire de la raison.

Ne laisse donc jamais fermer tes pau-

158 COMMENT. D'HIEROCDES
pières au sommeil après ton coucher,
que tu n'ayes examiné par ta raison
toutes tes actions de la journée. Et quel
est cet examen! En quoy ay-je manqué?
qu'ay-je fait? qu'ay-je obmis de ce que
je devois faire? car nous péchons en
deux manières, ou en *faisant ce que
nous ne devons pas faire*, ce qui est ex-
primé par ce mot, *en quoy ay-je man-
qué? qu'ay-je fait?* ou en *ne faisant pas
ce que nous devons*; ce qui est exprimé
mot à mot dans ce Vers, *Qu'ay-je ob-
mis de ce que je devois faire?* Car autre
chose est obmettre le bien, & autre cho-
se commettre le mal; l'un est une fau-
te d'omission, & l'autre une faute de
commission. Par exemple, *Il faut tou-
jours prier, & il ne faut jamais blasphé-
mer. Il faut nourrir son père & sa mère,
& il ne faut pas les maltraiter.* Celuy
qui ne fait pas les deux premiers points
de ces deux préceptes; il ne fait pas ce
qu'il faut; & celuy qui commet les deux
derniers, il fait ce qu'il ne faut pas;
quoy qu'on puisse dire que ces deux pé-
chez sont en quelque manière égaux, en
ce qu'ils précipitent dans la transgres-
sion de la mesme loy.

*Fautes d'o-
mission, &
fautes de com-
mission.*

*En quoy on
peut dire que
les péchez sont
égaux.*

Le Poëte nous exhorte donc à faire un examen de toutes les actions de la journée, depuis la première jusqu'à la dernière, par ordre, sans oublier celles du milieu. Ce qui est exprimé par ce mot *continüé ainsi de suite* : car souvent il arrive qu'une transposition seduit le jugement, & rend excusable par le derangement de la mémoire, ce qui seroit sans excuses s'il étoit dans son rang. D'ailleurs cette recapitulation de la vie que nous avons menée pendant le jour, nous rafraichit la mémoire de toutes nos actions passées, & réveille en nous le sentiment de nostre immortalité.

Et ce qu'il y a icy d'admirable, c'est que le Poëte en nous ordonnant d'examiner chaque action, n'ajoute point à cet examen, *En quoy ay-je bien fait ? qu'ay-je fait de ee que je devois faire ?* Mais il porte tout d'un coup nostre memoire à ce qui peut le plus humilier nostre orgueil, en faisant luy-mesme l'examen de nos fautes. *En quoy ay-je manqué ? qu'ay-je fait, &c.* Et il nous a donné un juge très-juste & très-naturel, qui est nostre conscience & la droite

*A cause des
circonstances
qui aggravent
les péchez.*

*L'examen de
notre consci-
ence reveille le
souvenir de
l'immortalité.*

*Notre Juge
très-juste &
très-naturel,*

c'est notre conscience guidée par la droite raison.

raison, en nous établissant nous-mêmes pour juges de nous-mêmes, nous-mêmes, dis-je, que nous avons appris à respecter particulièrement; car qui est-ce qui peut reprendre quelqu'un, comme chacun peut se reprendre soy-même! Ce qui est libre, se servant de sa liberté, rejette les avertissements & les corrections des autres, lorsqu'il ne veut pas obéir; mais la conscience, qui agit au dedans de nous, est nécessairement forcée de s'écouter elle-même. Voilà le gouverneur que Dieu nous a donné; voilà nostre précepteur, nostre pedagogue; voilà celui que la raison nous donne pour juge de toutes les actions de nostre journée. Ce n'est que de luy qu'elle reçoit les informations & la sentence, afin que prononçant luy-même sur luy-même, il se condamne ou s'absolve par son suffrage selon qu'il mérite d'être condamné ou absous; car après que dans sa mémoire, comme dans un écrit il a leu tout ce qu'il a fait, alors regardant la Loy comme l'exemplaire qu'il devoit suivre, il prononce & se declare luy-même par son jugement, digne de

loüange ou de blasme : & cette pratique journalière fait de celuy qui l'observe la véritable image de Dieu, en ajoutant, & en retranchant tous les jours quelque chose, jusqu'à ce qu'elle soit portée à sa perfection, & qu'on y voye éclater toute la beauté de la vertu. C'est elle qui acheve & qui perfectionne l'homme de bien autant qu'il est possible. Et c'est là que finit la première partie de ce petit traité, le Poëte se hastant de passer aux préceptes qui tendent à faire de l'homme un Dieu.

*Comment nous
devenons la
véritable ima-
ge de Dieu.*



VERS XLV. XLVI. XLVII.
& XLVIII.

Pratique bien toutes ces choses, médite-les bien ; il faut que tu les aimes de tout ton cœur.

Ce sont elles qui te mettront dans la voye de la vertu divine.

J'en jure par celui qui a transmis dans notre ame le sacré quaternaire ,

Source de la nature dont le cours est éternel.

VOicy ce que j'ay déjà dit dans la préface, que la Philosophie pratique fait l'homme de bien par l'acquisition des vertus ; que la Philosophie contemplative fait l'homme semblable à Dieu , par l'irradiation de l'entendement & de la vérité ; & qu'au moins dans ce qui nous regarde , les petites choses doivent nécessairement précéder les grandes ; car il est plus aisé de conformer la vie humaine aux règles de la raison , qu'il ne l'est de la porter à

C'est à dire, par les rayons de lumière, dont l'entendement divin & la vérité éclairent notre esprit.

ce qu'il y a de plus divin & de plus sublime ; ce qui ne se peut qu'en la rappelant toute entière à la contemplation.

D'ailleurs il est impossible que nous possédions la vérité sans trouble, si nos facultez animales ne sont entièrement soumises aux vertus morales selon la loy de l'entendement ; car l'ame raisonnable tenant le milieu entre l'entendement & ce qui est privé de raison, elle ne peut estre invinciblement attachée à cet entendement, qui est au dessus d'elle, que lorsque pure & dépouillée de toute affection pour les choses qui sont au dessous, elle s'en sert avec pureté ; & elle sera pure si elle ne se laisse point emporter par ce qui est sans raison, & par ce corps mortel, & si elle n'en a soin que comme de choses qui luy sont étrangères, en ne s'y appliquant, & en ne s'y attachant qu'autant que le permet la Loy de Dieu, qui nous défend de tascher en aucune manière de la délier, & qui nous ordonne d'attendre que Dieu vienne luy-mesme nous tirer de cette captivité.

Pythagore enseignoit qu'il n'étoit jamais permis de se tuer. V. les remarques.

Une telle ame a donc besoin de deux

fortes de vertu ; de la vertu politique ou pratique qui règle & modère la fureur qui la porte vers les choses d'icy bas ; & de la vertu contemplative qui la porte & l'élève vers les choses d'enhaut, & qui l'unisse avec les estres supérieurs. Entre ces deux vertus, le Poëte a mis deux vers qui sont comme deux bornes qui les separent. Le premier, *Pratique bien toutes ces choses, médite-les bien ; il faut que tu les aimes de tout ton cœur,* est comme la fin & la conclusion très-propre de la vertu politique. Et le dernier, *Ce sont elles qui te mettront dans la voye de la vertu divine,* est comme le commencement, & une très-belle entrée de la science contemplative ; car ce commencement promet à celuy qui s'est délivré de la vie brutale, & qui s'est purgé, autant qu'il est possible, de l'excès des passions ; & qui par là, de beste qu'il étoit, est devenu homme ; il luy promet, dis-je, que la suite d'homme qu'il est, le fera devenir Dieu, autant qu'il est possible à la nature humaine de participer à l'essence divine.

Or, que celà nous déifie, & que ce

Pourquoy l'ame a besoin de la vertu pratique, & de la vertu contemplative.

Seconde partie de ce traité ; le commencement des préceptes de la vie contemplative.

foit la fin de la vérité contemplative ; c'est ce qui est évident par ces vers qu'il met à la fin de ce traité, comme une conclusion admirable qui ne laisse plus rien à desirer : *Et quand après avoir depouillé ton corps, tu seras receu dans l'air pur & libre, tu seras un Dieu immortel, incorruptible, & que la mort ne dominera plus ;* car c'est une nécessité que nous obtenions cet heureux rétablissement, c'est à dire, cette glorieuse apotheose par la pratique constante des vertus, & par la connoissance de la vérité ; & c'est ce que ce livre sacré nous montre clairement, comme nous le verrons dans la suite.

Dans son commentaire sur le dernier Vers.

Pour le present, retournons aux Vers que nous devons expliquer ; & examinons si ces mots *pratiquer, méditer & aimer*, en parlant des préceptes déjà donnez, signifient autre chose qu'appliquer son ame toute entière à la pratique des vertus ; car notre ame étant une substance raisonnable a nécessairement trois facultez ; la première, celle par laquelle nous apprenons, & c'est à celle-là qu'on ordonne *de méditer ;*

Méditer, pratiquer, aimer.

Trois facultez de l'ame.

la seconde, celle par laquelle nous nous rendons maîtres de ce que nous avons appris, & le mettons en pratique ; c'est à celle-là qu'on ordonne *d'exercer & de pratiquer* ; & la troisième, celle par laquelle nous aimons ce que nous avons appris, & ce que nous pratiquons ; & c'est celle-là qu'on exhorte à aimer toutes ces choses.

Toutes les facultez de notre ame doivent être appliquées à la pratique de ces préceptes.

Afin donc que nous ayons toutes les facultez de notre ame raisonnable tenduës & appliquées à ces préceptes des vertus, on demande icy de la faculté intelligente, la méditation ; de la faculté active, la pratique & l'exercice ; & de la faculté qui embrasse & qui aime, on en exige l'amour, afin que par leur moyen nous acquérions les véritables biens, que nous les conservions par l'exercice ; & que nous ayons toujours pour eux l'amour inné dans nos cœurs.

L'amour de la vertu inné dans nos cœurs.

L'amour produit l'espérance, & l'espérance la vérité.

Et cette disposition ne manque pas d'être suivie de l'espérance divine qui fait resplendir dans nos ames la lumière de la vérité, comme il nous le promet luy-mesme, en nous disant, *Elles te mettront dans la voye de la vertu divine ;*

c'est-à-dire, elles te rendront semblable à Dieu par la connoissance certaine des estres : car la connoissance des causes des estres, des causes dis-je, qui sont premièrement dans l'intelligence de Dieu leur créateur, *comme les exemplaires éternels*, mene au degré le plus sublime de la connoissance de Dieu, qui est suivie de la parfaite ressemblance avec luy. Et c'est cette ressemblance qu'on appelle icy *vertu divine*, comme fort supérieure à la vertu humaine, qui la précède, & qui en est comme le fondement.

La première partie de ces Vers se termine donc par l'amour de la Philosophie, & de tout ce qui est beau & honneste; cet amour marchant le premier, est suivi de la connoissance de la vérité; & cette connoissance nous mène à la parfaite ressemblance avec la vertu divine, comme on le fera voir dans la suite. La nécessité de l'union, ou de l'alliance de toutes ces choses est confirmée icy par sermens. Car le Poëte jure avec beaucoup de ferveur, que la vertu humaine étant parfaitement

168 COMMENT. D'HIEROCLES
acquise, nous conduit à la ressemblance avec Dieu. Et quant au précepte qu'il nous a donné dès l'entrée, *respecte le serment*, il nous ordonne par là de nous abstenir du serment dans les choses casuelles, & dont l'évenement est incertain : car ces sortes de choses sont petites, & sujettes au changement, c'est pourquoy il n'est ni juste, ni seur de jurer sur elles ; car il ne dépend pas de nous de les faire réussir. Mais sur les choses dont on parle ici, qui sont nécessairement liées ensemble, & d'une très grande consequence, on peut jurer seurement, & avec toute sorte de bienféance & de justice : car ni leur instabilité ne nous trompera, puisqu'étant liées par la loy de la nécessité, elles ne peuvent ne pas arriver; ni leur obscurité & leur bassesse ne les rendent indignes d'estre scellées par le témoignage & l'intervention de la divinité. Et si la vertu & la vérité se trouvent dans les hommes, encore plus se trouvent - elles dans les Dieux.

D'ailleurs ce serment devient icy un précepte, qu'il faut honorer celui qui

Le Poëte justifié d'avoir juré, après avoir défendu le serment.

qui nous enseigne la vérité, jusqu'à jurer par luy, s'il est nécessaire, pour confirmer ses dogmes, & à ne pas dire seulement de luy, *il l'a dit*; mais à asseurer avec confiance, *les choses sont ainsi, j'en jure par luy-mesme*. Et en jurant sur l'union nécessaire de ces habitudes très-parfaites, il entre dans le fond de la Théologie, & fait voir manifestement que le quaternaire, qui est la source de l'arrangement éternel du monde, n'est autre que Dieu mesme, qui a tout créé. Mais comment Dieu est-il le quaternaire? c'est ce que tu apprendras du livre sacré que l'on attribue à Pythagore, & dans lequel Dieu est célébré comme le nombre des nombres. Car si toutes choses existent par ses décrets éternels, il est évident que dans chaque espèce d'estres le nombre dépend de la cause qui les a produits. C'est là que se trouve le premier nombre, & de là il est venu à nous. Or l'intervalle fini du nombre c'est le dix, car celui qui veut compter davantage, après le dix revient à un, deux, trois, & compte ainsi la secon-

C'est une erreur. On peut jurer par l'auteur de la vérité, mais non par l'homme qui l'annonce, & qui l'enseigne.

Ce livre est perdu.

Car Dieu est unité, & l'unité produit tous les nombres.

Car les Grecs après dix reviennent à un. C'est la mesme chose en Latin &

en François ;
car undecim
& onze n'est
que dix &
un.

de dixaine jusqu'à vingt, & la troisième dixaine de mesme jusqu'à trente; & ainsi à toutes les dixaines jusqu'à cent. Après cent il revient encore de mesme à un, deux, trois; & ainsi l'interval de dix toujours repeté, va jusqu'à l'infini. Or la puissance du dix c'est le quatre; car avant qu'on parvienne jusqu'au dix accompli & parfait, on découvre toute la vertu & toute la perfection du dix dans le quatre.

1

2

3

4

 10

En effet, en assemblant les nombres depuis un jusqu'à quatre, cette addition fait dix; puisqu'un, deux, trois, quatre font dix: & le quatre est un milieu arithmetique entre l'un & le sept, parce qu'il surpasse l'un du même nombre dont il est surpassé par le sept; & ce nombre c'est le trois, quatre étant au dessus d'un, comme sept au dessus de quatre. Or les vertus & proprietés de l'un & du sept sont très-belles & très-excellentes: car l'unité, comme principe de tout nombre, renferme en elle la puissance de tous les nombres; & le sept, comme vierge & sans mère, a en second la vertu & la perfection de l'u-

nité, puisqu'il n'est engendré par aucun nombre contenu dans l'intervalle du dix, comme le quatre est produit par deux fois deux, le six par deux fois trois, & le huit par deux fois quatre, le neuf par trois fois trois, & le dix par deux fois cinq; & qu'il n'en engendre non plus aucun dans cet intervalle, comme le deux produit le quatre, le trois le neuf, & le cinq le dix; & le quatre tenant le milieu entre l'unité incréée, & le sept sans mère, a seul reçu les vertus & puissances des nombres produisans & produits, qui sont renfermez dans le dix, étant produit par un certain nombre, & en produisant aussi un autre: car le deux repeté produit le quatre, & le quatre repeté produit le huit.

Ajoutez que la première figure solide se trouve dans le quatre, car le point répond à l'unité, & la ligne au deux, parce qu'en effet d'un point on va jusqu'à tel autre point, ce qui fait la ligne; & la superficie répond au trois, car le triangle est la plus simple des figures rectilignes: mais la solidité est

le propre du quatre, car c'est dans le quatre que se voit la première pyramide, dont le trois fait la base triangulaire, & l'unité fait la pointe ou le sommet.

D'ailleurs il y a quatre facultez pour juger des choses, l'entendement, la science, l'opinion, & le sentiment; car toutes choses se jugent par l'une de ces quatre facultez. En un mot le quatre embrasse & lie tous les estres, les éléments, les nombres, les saisons, les âges, les sociétés ou confréries: & l'on ne sauroit nommer une seule chose qui ne dépende du quaternaire comme de sa racine. Car, comme nous l'avons déjà dit, le quatre est le créateur & la cause de toutes choses. Le Dieu intelligible est la cause du Dieu céleste & sensible. La connoissance de ce Dieu a été transmise aux Pythagoriciens par Pythagore même, par lequel l'auteur de ces Vers jure icy, que la perfection de la vertu nous menera à la lumière de la vérité: de sorte qu'on peut fort bien dire que ce précepte, *respecte le serment*, est particulièrement observé

*Par ce Dieu
céleste & sen-
sible il entend
le ciel, l'uni-
vers.*

à l'égard des Dieux éternels, & qui sont toujours les mesmes; & qu'icy on jure par celuy qui nous a enseigné le nombre quaternaire, qui véritablement n'étoit pas du nombre de ces Dieux, ni des héros par leur nature, mais seulement un homme orné de la ressemblance avec Dieu, & qui conservoit dans l'esprit de ses disciples toute la majesté de cette image divine. C'est pourquoy ce Poëte sur de choses si grandes jure par luy, pour marquer tacitement par là l'extrême vénération qu'avoient pour luy ses disciples, & la grande distinction que ce Philosophe s'étoit acquise par les sciences qu'il leur avoit enseignées.

*Bel éloge de
Pythagore.*

La plus grande de ces sciences c'est la connoissance du quaternaire qui a tout créé. Mais parce que la première partie de ces Vers a été brièvement expliquée; que la seconde consiste dans une promesse ferme & stable, que le sacré nom du quaternaire est connu par une esperance qui ne peut tromper; & que ce divin quaternaire a été expliqué, autant que le permettoient

les bornes que nous nous sommes prescrites, passons aux autres choses auxquelles ces Vers nous appellent : mais faisons voir auparavant avec quelle ardeur & quelle préparation nous devons nous y porter, & quel besoin nous avons en cela du secours des estres supérieurs.

V E R S X L V I I I . X L I X .

Mais ne commence à mettre la main à l'œuvre ,

Qu'après avoir prié les Dieux d'achever ce que tu vas commencer.

Les deux choses nécessaires à nous faire obtenir les véritables biens.

Dieu est l'auteur de notre liberté, & par conséquent nous avons besoin de son secours.

L'Auteur de ces Vers décrit en peu de mots les deux choses qui concourent absolument à nous faire obtenir les véritables biens: Ces deux choses sont le mouvement volontaire de nostre ame, & le secours du ciel; car quoy que le choix du bien soit libre, & dépende de nous, cependant comme nous tenons de Dieu cette liberté, & ce pouvoir, nous avons continuellement besoin que Dieu nous aide, qu'il coopere avec nous, & qu'il ache-

ve ce que nous luy demandons. Car ce qui vient de notre part ressemble proprement à une main ouverte & tendue pour recevoir les biens; & ce que Dieu contribuë de la sienne, est comme le magasin ou la source des dons qu'il nous fait. L'un est ce qui cherche les biens, & l'autre est ce qui les montre à ce qui les cherche comme il faut: & la prière est un milieu entre notre recherche & le don de Dieu. Elle s'adresse à la cause qui nous a produits, & qui, comme elle nous a donné l'estre, nous donne aussi le bien estre.

Or comment quelqu'un recevra-t-il ce bien estre, si Dieu ne le donne! & comment Dieu, qui seul le peut donner, le donnera-t-il à celuy, qui étant le maistre de ses mouvemens, ne daigne pas seulement le demander! Afin donc que d'un costé nous ne fassions pas notre prière en paroles seulement, mais que nous l'appuyions de l'action; & que de l'autre costé nous ne nous confions pas non plus entièrement dans notre action, mais que nous demandions aussi pour elle le secours du

*On travaille
envain, si on
ne prie, &
on prie inuti-
lement, si on
ne travaille.*

*L'action doit
estre animée
par la prière,
& la prière
par l'action.*

Ciel, & que nous joignons ainsi la prière à l'action, comme la forme à la matière, ce Poëte, pour nous porter à demander ce que nous faisons, & à faire ce que nous demandons, a dit en ne faisant qu'une seule chose des deux, *mais ne commence à mettre la main à l'œuvre, qu'après avoir prié les Dieux d'achever ce que tu vas commencer.*

*Agir sans
prier, c'est
une vertu
impie, & sans
Dieu.*

En effet il ne faut ni entreprendre les belles choses, comme s'il dépendoit de nous d'y réussir, sans le secours de Dieu, ni nous contenter non plus des simples mots de la prière, sans employer de notre part le moindre effort pour obtenir ce que nous demandons; car en ce faisant ou nous n'embrasserons qu'une vertu impie, & sans Dieu, s'il est permis de parler ainsi, ou nous ne profererons qu'une prière dénuée d'action. Or ce qu'il y a d'impie dans le premier parti ruïnera entièrement l'essence de la vertu; & l'inaction du dernier détruira absolument l'efficace de la prière. Eh comment peut-il y avoir rien de beau dans tout ce qui n'est point fait selon la règle de Dieu? Et

*Rien n'est
beau, que ce
qui est fait se-
lon la règle de
Dieu.*

comment ce qui se fait selon cette règle, n'a-t-il pas besoin du secours de ce même Dieu, pour s'accomplir & pour exister! Car la vertu est l'image de Dieu dans l'ame raisonnable. Or toute image a besoin de l'original pour exister : mais c'est inutilement que nous possédons cette image, si nous n'avons continuellement les yeux attachés sur cet original, dont la ressemblance fait seule le bon & le beau.

Si nous voulons donc acquérir la vertu active, il faut prier; mais en priant il faut agir; & voilà ce qui fait que nous regardons toujours la divinité & la lumière qui l'environne, & ce qui nous excite à la Philosophie, que d'agir toujours en adressant toujours nos prières à la première cause de tous les biens. *Car la source de la nature dont le cours est éternel, le sacré quaternaire, est la cause première, non seulement de l'être de toutes choses, mais de leur bien-être, ayant répandu, & semé dans cet univers le bien qui luy est propre, comme une lumière incorruptible & intelligente. L'ame qui s'attache à cette cau-*

*L'application
aux bonnes
œuvres porte
à la prière.*

se, & qui s'est purgée elle-mesme comme l'œil, pour rendre sa veuë plus claire & plus subtile, est excitée à la prière par son application aux bonnes œuvres; & par la plénitude des biens qui resultent de la prière elle augmente son application, en joignant aux paroles les bonnes actions, & en assurant & fortifiant ces bonnes actions par cet entretien divin. Partie trouvant, & s'ingerant par elle-mesme, & partie éclairée d'enhaut, & comme illuminée, elle fait ce qu'elle demande par des prières, & elle demande par des prières ce qu'elle fait. Et voila quelle est cette union si necessaire de la prière & de l'action.

Mais quels sont les avantages qui nous reviennent de ces deux moyens unis? C'est ce que nous allons voir dans la suite.

V E R S XLIX. L. LI.

Quand tu te seras rendu cette habitude familière,

Tu connoistras la constitution des Dieux immortels, & celle des hommes,

Jusqu' où s'étendent les differens estres, & ce qui les renferme, & qui les lie.

LA première chose que l'auteur promet à ceux qui pratiqueront le précepte qu'il vient de donner, c'est la connoissance des Dieux, la science theologique, & le discernement juste de tous les estres qui découlent de ce sacré quaternaire, avec leur difference selon leurs genres, & leur union pour la constitution de cet univers; car leur ordre & leur rang est exprimé icy par ce mot de *constitution*. *Jusqu' où ils s'étendent*, c'est leur difference spéciale; & *ce qui les renferme & les lie*, marque ce qui les unit selon le genre. Car les genres des substances raisonnables,

Avantages qui reviennent de l'union de l'action & de la prière.

*Car ces Anges
estant un mi-
lieu entre
Dieu, &
l'homme,
l'homme re-
monte à Dieu
par cet estre
moyen.*

*Les natures
ne se confon-
dront jamais.*

quoyque séparées par leur nature, se réunissent par le même intervalle qui les sépare. Et de ce que les unes sont premières, les autres moyennes, & les autres dernières, c'est ce qui les sépare en même temps & qui les unit; car par ce moyen ni les premières ne deviendront moyennes ou dernières; ni les moyennes, premières, ou dernières; ni les dernières ne deviendront moyennes ou premières: mais elles demeurent éternellement distinguées & séparées selon leur genre, par les bornes que leur créateur leur a données. Et par là nous entendons ce mot, *jusqu'ou s'étendent les differens estres*: & pour entendre de même celui qui suit, & *ce qui les renferme, & qui les lie*, examinons-le de cette manière:

Cet univers ne seroit point parfait, s'il ne renfermoit en luy-même les premières, les moyennes, & les dernières parties, comme le commencement, le milieu, & la fin de tout cet assemblage, & de cette composition. Ni les premières parties ne seroient premières, si elles n'étoient suivies des moyen-

nes & des dernières ; ni les moyennes ne seroient moyennes, si elles n'avoient aux deux costez les deux extrêmes ; ni les dernières enfin ne seroient ce qu'elles sont, si elles n'étoient précédées par les moyennes, & par les premières.

Tous ces differens estres servent ensemble à la perfection du tout : & c'est ce qu'on veut marquer icy en disant, *& ce qui les renferme, & les lie les uns avec les autres.* Comme differens par leur espèce, ils sont séparés ; mais comme membres d'un seul, & mesme tout, ils se réunissent, & se rassemblent ; & par cette séparation, & par cette union rassemblées, ils remplissent & achevent toute la constitution & tout l'arrangement de cet ouvrage divin : Constitution que tu connoistras, si tu viens à te rendre familiers les biens dont il a déjà parlé. On ne peut faire mention des deux extrêmes, que les moyens ne se présentent à l'esprit tout aussitost, c'est pourquoy il se contente de dire, *la constitution des Dieux immortels & celle des hommes.* Car les premiers estres sont liez aux derniers par les estres

c'est à dire, la prière & les œuvres par la pratique des vertus.

Pourquoy il ne parle point des estres moyens, qui sont les héros

*pleins de bon-
té & de lu-
mière, c'est à
dire, les An-
ges.*

moyens ; & les derniers remontent aux premiers par la médiation des *héros pleins de bonté & de lumière* ; car voila le nombre & le rang des estres raisonnables, comme nous l'avons dit au commencement, en faisant voir que les premiers dans cet univers ce sont les Dieux immortels, après eux les Heros bienfaisants, & les derniers, les demons terrestres, qu'il appelle icy *hommes mortels*. Or comment il faut connoistre chacun de ces genres, c'est ce qui a déjà été dit dès l'entrée ; c'est d'avoir une connoissance de science de tous ces estres que la tradition nous a appris à honorer ; & cette connoissance de science ne se forme que dans ceux qui ont orné la vertu pratique par la vertu contemplative, ou que la bonté de leur nature a fait passer des vertus humaines aux vertus divines ; car de connoistre ainsi les estres comme ils ont été établis & constitués par Dieu mesme, c'est s'élever à la ressemblance divine. Mais parce qu'après l'arrangement de ces estres incorporels ou immateriels vient la nature corporelle, qui remplit ce monde

*Il n'y a que les
Philosophes
& les Saints,
qui ayent la
connoissance
de science.*

visible, & qui est soumise à la conduite de ces substances raisonnables, ce Poëte montre tout de suite que le bien de la science naturelle ou Physique sera le fruit de ces connoissances que l'on aura apprises avec ordre.

Connoissance de la nature, une suite & une dépendance de la connoissance de Dieu.

VERS LII. LIII.

Tu connoistras encore selon la justice, que la nature de cet univers est par tout semblable;

De sorte que tu n'espéreras point ce qu'on ne doit point espérer, & que rien ne te sera caché dans ce monde.

LA nature en formant cet univers sur la mesure & proportion divine, l'a rendu par tout semblable à soy-mesme proportionnellement en différentes manières, & de toutes les différentes espèces qui y sont repandues, il en a fait comme une image de la beauté divine, en communiquant diversement à la copie, les perfections de l'original; car elle a donné au ciel le mouvement perpétuel; & à la terre, la stabilité. Or ces

La nature icy n'est autre que Dieu.

Comment l'univers est une image de la beauté divine.

184 COMMENT. D'HIEROCLES
deux qualitez font autant de traits de la
reſſemblance divine. Il a donné au corps
céleſte, d'environner l'univers; & au
corps terreſtre, de luy ſervir de centre.
Or dans une ſphere, le centre & la cir-
conférence peuvent eſtre regardez à dif-
férents égards, comme ſon commence-
ment & ſon principe. De là vient que la
circonférence eſt variée d'une infinité
d'aſtres & d'eſtres intelligents; & que la
terre eſt ornée de plantes & d'animaux
qui n'ont en partage que le ſentiment
ſeul. Entre ces deux ſortes d'eſtres ſi éloi-
gnez l'un de l'autre, l'homme tient le
milieu, comme un animal amphibie, é-
tant le dernier des eſtres ſupérieurs, & le
premier des inférieurs; c'eſt pourquoy
tantost il s'unit aux immortels, & par
ſon retour vers l'entendement & la ver-
tu, il recouvre le ſort qui luy eſt propre;
& tantost il ſe replonge dans les eſpèces
mortelles; & par la tranſgreſſion des
Loix divines, il ſe trouve décheu de ſa
dignité. En effet comme le dernier des
ſubſtances raisonnables, il ne peut ni
penſer & connoiſtre toujours de meſ-
me; car ainſi il ne ſeroit pas homme,

*Le mot Grec
νοῦν, ſignifie
uſer de l'in-
telligence.*

mais Dieu par sa nature; ni connoître toujours, quand mesme il connoistroit différemment quelquefois; car cela le mettroit au rang des anges: au lieu que c'est un homme qui par la ressemblance peut s'élever à ce qu'il y a de meilleur, & qui par sa nature est inférieur aux Dieux immortels, & aux héros pleins de bonté & de lumière, c'est à dire, aux deux genres qui occupent le premier & le second rang. Comme il est inférieur à ces estres par ne connoître pas toujours, & par estre quelquefois dans l'ignorance & dans l'oubli de son essence, & de la lumière qui descend de Dieu sur luy; de mesme par n'estre pas toujours dans cet oubli & dans cette ignorance, il est au dessus des animaux sans raison, & des plantes, & il surpasse par son essence toute la nature terrestre & mortelle, comme pouvant par sa nature retourner vers son Dieu, effacer son oubli par la reminiscence, recouvrer par l'instruction ce qu'il a perdu, & guérir sa fuite & son éloignement du ciel, par une fuite, & par un éloignement tout opposé.

*Comment
l'homme est au
dessus de Dieu
& des Anges,
& au dessus de
tous les ani-
maux sans rai-
son.*

*L'homme au
dessus de toute
la nature ter-
restre & mor-
telle.*

L'essence humaine étant donc telle, il luy convient de connoistre la constitution des Dieux immortels, & celles des hommes mortels, c'est à dire, l'ordre & le rang des estres raisonnables; de connoistre que la nature de cet univers est semblable; c'est à dire, que la substance corporelle, depuis le haut jusqu'au bas, est honorée d'une ressemblance analogique avec Dieu; & enfin de connoistre toutes ces choses, *selon la justice*, c'est à dire, comme elles sont établies par la Loy, comme Dieu les a créées, & de la manière qu'elles sont réglées & rangées par ses Loix, tant les corporelles que les incorporelles; car c'est de l'un & de l'autre de ces deux ouvrages de Dieu qu'il faut entendre en commun ce précepte qui ordonne de *les connoistre selon la justice*.

Tous les ouvrages de Dieu doivent estre connus selon la justice. Explication de ce mot.

En effet il ne faut pas que par un zèle aveugle & insensé, nous nous ingérons de transporter des uns aux autres la dignité des estres comme il nous plaist; mais en suivant les bornes de la vérité, il faut *les connoistre tous selon la justice*, & comme la Loy de leur créa-

tion les a établis & distinguez. Et de ces deux connoissances, je veux dire, de celle de l'ouvrage incorporel de Dieu, & de celle de l'ouvrage corporel & visible, il nous en revient un avantage très-précieux, c'est *que nous n'espérerons point ce qu'il ne faut pas espérer, & qu'il n'y aura rien de caché pour nous dans ce monde*; car de ce que l'essence des estres nous est cachée, de là vient *que nous espérons ce qu'il ne faut pas espérer*; & que nous n'avons que des pensées vaines, qui ne peuvent s'exécuter. Comme si un homme espère de devenir un des Dieux immortels, ou un des Heros pleins de bonté & de lumière, il ne connoist nullement les bornes de la nature, & ne met aucune différence entre les estres premiers, seconds, & derniers. D'un autre costé, si par une honteuse ignorance de l'immortalité adhérente à notre ame, il se persuade que son ame mourra avec son corps, il attend ce qu'il ne faut point attendre, & ce qui ne peut arriver; tout de mesme celuy qui s'attend qu'après sa mort, il se revétira du

Avantage qui revient de la connoissance des ouvrages de Dieu, c'est à dire de la Theologie & de la Physique.

L'ame ne peut mourir avec le corps.

corps d'une beste, & qu'il deviendra animal sans raison, à cause de ses vices; ou plante, à cause de sa pesanteur & de sa stupidité, celuy-là prenant un chemin tout contraire à ceux qui transforment l'essence de l'homme en quelqu'un des estres supérieurs, & la précipitant dans quelque une des substances inférieures, se trompe infiniment, & ignore absolument la forme essentielle de notre ame qui ne peut jamais changer; car étant & demeurant toujours l'homme, elle est dite devenir Dieu ou beste par le vice, ou par la vertu, quoyqu'elle ne puisse estre ni l'un ni l'autre par sa nature, mais seulement par sa ressemblance avec l'un ou l'autre. En un mot, celuy qui ne connoist pas la dignité de chacun des estres; mais qui y ajoute ou en diminue, celuy-là fait de son ignorance un fonds d'opinions vaines, & d'espérances, ou de craintes frivoles; au lieu que tout homme qui distingue les estres selon les bornes que leur a donné leur Créateur, & qui les connoist comme ils ont été créés, & qui mesure Dieu, s'il est permis de parler

Notre ame ne peut jamais changer.

Ce que c'étoit que la metempsychose de Pythagore.

Ignorance, fonds d'opinions vaines, & d'espérances frivoles.

SUR LES VERS DE PYTHAG. 189
ainsi, par la connoissance de soy-mesme, celuy-là observe exactement le précepte qui ordonne de suivre Dieu, il connoist la plus excellente mesure, & se met en état de ne pouvoir jamais estre trompé ni surpris.



VERS LIV. LV. LVI. LVII.
LVIII. & LIX.

*Tu connoistras aussi que les hommes
s'attirent leurs malheurs volontaire-
ment, & par leur propre choix.*

*Miserables qu'ils sont ! Ils ne voyent ni
n'entendent que les biens sont près
d'eux.*

*Il y en a très-peu qui sachent se deli-
vrer de leurs maux.*

*Tel est le sort qui aveugle les hommes,
& leur oste l'esprit. Semblables à des
cylindres,*

*Ils roulent çà & là, toujours accablez
de maux sans nombre ;*

*Car la funeste contention née avec eux,
& qui les suit par iout, les agite sans
qu'ils s'en apperçoivent.*

*Au lieu de la provoquer & de l'irriter,
ils devroient la fuir en cédant.*

L'Ordre des estres corporels & in-
corporels étant bien connu, l'essen-
ce de l'homme est aussi très-exactement
connuë ; on connoist ce qu'elle est, &

quelles passions elle est sujette; & l'on
 çait qu'elle tient le milieu entre les es-
 tres qui ne tombent jamais dans le vice,
 & ceux qui ne peuvent jamais s'élever à
 la vertu. Voila pourquoy elle a les deux
 penchans que ces deux liaisons luy ins-
 pirent, tantost vivant là d'une vie intel-
 ligente, & tantost prenant icy des af-
 fections toutes charnelles: ce qui a fait
 dire avec beaucoup de raison par Hera-
 clite, que notre vie est la mort, & notre
 mort, la vie; car l'homme tombe & se
 précipite de la region des bienheureux,
 comme dit Empedocle le Pythagori-
 cien,

Vivre au monde, c'est mourir. Mourir au monde, c'est vivre.
Mort de l'homme.

— *Banni du celeste sejour ,
 Errant & vagabond, agité des furies
 De la discorde en feu.*

Mais il y remonte & recouvre son an-
 cienne habitude, s'il fuit les choses d'icy
 bas, & cet affreux sejour où demeurent
 comme dit le mesme Poëte ,

Renaissance de l'homme.

*Le meurtre, la colere, & mille essaims
 de maux :*

*Cette descrip-
 tion du monde
 s'accorde ad-
 mirablement
 avec ce que dit
 saint Jean, que*

Et dans lequel ceux qui y tombent ,

tout le monde est plongé dans le mal.

Errent à l'abandon dans les noires campagnes,

De l'injure & du deuil.

Prairie de la vérité.

Celuy qui fuit ces tristes campagnes de l'injure, est conduit par ce bon desir dans la prairie de la vérité; & s'il la quitte, la chute de ses aîles le précipite dans un corps terrestre,

Où il boit à longs traits l'oubli de son bonheur.

Dans le Phédre, p. 248. tom. 3.

Et c'est à quoy s'accorde le sentiment de Platon, qui en parlant de cette chute de l'ame, dit, *Mais lorsque n'ayant plus la force de suivre Dieu, elle ne voit point ce champ de la vérité; que par quelque malheur, remplie de vice & d'oubli, elle s'appesantit; & qu'appesantie, elle vient à perdre ses aîles & à tomber dans cette terre, alors la Loy l'envoie animer un animal mortel.* Et sur le retour de l'ame dans le lieu d'où elle est descendué, le mesme Platon dit, *l'homme qui a surmonté par sa raison le desordre & le trouble qui luy viennent du mélange de la terre, de l'eau, de l'air,*
&

Et du feu, reprend sa première forme, & recouvre sa première habitude; parce qu'il retourne sain & entier à l'astre qui luy avoit été assigné. Il y retourne sain, parce qu'il est délivré des passions qui font autant de maladies; & cette guérison ne luy vient que par le moyen de la vertu pratique: & il y retourne entier, parce qu'il recouvre l'entendement & la science comme ses parties essentielles; ce qui ne luy arrive que par le moyen de la vertu contemplative.

D'un autre costé le mesme Platon enseigne positivement que c'est par la fuite des choses de ce monde, que nous pouvons guérir & corriger l'apostasie qui nous éloigne de Dieu; & il établit que cette fuite des maux d'icy-bas n'est que la Philosophie, marquant par là que ces sortes de passions ne se trouvent que dans les hommes seuls, & qu'il n'est pas possible, que les maux soient bannis de cette terre, ni qu'ils puissent approcher de la divinité, mais qu'ils sont toujours autour de la terre que nous habitons, & s'attachent à la nature mortelle, comme venant de la nécessité seule; car les

C'est un passage de Platon dans le Theeete, tom. 1. pag. 176. Voyez la vie de Platon.

esties qui sont dans la génération & dans la corruption, peuvent estre affectez contre la nature: & c'est là le principe de tous les maux; & pour enseigner comment il faut les fuir, Platon ajoûte; *c'est pourquoy il faut s'enfuir d'icy bas au plus viste: or s'enfuir, c'est travailler à ressembler à Dieu autant qu'il est possible à l'homme; & ressembler à Dieu, c'est devenir juste & saint avec prudence.* Car celuy qui veut éviter ces maux, doit commencer par dépoüiller cette nature mortelle, n'étant pas possible que ceux qui y sont engagez & embourbez ne soient remplis de tous les maux que la nécessité y fait germer.

Le principe de tous les maux, c'est de pouvoit estre affecté contre sa nature.

Au mesme endroit déjà cité.

C'est ce que saint Paul appelle le corps de péché.

Ce monde est une region de mort.

Le Ciel, séjour de la vie.

Comme donc notre éloignement de Dieu, & la perte des ailles, qui nous élevoient vers les choses d'enhaut, nous ont précipitez dans cette region de mort où tous les maux habitent; de mesme le dépoüillement de toute affection terrestre, & le renouvellement des vertus, comme une renaissance de nos ailles pour nous guinder au séjour de la vie, où se trouvent les véritables biens, sans aucun mélange de maux, nous reme-

nera à la félicité divine ; car l'essence de l'homme tenant le milieu entre les estres qui contemplent toujours Dieu, & ceux qui sont incapables de le contempler, peut s'élever vers les uns & se rabaisser vers les autres, étant à cause de cette nature amphibie, également portée à prendre la ressemblance divine ou la ressemblance brutale, selon qu'elle reçoit ou rejette l'entendement & le bon esprit.

C'est à dire, l'esprit de Dieu.

Celuy donc qui connoist cette liberté, & ce double pouvoir dans la nature humaine, connoist aussi comment les hommes s'attirent tous leurs maux volontairement ; & comment ils sont malheureux, & misérables par leur propre choix ; car tantost pouvant demeurer dans leur véritable patrie, ils se laissent entraîner à la naissance par le dérèglement de leurs desirs ; & tantost pouvant se détacher promptement de ce misérable corps, ils s'enfoncent volontairement dans tous les embarras, & dans tous les desordres des passions. Et c'est ce que le Poëte veut faire entendre, quand il dit, *ils ne voyent ni n'en-*

Il appelle naissance, lorsque l'ame quitte le ciel pour venir animer un corps mortel. Il a été assez parl. de cette opinion de la création de l'ame avant le corps,

196 COMMENT. D'HIEROCLES
tendent que les biens sont près d'eux.

*Les biens qui
sont près de
nous, la vertu
& la vérité.*

Ces biens sont icy *la vertu & la vérité.*
Ne pas voir qu'ils sont près d'eux, c'est
n'estre point portez par eux-mêmes à les
chercher: & *ne pas entendre qu'ils sont
près d'eux*; c'est ne pas écouter les aver-
tissemens, & ne pas obéir aux préceptes
que les autres leur donnent; car il y a
deux moyens pour recouvrer la scien-
ce, l'un par l'instruction, comme par
l'oüie; & l'autre par la recherche, com-
me par la veüe. Les hommes sont donc
dits s'attirer leurs maux par leur propre
choix, lorsqu'ils ne veulent ni appren-
dre des autres, ni trouver d'eux-mes-
mes, comme entièrement privez de
sentiment pour les véritables biens, &
par là entièrement inutiles; car tout
homme qui ne voit point par luy mes-
me, & qui n'entend point celuy qui l'a-
vertit, est entièrement inutile & deses-
péré: mais ceux qui travaillent à trou-
ver d'eux-mesmes, ou à apprendre des
autres les véritables biens, ce sont ceux-
là dont le Poëte dit *qu'ils sçavent se de-
livrer de leurs maux*, & qui par la fuite
des travaux & des peines qu'on trouve

*Deux moyens
pour recouvrer
la science.*

icy bas, se transportent dans un air pur & libre. Le nombre en est très petit; car la plupart sont méchants, soumis à leurs passions, & comme forcenez par le penchant qu'ils ont vers la terre, & ils s'attirent eux-mêmes ce mal, par avoir voulu s'éloigner de Dieu, & se priver eux-mêmes de sa présence, & si on l'ose dire, de sa familiarité, dont ils avoient le bonheur de jouir pendant qu'ils habitoient une lumière pure. Cet éloignement de Dieu est designé par le fort qui aveugle les hommes, & qui leur oste l'esprit.

*Ceux qui
fuyent la cor-
ruption du sic-
cle sont en pe-
tit nombre.*

En effet, il est également impossible que celui qui est vuide de Dieu ne soit pas insensé, & que l'insensé ne soit pas vuide de Dieu; car c'est une nécessité que le fou soit sans Dieu, & que celui qui est sans Dieu soit fou; & l'un & l'autre, comme n'étant point excitez à l'amour des véritables biens, sont *accablez de maux sans nombre*, poussez d'un malheur dans un autre malheur, comme des cylindres, par le poids de leurs actions impies; ne sçachant que faire, ni que devenir, parce qu'ils se gouver-

*Le fou est sans
Dieu; &
l'homme sans
Dieu est fou.*

*Le fou se perd
dans tous les
les états de la
fortune.*

nent sans raison & sans reflexion dans tous les états de la fortune ; insolents dans les richesses , fourbes & perfides dans la pauvreté , brigands s'ils ont la force du corps, blasphémateurs s'ils sont valetudinaires & infirmes ; ils pleurent & lamentent s'ils n'ont point d'enfants, & s'ils en ont, ils tirent de là des prétextes de guerres, de procès, & de gains injustes & deshonestes. Pour tout dire en un mot, il n'y a rien dans la vie qui ne porte au mal les insensez ; car ils sont pressez de tous costez & reduits à l'étrait par le vice qu'ils ont embrassé volontairement, & par le refus qu'ils font de voir la lumière divine, & d'entendre ce qu'on leur dit des véritables biens, & abyssmez dans les affections charnelles, ils se laissent emporter dans cette vie comme par une violente tempeste.

*Tout tourne en
mal au vi-
cieux, comme
tout tourne en
bien au sage.*

*La seule déli-
vrance de nos
maux, c'est le
retour à Dieu.*

La seule délivrance de tous ces maux c'est le retour à Dieu ; & ce retour n'est que pour ceux qui ont les yeux & les oreilles de l'ame toujourns ouverts & attentifs , pour recouvrer les véritables biens ; & qui, par la faculté qu'ils ont de se relever, ont guéri le mal attaché à

notre nature. Or ce mal attaché à notre nature & qui est en mesme temps un mal acquis, c'est l'abus que nous faisons de notre liberté; car pour user de cette liberté, nous taschons toujourns de disputer contre Dieu, & d'aller teste baiffée contre ses loix, sans prendre garde aux grands maux que nous nous faisons nous-mesmes, par cette malheureuse opinion de croire pouvoir resister à Dieu, mais voyant seulement d'une veuë trouble & confuse que nous pouvons secouer le joug des loix divines; car voila ce qu'on appelle user d'une liberté pleine & sans bornes, que d'oser s'éloigner de Dieu, & entrer avec luy dans une funeste contention, en disputant opiniatremment contre luy, & en refusant de luy céder. S'il nous dit, *tu ne feras point cela*, c'est cela mesme que nous voulons faire: & s'il nous dit, *fais cela*; c'est ce que nous ne voulons pas; comblant ainsi la mesure de nos iniquitez, & nous précipitant des deux costez dans une misere infinie par cette double transgression de la Loy de Dieu, en ne faisant pas ce qu'elle or-

Les hommes ne croient avoir de liberté, qu'autant qu'ils secouent le joug des loix divines, & qu'ils combattent contre Dieu.

Loy de Dieu transgressée en deux manières,

200 COMMENT. D'HIEROCLES
donne, & en faisant ce qu'elle deffend.

*Funeste con-
tention née a-
vec nous, & le
fruit du corps
de péché.*

Quel remède trouverons-nous donc à cette funeste contention qui est dite icy, & *notre compagne, & née avec nous!* & qui est excitée par ce malheureux germe qui est en nous, toujourns opposé à la nature; & qui par cette raison, comme un mal domestique, nous blesse & nous tuë sans que nous nous en appercevions! Que faut-il luy opposer?

Comment arrester sa furie?

Certainement il n'y a d'autre digue à opposer à cette faculté qui nous précipite en bas, que de pratiquer, de méditer, & d'aimer, tous les préceptes *qui nous mettront sur les voyes de la vertu divine; car voila la delivrance de nos maux, qui est connuë de si peu de gens. Voila ce qui nous fait voir & entendre les biens qui sont près de nous: Voila ce qui nous delivre des malheurs que nous nous attirons volontairement; voila ce qui retranche cette infinité de troubles & de passions qui nous accablent; & par consequent voila le seul cbemin pour éviter cette contention*

mpie, voila le salut de l'ame, & la purgation de cette discorde effrénée, & le retour à Dieu ; car le seul moyen de corriger par la faculté qui nous relève, le penchant qui nous rabaisse, c'est de ne point augmenter ce penchant, & de ne point ajouter maux sur maux ; mais devenus obéïssans & soumis à la droite raison, de fuir cette mauvaise contention, en nous jettant dans la contention toute bonne, c'est à dire, en ne combattant plus pour désobéïr à Dieu, mais en combattant pour luy obéïr de toutes nos forces. Et ce combat ne doit pas estre appellé *contention*, mais acquiescement à la volonté de Dieu, retour à sa loy divine, & soumission volontaire & parfaite, qui retranche tout prétexte à la folle désobéïssance, & à l'incrédulité : car je croy que toutes ces choses sont signifiées par ces Vers.

*Contention
toute bonne.*

*Quelle doit
estre notre
soumission à
Dieu.*

En effet, pour marquer que les hommes embrassent le vice par leur propre choix, le Poëte dit, *tu connoistras que les hommes s'attirent leurs malheurs volontairement.* Voila pourquoy il faut les appeller *malheureux & misérables ;*

puisqu'ils se précipitent dans le vice par le choix de leur volonté. Pour faire entendre, qu'ils refusent opiniâtrément d'écouter les bons préceptes qu'on leur donne, il dit qu'ils ne voyent, ni n'entendent que les biens sont près d'eux. Et pour marquer qu'il est possible de se délivrer de ces maux, où l'on s'est jetté volontairement, il infere cette réflexion, *il y en a très-peu qui sçachent se délivrer de leurs maux*; faisant voir par là, que puisque cette délivrance est l'effet de notre volonté, l'esclavage du peché l'est aussi par consequent. Après quoy il ajoute la cause de l'aveuglement, & de la surdité de ces ames qui se précipitent volontairement dans le vice. *Tel est le sort*, dit-il, *qui aveugle les hommes, & leur oste l'esprit*; car l'éloignement de Dieu nous jette nécessairement dans la folie, & dans le choix téméraire & sans réflexion. Et c'est cet éloignement qu'il désigne icy par ce mot de *sort*, qui nous bannit du chœur des esprits divins par le malheureux penchant vers cet animal particulier & mortel. Il nous mon-

L'esclavage
du peché est
volontaire.

Il l'appelle,
sort, parce
que c'est l'ame
elle-mesme
qui l'a choisi,
comme on l'a
déjà expliqué.

tre encore les suites funestes de ce choix téméraire & inconsidéré; & il nous enseigne comment nos pechez sont en mesme temps volontaires & involontaires; en comparant la vie du fou au mouvement du cylindre, qui se meut en mesme temps & en rond & en droite ligne, en rond par luy-mesme, & en droite ligne par sa chute. Car, comme le cylindre n'est plus capable ^{V. les remarques.} du mouvement circulaire autour de son axe, dès qu'il est gauchi, & qu'il s'éloigne de la ligne droite; de mesme, l'ame ne conserve plus les veritables biens, dès qu'elle est déchûë de la droite raison, & de l'union avec Dieu: mais elle erre autour des biens apparens, & est emportée hors du droit fil, balottée par ses affections charnelles; ce qu'il explique par ces mots, *ils roulent çà & là, toujours accablez de maux sans nombre.*

Et parce que la cause de ce sort qui oste l'esprit aux hommes, & de leur éloignement de Dieu, c'est l'abus qu'ils font de leur liberté, il enseigne dans les deux Vers suivans, comment il faut

réformer cet abus, & se servir de cette mesme liberté pour retourner à Dieu: car pour insinuer que nous ne nous attirons nos malheurs que parce que nous le voulons, il dit, *la funeste contention née avec eux, & qui les suit par tout, les agite sans qu'ils s'en aperçoivent.* Et immédiatement après, pour faire voir que le remède est en notre puissance, il ajoute: *au lieu de la provoquer, & de l'irriter, ils devroient la fuir en cédant.* Mais s'appercevant en mesme temps, que nous avons préalablement besoin du secours de Dieu, pour éviter les maux, & pour acquérir les biens, il ajoute tout d'un coup une espèce de prière, & fait vers Dieu un retour & un élan, seul moyen d'attirer son secours.

*Secours de
Dieu necessai-
re avant tout.*



VERS LXI. LXII. LXIII.
LXIV. LXV. LXVI.

*Grand Jupiter, père des hommes, vous
les délivreriez tous des maux qui les
accablent,*

*Si vous leur montriez quel est le démon
dont ils se servent.*

*Mais prends courage, la race des hom-
mes est divine.*

*La sacrée nature leur découvre les my-
stères les plus cachez.*

*Si elle t'a fait part de ses secrets, tu
viendras aisément à bout de toutes
les choses que je t'ay ordonnées.*

*Et guérissant ton ame, tu la délivreras
de toutes ces peines, & de tous ces
travaux.*

LEs Pythagoriciens ont accoutumé
de désigner Dieu, père & créateur
de cet univers, par le nom de *Jupiter*,
qui dans la langue originale est tiré
d'un mot qui signifie *la vie*. Car celuy

Car le mot,
Zeus qui si-
gnifie Jupiter,
vient du mot,
Ζῆν, qui si-
gnifie vivre,

qui a donné l'estre & la vie à toutes choses, doit estre appelé d'un nom tiré de ses facultez. Et le nom de Dieu, ce luy qui luy est véritablement propre, c'est celuy qui convient le plus à ses operations, & qui marque le plus évidemment ses œuvres. Aujourd'huy parmi nous les noms qui nous paroissent les plus propres, le hazard & la convention des hommes les produisent bien plus tost que la propriété de leur nature ne les fait trouver, comme cela paroist par une infinité de noms imposez contre la nature des estres, à qui on les donne, & à qui ils conviennent aussi peu que si on appelloit un méchant homme, homme de bien; ou un impie, homme pieux. Car ces sortes de noms n'ont point la convenance que les noms doivent avoir, en ce qu'ils ne marquent ni l'essence, ni les vertus des choses auxquelles on les impose. Mais cette convenance, & cette propriété de noms doit estre recherchée sur tout dans les choses éternelles; & parmi les éternelles, dans les divines; & parmi les divines, dans les plus excellentes.

Mais c'est de celles-là que les noms ne sçauroient exprimer l'essence.

Voilà pourquoy le nom de *Jupiter* ^{Zeus.} est dans le son mesme un symbole & une image de l'essence qui a tout créé : car ceux qui les premiers ont imposé les noms, ont fait par la sublimité de leur sagesse, comme les excellents Statuaires ; par les noms mesmes ils ont exprimé, comme par des images animées, les vertus de ceux à qui ils les ont donnés ; car ils ont rendu les noms dans leur son mesme le symbole de leurs pensées, & ils ont rendu leurs pensées les images très-ressemblantes, & très-instructives des sujets sur lesquels ils ont pensé.

En effet ces grandes ames, par leur application continuelle aux choses intelligibles, comme abyssées dans la contemplation, & devenuës, pour ainsi dire, grosses de ce commerce, quand les douleurs les ont prises pour enfanter leurs pensées, elles se sont escriées en des termes, & ont donné aux choses des noms qui par le son mesme, & par les lettres employées pour les former, ont exprimé parfaitement les espèces des choses nommées, & ont

Comment les véritables noms des choses ont été inventez.

conduit à la connoissance de leur nature ceux qui les ont bien entendus : de sorte que la fin de leur contemplation a été pour nous le commencement de l'intelligence. C'est ainsi que le créateur de toutes choses a été appelé par ces grands genies , tantost du nom de *quaternaire* , & tantost du nom de *Jupiter* , par les raisons que nous avons marquées.

Or ce qu'on luy demande icy par cette prière , c'est ce qu'il répand sur tous les hommes , à cause de sa bonté infinie : mais il dépend de nous de recevoir ce qu'il donne sans cesse. Il a été dit plus haut : *Ne commence à mettre la main à l'œuvre , qu'après avoir prié les Dieux* , pour faire entendre que les Dieux sont toujours prests à donner les biens , mais que nous ne les recevons que lors que nous les demandons , & que nous tendons la main à cette distribution divine. Car ce qui est libre ne reçoit point les véritables biens , s'il ne le veut ; & ces véritables biens sont la vérité & la vertu , qui découlant toujours de l'essence du créateur , éclatent

Vers 41.

La vérité & la vertu découlent toujours de l'essence de Dieu.

toujours, & de la mesme manière, aux yeux de tous les hommes. Et icy ces Vers pour la délivrance de nos maux, demandent, comme une chose nécessaire, que nous connoissions notre propre essence : car c'est ce que signifie ce Vers, *quel est le démon dont ils se servent ; c'est à dire, quelle est leur ame.* Car de ce retour vers nous-mesmes, de cette connoissance de nous-mesmes, dépendent nécessairement la délivrance de nos maux, & la manifestation des biens que Dieu nous offre pour nous rendre heureux. Ce vers suppose donc, que si tous les hommes connoissoient qui ils sont, & *quel est le démon dont ils se servent*, ils seroient tous délivrez de leurs maux : mais cela est impossible ; car il ne se peut qu'ils s'appliquent tous à la Philosophie, & qu'ils reçoivent tous ensemble tous les biens que Dieu offre incessamment pour la perfection de la félicité.

Il faut connoître son essence, pour pouvoir se délivrer de ses maux.

Cela est impossible, à cause de la corruption de l'homme.

Que reste-t-il donc, sinon qu'il faut que ceux-la seuls prennent courage, qui s'appliquent à la science qui seule nous découvre nos véritables biens,



les biens qui nous sont propres; car ce sont les seuls qui seront delivrez des maux attachez à cette nature mortelle, parce qu'ils sont les seuls qui se sont adonnez à la contemplation de ces biens. C'est pourquoy ils méritent d'estre mis au nombre des estres divins, comme étant instruits par la sacrée nature, c'est à dire, par la Philosophie, & comme mettant en pratique toutes les régles du devoir.

La sacrée nature, c'est la Philosophie; parce que toute sagesse & toute lumière vient de Dieu.

Comment on fait connoître le commerce qu'on a avec les hommes divins.

Que si nous avons quelque commerce avec ces hommes divins, nous le ferons connoître en nous appliquant sans relasche aux bonnes œuvres, & aux connoissances intellectuelles, par lesquelles seules l'ame est guérie de ses passions, & delivrée de tous les travaux d'icy bas, transportée dans un ordre, & dans un état tout divin.

Pour abreger, voicy quel est le sens de ces Vers. Ceux qui se connoissent eux-mêmes sont delivrez de toute affection mortelle. Mais pourquoy tous les hommes n'en sont-ils pas delivrez, puisqu'ils ont tous le pouvoir inné de connoître leur essence! C'est parce que

la plupart, comme on l'a déjà dit, s'attirent leurs malheurs volontairement, en refusant de voir & d'entendre que les biens sont près d'eux. Le petit nombre est de ceux qui connoissent la délivrance de leurs maux, en connoissant quel est le Démon dont ils se servent : & ce sont justement ceux qui par la Philosophie ont purgé toute la folie des passions, & qui se sont retirez de ces lieux terrestres, comme d'une prison étroite où ils croupissoient.

Comment donc le Poëte dit-il à Jupiter, *Père des hommes, vous les délivreriez tous des maux qui les accablent, si vous leur montriez quel est le Démon dont ils se servent?* Est-ce pour faire entendre qu'il depend de luy de ramener tous les hommes à la vérité, mesme malgré eux, & qu'il refuse de le faire, ou par négligence, ou à dessein, afin qu'ils demeurent éternellement dans l'esclavage! Mais c'est ce qu'on ne peut entendre mesme sans impiété. Le Poëte veut plustost enseigner par là que celuy qui veut parvenir à la félicité, doit recourir à Dieu comme à son père; car Dieu est le Créa-

212 COMMENT. D'HIEROCLES
teur de tous les estres, & le père des
bons. Celuy donc qui sçait en quoy
consiste la délivrance des maux, qui se
delivre des malheurs que les hommes
s'attirent volontairement, & qui évite
la funeste contention par une fuite vo-
lontaire, celuy-là en implorant le se-
cours de Dieu, s'écrie *Jupiter, père des
hommes !* Il a déjà fait l'action d'un fils,
en appelant Dieu son père, & il fait
cette reflexion, que si ce qu'il fait de
luy-mesme, tous les hommes le fai-
soient comme luy, ils seroient delivrez
comme luy de tous leurs maux : mais
trouvant ensuite que cela n'arrive point,
non par la faute de Dieu, s'il est permis
de parler ainsi, mais par la faute des
hommes, qui s'attirent volontairement
leurs malheurs, il se dit à soy-mesme,
mais prends courage, toy qui as trou-
vé le véritable chemin pour te delivrer
de tes maux : & ce chemin, c'est le re-
tour que la sacrée Philosophie nous fait
faire vers les biens que Dieu nous pré-
sente sans cesse, & que la plupart des
hommes ne voyent point ; parce qu'ils
se servent mal des notions communes

Notions com-
munes naturel-
les à tout estre
raisonnable.

que Dieu a comme plantées dans tout estre raisonnable , afin qu'il se connoisse luy-mesme.

Mais parce que pour montrer quelque chose à quelqu'un , il faut que les actions de deux personnes concourent nécessairement ; car comment montreriez-vous quelque chose à un aveugle, quand vous luy présenteriez mille fois ce que vous voudriez luy montrer ! ou comment le montreriez-vous à celuy qui a des yeux, si vous ne luy présentiez ce que vous voudriez qu'il vist ! Ces deux choses sont donc nécessaires.

De la part de celuy qui montre, il faut un bien présenté ; & de la part de celuy à qui on montre, il faut des yeux capables de voir ; afin que d'un costé l'objet , & de l'autre la veue concourent ensemble, & que rien ne manque pour bien montrer.

Car le mot, montrer, suppose nécessairement ces deux choses.

Cela étant, faisons cette hypothese, que tous les hommes seroient delivrez de leurs maux, si Dieu, qui les a créez, leur montrait & leur enseignoit à se connoistre eux-mesmes, & à connoistre quel est le Démon dont ils se ser-

vent; mais nous voyons cependant que tous les hommes ne sont pas delivrez de leurs maux. Dieu ne montre donc pas à tous les hommes également, mais à ceux-là seulement qui concourent de leur part à cette delivrance, & qui veulent bien ouvrir les yeux pour voir & contempler ce que Dieu leur montre, & pour le recevoir. Et par consequent Dieu n'est pas la cause de ce qu'il ne montre pas à tous les hommes; mais ce sont ceux qui ne voyent ni n'entendent que les biens sont près d'eux, & voila pourquoy nous disons qu'ils s'attirent leurs malheurs volontairement. La faute en est à celuy qui choisit, & Dieu n'en est nullement coupable, exposant sans cesse les biens aux yeux de tous les hommes autant qu'il est en luy; mais ne les montrant pas toujourns à tous, parce que dans la plus part les yeux de l'ame, seuls capables de voir ces biens offerts sans cesse, sont fermez, & toujourns baifsez vers la terre par la malheureuse habitude qu'ils ont contractée de s'attacher toujourns a ce qu'il y a de mauvais. Et cette explication que nous donnons à

Dieu présente le bien à tous les hommes; mais il ne le montre as à tous, parce qu'ils n'ont pas tous les yeux ouverts.

ces vers, s'accorde avec la vérité, & confirme le sens des Vers qui précèdent.

En effet, s'il depend de Dieu d'attirer tous les hommes à la vérité, mesme malgré eux, pourquoy les accusons-nous de s'attirer leurs malheurs volontairement, & par leur faute? Pourquoy leur conseillons-nous de ne pas exciter la contention, mais de la fuir en cédant? Pourquoy leur ordonnons-nous de supporter doucement les accidents qui leur arrivent, & de faire leurs efforts pour les corriger, & pour les guérir? Car tout chemin à la vertu par l'instruction, est entièrement fermé si on oste le libre arbitre. Nous ne devons ni pratiquer, ni méditer, ni aimer le bien, si c'est à Dieu seul à nous delivrer du vice & à nous remplir de la vertu, sans que nous y contribuions de notre part.

Il n'y a plus de vertu, si on oste le libre arbitre.

Mais de cette manière la cause des vices des hommes retomberoit sur Dieu mesme. Que si Dieu n'est nullement l'auteur des maux, comme on l'a déjà démontré, il est évident que notre éloignement des biens vient uniquement de nous-mesmes, qui ne voyons

Notre éloignement du bien ne vient que de nous-mesmes.

ni n'entendons qu'ils sont près de nous, & en nous selon les notions que la nature nous a communiquées en nous créant : & la seule cause de cet aveuglement & de cette surdité, c'est la triste contention, mal que nous embrassons volontairement; mais au lieu de l'augmenter & de la laisser croître, nous devons la fuir en cédant, apprendre à nous délivrer de nos maux, & trouver le chemin pour retourner à Dieu ; car par ce moyen la lumière de Dieu, & notre veuë concourant ensemble, font cette parfaite manière de montrer, qui opère la liberté de l'ame, sa delivrance de tous les travaux d'icy bas, le sentiment vif des biens célestes, & le rappel dans sa véritable patrie.

Il faut que la lumière de Dieu & notre veuë concourent ensemble.

Ce Poëte ayant donc ainsi traité de la vérité & de la vertu, & ayant terminé les préceptes de la vertu par l'examen qu'il veut qu'on fasse la nuit, & poussé les espérances de la vérité jusqu'à la liberté de l'ame, & à la delivrance de tous ses maux, il parle dans la fuite de la pureté qui donne des ailles au corps lumineux ; & il ajoute ainsi une

troisième

Il va expliquer ce que c'est que ce corps lumineux.

SUR LES VERS DE PYTHAG. 217
troisième sorte de Philosophie aux deux
premières.

VERS LXVII. LXVIII.
& LXIX.

*Mais abstiens-toy des viandes que nous
avons deffenduës dans les purifica-
tions,*

*Et dans la délivrance de l'ame, fais en
le juste discernement, & examine bien
toutes choses,*

*En te laissant toujourns guider & condui-
re par l'entendement qui vient d'en-
haut, & qui doit tenir les resnes.*

L'Essence raisonnable, ayant receu
de Dieu son Créateur, un corps
conforme à sa nature, est descendue icy
bas, de manière qu'elle n'est ni corps,
ni sans corps; mais étant incorporelle
elle a pourtant sa forme déterminée &
finie par le corps. Comme dans les as-
tres, leur partie supérieure est une es-
sence incorporelle, & l'inférieure une
essence corporelle: le Soleil mesme,

*Autre erreur
des Pythago-
riciens qui
donnoient à
l'ame un corps
spirituel.
V. la remarq.*

218 COMMENT. D'HIEROCLES
est un tout composé de corporel & d'incorporel, non pas comme de deux parties, qui ayant été séparées, se soient unies ensuite; car par là elles se sépareroient encore: mais comme de deux parties créées ensemble, & nées ensemble avec subordination, de manière que l'une guide, & que l'autre suit. Il en est de même de tous les autres estres raisonnables, tant des héros que des hommes, car le héros est une ame raisonnable avec un corps lumineux, & l'homme pareillement est une ame raisonnable avec un corps immortel créé avec elle. Et voilà quel étoit le dogme de Pythagore, que Platon a expliqué longtemps après luy, en comparant l'ame divine, & l'ame humaine à un char ailé qui a deux chevaux & un cocher qui le conduit.

*C'est dans le
Phedre tom.
3. pag. 246.*

Pour la perfection de l'ame, nous avons donc besoin de la vérité & de la vertu, & pour la purgation de notre corps lumineux nous avons besoin de nous nettoyer de toutes les souillures de la matière, de recourir aux saintes purifications, & de nous servir de la

force que Dieu nous a donnée pour nous exciter à fuir ces lieux. Et c'est ce que les vers précédents nous enseignent. Ils retranchent les souilleures de la matière par ce précepte, *abstiens-toy de toutes les viandes que nous avons déffenduës*. Ils nous ordonnent de joindre à cette abstinence, la sacrée purification & la force divinement inspirée, ce qu'ils font entendre un peu obscurément par ces termes, *& dans les purifications & dans la delivrance de l'ame, &c.* & enfin ils travaillent à rendre la forme de l'essence humaine, entière & parfaite, en ajoutant, *en te laissant toujourns guider & conduire par l'entendement qui vient d'enhaut, & qui doit tenir les resnes*. Car par là le Poëte rémet devant les yeux toute l'essence humaine, & distingue l'ordre & le rang des parties qui la composent. Ce qui mene, est comme le cocher; & ce qui suit & obéit, est comme le char. Ces Vers apprenent donc à ceux qui veulent entendre les symboles de Pythagore, & leur obéir, que c'est en pratiquant la vertu, & en embrassant la vé-

Corps lumineux, le char subtil de l'ame.

rité & la pureté qu'il faut avoir soin de notre ame & de notre corps lumineux, que les oracles appellent *le char subtil de l'ame.*

Vie animale produite par le corps lumineux de l'ame. Voyez les remarques.

Or la pureté dont il parle icy, s'étend jusqu'aux viandes, aux breuvages, & à tout le regime de notre corps mortel, dans lequel est le corps lumineux qui inspire la vie au corps inanimé, & contient & renferme toute son harmonie; car le corps immatériel est la vie, c'est luy qui produit la vie du corps matériel, par laquelle notre corps mortel est complet, étant composé de la vie immatérielle, & du corps matériel; & l'image de *l'homme*, qui est proprement le composé de l'essence raisonnable & du corps immatériel.

C'est à dire, l'ame raisonnable revêtue d'un corps spirituel.

Puisque nous sommes donc l'homme, & que l'homme est composé de ces deux parties, il est évident qu'il doit estre purgé & perfectionné dans ses deux parties, & pour cet effet, il faut suivre les voyes convenables à chacune de ses deux natures; car il faut pour chacune une purgation différente. Par exemple, pour l'ame raisonnable, par

Purgation de l'ame, quelle.

rapport à sa faculté de raisonner, & de juger, sa purgation, c'est la vérité qui produit la science; & par rapport à sa faculté de délibérer & d'opiner, c'est la consultation: car étant nez pour contempler les choses d'enhaut, & pour régler celles d'icy bas, pour les premières nous avons besoin de la vérité, & pour les dernières nous avons besoin de la vertu civile, afin de nous appliquer entièrement à la contemplation des choses éternelles, & à la pratique de tous nos devoirs. Et dans les deux nous éviterons les orages qu'excite la folie, si nous obéissons exactement aux Loix divines, qui nous ont été données; car c'est justement de cette folie que nous devons purger notre essence raisonnable, parce que c'est par cette même folie qu'elle a eu du penchant pour les choses d'icy bas. Mais parce qu'à notre corps lumineux, s'est attaché un corps mortel, il faut aussi le purger de ce corps corruptible, & le delivrer de ces sympathies qu'il a contractées avec luy. Il ne reste donc que la purgation du corps spirituel, & il faut la faire en

*La science est
le fruit de la
vérité.*

*Pourquoy
nous avons
besoin de la
vérité & de
la vertu.*

*C'est à dire,
qu'elle est ve-
nuë icy-bas se
revêtir d'un
corps mortel
& corrupti-
ble.*

*Purgation du
corps spiri-
tuel.*

222 COMMENT. D'HIEROCLES
suivant les oracles sacrez, & la sainte
méthode que l'art enseigne. Mais cette
purgation est en quelque façon plus cor-
porelle, voila pourquoy elle employe
toutes sortes de matières pour guérir en
toutes façons ce corps vivifiant, & pour
l'obliger par cette opération à se sépa-
rer de la matière, & à s'envoler vers les
lieux heureux où la première félicité luy
avoit donné place, & tout ce qui se fait
pour la purgation de ce corps, si on le fait
d'une manière digne de Dieu, & sans
aucuns prestiges, se trouve conforme
aux régles de la vérité & de la vertu;
car les purgations de l'ame raisonnable,
& du char lumineux, se font afin que
ce char devenu aisé par leur moyen,
ne retarde plus son vol vers les lieux cé-
lestes.

*Il l'appelle,
vivifiant,
parce qu'ils
prétendoient
que ce corps
spirituel don-
noit la vie au
corps maté-
riel.*

*Prestiges doi-
vent être
bannis des
expiations &
des purga-
tions.*

*C'est à dire,
du corps spi-
rituel.*

*Ces aîles que
l'ame a per-
duës par son
penchant vers
les choses ter-
restres.*

Or ce qui contribuë le plus à faire
naître ces aîles, c'est la méditation,
par laquelle on apprend peu à peu à fuir
les choses terrestres; c'est l'habitude des
choses immatérielles & intelligibles;
c'est le dépouillement de toutes les
souillures qu'il a contractées par son u-
nion avec ce corps terrestre & mortel.

En effet, par ces trois choses il revit en quelque façon, il se recueille, il est rempli de la force divine, & il se réunit à la perfection intelligente de l'ame.

*C'est à dire,
Dieu.*

Mais, dira-t-on, en quoy, & comment l'abstinence de certaines viandes contribuë-t-elle à de si grandes choses ! Certainement pour ceux qui sont accoustumés à se séparer de toutes les choses mortelles, s'ils s'abstiennent encore absolument de certaines viandes, & sur tout de celles qui relâchent l'esprit, & qui portent ce corps mortel à la generation, il ne faut pas douter que ce ne soit un grand secours, & une grande avance pour leur purgation. Voila pourquoy dans les préceptes symboliques on ordonne cette abstinence, qui dans le fond & dans le sens mystique a véritablement un sens principal, & plus étendu, mais qui à la lettre ne laisse pas d'avoir le sens qu'elle présente, & de défendre positivement ce qui est nommé dans le précepte. Comme lors qu'on dit, *tu ne mangeras point la matrice de l'animal*, cela pris à la lettre, nous défend de manger une certaine

Le sens mystique n'exclut pas le sens littéral.

partie, qui est très-petite : mais si nous pénétrons le grand sens caché dans cette profondeur Pythagorique, par cette image palpable & sensible, nous apprendrons à renoncer entièrement à tout ce qui regarde la naissance & la génération. Et comme nous nous abstiendrons véritablement, & à la lettre de manger cette partie, nous pratiquerons avec le même soin tout ce que ce précepte renferme de plus caché pour la purgation du corps lumineux.

Semblablement dans ce précepte, *tu ne mangeras point le cœur*, le sens principal est que nous évitions la colère ; mais le sens littéral, & subordonné, c'est que nous nous empêchions de manger cette partie défendue.

Nous expliquerons de même le précepte qui nous ordonne *de nous abstenir de la chair des bestes mortes* ; & nous entendrons que ce précepte veut nous éloigner généralement de toute nature mortelle, & nous empêcher de participer à toutes les chairs profanes, & qui ne sont pas propres aux sacrifices : car dans les préceptes symboli-

ques il est juste d'obéir & au sens littéral, & au sens caché. Et ce n'est que par la pratique du sens littéral que l'on parvient à celle du sens mystique, qui est le plus important.

Dans tous les préceptes symboliques il faut suivre le sens littéral, & le sens mystique.

De mesme nous devons entendre icy que ce Vers nous donne dans ces deux mots les semences & les principes des meilleures œuvres. *Abstiens-toy*, dit-il, *des viandes* : ce qui est la mesme chose que s'il disoit, *abstiens-toy des corps mortels & corruptibles*. Mais parce qu'il n'est pas possible qu'on s'abstienne de tous, il ajoute, *que nous avons défenduës*, & il indique les lieux où il en a parlé, c'est *dans les purifications, & dans la délivrance de l'ame*; afin que par l'abstinence des viandes défenduës, on augmente la splendeur du char corporel, & qu'on en ait un soin qui convienne à une ame purifiée, & délivrée de toutes les souilleures de la matière. Et le juste discernement de toutes ces choses, il le laisse à l'entendement, qui estant la seule faculté qui juge, est aussi seul capable d'avoir du corps lumineux un soin qui réponde à la pureté de l'a-

Sous ce mot de viandes, est compris tout ce qui est mortel & corruptible.

C'est à dire, du corps spirituel de l'ame.

me. Voila pourquoy il a appellé cet entendement, *le cocher, le conducteur*, qui tient les resnes, comme créé pour conduire le char. Il est appellé *entendement*, parce que c'est la faculté intelligente; & il est appellé *conducteur* ou *cocher*, parce qu'il gouverne le corps, & qu'il le conduit. Or l'œil de l'amour est ce qui guide le cocher: car quoyque ce soit une ame intelligente, ce n'est pourtant que par cet œil de l'amour qu'elle voit le champ de la vérité; & par la faculté, qui luy tient lieu de main, elle retient le corps qui luy est attaché; & le conduisant avec sagesse, elle s'en rend la maistresse, & le tourne vers elle: afin que toute entière elle contemple la divinité, & qu'elle se conforme entièrement à son image.

Voila quelle est en général l'idée de cette abstinence, dont on parle icy, & tous les grands biens auxquels elle touche de nous conduire. Toutes ces choses ont été détaillées dans les préceptes sacrez qui ont été donnez sous des ombres & des voiles. Quoyque chacun

Si l'œil de l'amour ne guide notre entendement, il ne peut que nous mal conduire, & nous éloigner de la vérité.

de ces préceptes ordonne une abstinence particulière, comme des fèves pour les legumes, des chairs mortes pour les animaux; qu'on y marque l'espèce, comme, *tu ne mangeras pas le rouget*, pour les poissons, ni un tel animal pour les animaux terrestres, ni un tel oiseau pour les volatiles; & qu'enfin on descende jusqu'à particulariser certaines parties, comme, *tu ne mangeras point la teste*, *tu ne mangeras point le cœur*: cependant dans chacun de ces préceptes l'auteur a renfermé toute la perfection de la purification, car il ordonne bien telle ou telle chose à la lettre, pour l'abstinence corporelle, à cause de certaines propriétés & vertus physiques; mais dans chaque précepte il insinuë la purgation de toute affection charnelle, & accoustume toujours l'homme à se tourner vers soy-mesme, à se tirer de ce lieu de generation & de corruption, & à s'envoler dans les Champs Elysées, & dans l'air le plus pur.

Toutes ces abstinences tendent à purger l'ame de toute affection charnelle.

Et parce que les Pythagoriciens vou-
loient que le progrès de cette abstinence

ce se fist avec ordre , voila d'où vient qu'on trouve dans leurs escrits des symboles qui semblent d'abord se contredire ; car ce précepte , *abstiens-toy de manger le cœur* , paroist contraire à cet autre , *abstiens-toy de manger les animaux* : à moins qu'on ne dise que le premier , *abstiens-toy de manger le cœur* , s'adresse à ceux qui commencent ; & que le dernier , *abstiens-toy de manger les animaux* , est pour les parfaits : car l'abstinence d'une partie de l'animal est superfluë & inutile lors que l'animal entier est défendu.

C'est pourquoy il faut bien prendre garde à l'ordre de la gradation que l'auteur a faite. *Abstiens-toy des viandes* , dit-il : Ensuite , comme si quelqu'un luy demandoit *de quelles viandes ?* il répond , *que j'ay défenduës*. Et après cela encore il répond comme à une seconde question : En quels endroits les Pythagoriciens ont-ils parlé de ces viandes ! & dans quels traitez en ont-ils ordonné l'abstinence ! C'est , dit-il , *dans les purifications , & dans la délivrance de l'ame* , insnuant adroi-

tement par là, que les purgations précèdent, & que la délivrance de l'ame suit.

*Les purgations
doivent précé-
der la déli-
vrance de l'a-
me.*

Or les purgations de l'ame raisonnable, ce sont les sciences Mathématiques; & sa délivrance, qui la tire en haut, c'est la Dialectique, qui est l'inspection intime des estres. Voilà pourquoy l'auteur a dit au singulier, *dans la délivrance de l'ame*, parce que cette délivrance se rapporte à une seule science; & il a dit au plurier, *dans les purifications*, parce que les Mathématiques renferment plusieurs sciences. A toutes les choses donc qui ont esté dites en particulier sur l'ame, pour sa purgation, & pour sa délivrance, il en faut joindre pour le corps lumineux de toutes semblables, & qui leur répondent analogiquement, & par proportion. Ainsi il faut nécessairement que les purgations, qui se font par le moyen des sciences, soyent accompagnées des purgations mystiques des initiations, & que la délivrance, qui se fait par la Dialectique, soit suivie de l'introduction à ce qu'il y a de plus

*Char de l'ame
purgé par les
initiations, &
par l'inspec-
tion des mys-
téres.*

sublime & de plus élevé. Car voila proprement les choses qui purgent, & qui perfectionnent le char spirituel de l'ame raisonnable, qui le dégagent de la souilleure, & du désordre de la matiere, & qui le rendent propre à converser avec les esprits purs. Car il ne se peut que ce qui est impur touche à ce qui est pur. Et comme il faut necessairement orner l'ame de science & de vertu, afin qu'elle puisse estre avec les esprits toujours douez de ces qualitez; de mesme il faut rendre pur le corps lumineux, & le dégager de la matiere, afin qu'il puisse soutenir la communication avec les corps lumineux. Car c'est la ressemblance qui unit toutes choses, au lieu que la dissemblance desunit & separe celles qui se trouvent les plus unies par leur situation.

*De l'homme
entier, c'est à
dire, de l'ame
& du corps
spirituel.*

Et voila quelle est la mesure que les Pythagoriciens ont donnée de la Philosophie très parfaite pour la perfection de l'homme entier, cette mesure propre & proportionnée: car celui qui n'a soin que de l'ame, & qui negligé le corps, ne purge pas l'homme entier. Et

d'un autre costé celuy qui croit qu'il ne faut avoir soin que du corps, sans penser à l'ame, ou que le soin du corps servira aussi à l'ame, sans qu'elle soit purgée à part, & par elle-mesme, il fait la mesme faute. Mais celuy qui a soin des deux, se perfectionne tout entier; & de cette manière la Philosophie se joint à l'art mystique, comme travaillant à purger le corps lumineux. Et si cet art se trouve denué de l'esprit philosophique, vous verrez qu'il n'aura plus la mesme vertu: car de toutes les choses qui achevent notre perfection, les unes ont été inventées par l'esprit philosophique, & les autres ont été introduites par l'operation mystique, qui s'est conformée à cet esprit.

J'appelle operation mystique la faculté purgative du corps lumineux; afin que de toute la Philosophie la théorie précède comme l'esprit, & que la pratique suive, comme l'acte ou la faculté. Or la pratique est de deux sortes, politique ou civile, & mystique. La première nous purge de la folie par le moyen des vertus, & la seconde retran-

*L'operation
mystique doit
toujours estre
conforme à la
raison.*

*Les cérémo-
nies sacrées
introduites
pour nous pur-
ger de toutes
les pensées
terrestres.*

che toutes les pensées terrestres par le moyen des cérémonies sacrées.

*La contempla-
tion, la vertu,
& la pureté
doivent tou-
jours marcher
ensemble.*

Les loix publiques sont un bon échantillon de la Philosophie civile, & les sacrifices des villes le sont de la Philosophie mystique. Or ce qu'il y a de plus sublime dans toute la Philosophie, c'est l'esprit contemplatif; l'esprit politique tient le milieu, & le dernier c'est le mystique. Le premier, par rapport aux deux autres, tient la place de l'œil; & les deux autres, par rapport au premier, tiennent lieu du pied, & de la main: mais ils sont tous trois si bien liez ensemble, que, lequel que ce soit des trois, est imparfait & presque inutile sans l'opération des deux autres. C'est pourquoy il faut toujours joindre ensemble la science qui a trouvé la vérité, la faculté qui produit la vertu, & celle qui procure la pureté, afin que les actions politiques soient rendues conformes à l'intelligence qui conduit, & que les actions saintes répondent à l'une & à l'autre.

*C'est à dire,
les cérémonies
de la Religion.
V. les Remar.*

Voilà la fin de la Philosophie Pythagoricienne, que nous devenions

tout aislez , pour arriver aux biens di-
 vins ; afin que lors que le moment de
 la mort viendra, laissant dans cette ter-
 re ce corps mortel , & dépouillant sa
 nature corruptible, nous soyons prests
 pour le voyage celeste , comme athle-
 tes des sacrez combats de la Philoso-
 phie : car alors nous retournerons dans
 notre ancienne patrie , & nous serons
 deïfiez , autant qu'il est possible aux
 hommes de devenir dieux. Or c'est
 ce que nous promettent les deux Vers
 suivans.

*Erreur des
 Pythagori-
 ciens sur le
 corps mortel.*

V E R S L X X . L X X I .

*Et quand après avoir dépouillé ton
 corps mortel, tu arriveras dans l'air
 le plus pur,*

*Tu seras un Dieu immortel, incorru-
 ptible, & que la mort ne dominera
 plus.*

VOilà la fin très glorieuse de tous
 nos travaux ; voilà , comme dit
 Platon, le grand combat, & la grande
 esperance qui nous est proposée ; voilà

*Le salut est
l'ouvrage de
l'amour.*

234 COMMENT. D'HIEROCLES

le fruit très-parfait de la Philosophie; c'est là l'œuvre le plus grand & le plus excellent de l'art de l'amour, de cet art mystique, d'élever & d'établir dans la possession des véritables biens, de delivrer des travaux d'icy-bas, comme du cachot obscur de la vie terrestre, d'attirer à la lumière celeste, & de placer dans les isles des bienheureux ceux qui ont marché par les voyes que nous venons de leur enseigner. C'est à ceux-là qu'est réservé le prix inestimable de la déification; car il n'est permis de parvenir au rang des Dieux, qu'à celuy qui a acquis pour l'ame la vérité & la vertu; & pour son char spirituel, la pureté.

En effet devenu par là sain & entier, il est rétabli dans son premier état, après qu'il s'est recouvré luy-mesme par son union avec la droite raison, qu'il a reconnu l'ornement tout divin de cet univers, & qu'il a trouvé l'auteur & le créateur de toutes choses, autant qu'il est possible à l'homme de le trouver. Parvenu donc enfin, après la purification, à ce haut degré où sont toujourns les estres dont la nature n'est pas de descendre

*C'est à dire,
qui ne vien-
nent point icy
bus animer*

dans la génération, il s'unit par les con-
noissances à ce tout, & s'élève jusqu'à
Dieu mesme.

*des corps mor-
tels & cor-
ruptibles.*

Mais parce qu'il a un corps créé avec
luy, il a besoin d'un lieu où il soit placé
comme dans le rang des astres; & le lieu
le plus convenable à un corps de cette
nature, c'est le lieu qui est immédiate-
ment au dessous de la Lune, comme é-
tant au dessus des corps terrestres & cor-
ruptibles; & au dessous des corps céle-
stes, lieu que les Pythagoriciens appel-
lent l'*æther pur*. *Æther*, comme im-
matériel; & éternel, & *pur*, comme
exempt des passions terrestres.

*Erreur des
Pythagorio-
ciens.*

Que sera donc celuy qui y est arrivé!
Il fera ce que ces Vers luy promettent,
un Dieu immortel, rendu semblable aux
Dieux immortels, dont on a parlé au
commencement; *un Dieu immortel*,
dis-je, non par nature; car comment se
pourroit-il que celuy qui n'a fait du
progrés dans la vertu que depuis un cer-
tain temps, & dont la deification a com-
mencé, devint égal aux Dieux de toute
éternité! cela est impossible, & c'est pour
faire cette exception, & pour marquer

la différence qu'après avoir dit, *tu seras un Dieu immortel*, il ajoute, *incorruptible, & que la mort ne dominera plus*, afin qu'on entende une deification qui se fait par le seul dépouillement de ce qui est mortel ; une deification qui n'est point un privilège attaché à notre nature & à notre essence, mais qui arrive peu à peu, & par degrez ; de manière que c'est une troisième espèce de Dieux. Ils sont immortels quand ils sont montez au ciel, & mortels quand ils sont descendus sur la terre ; & en cela toujours inférieurs aux héros ornez de bonté & de lumière. Ceux-cy se souviennent toujours de Dieu, & ceux-là l'oublient quelquefois ; car il ne se peut que le troisième genre, quoyque rendu parfait, soit jamais au dessus du second, ou égal au premier ; mais demeurant toujours le troisième, il devient semblable au premier, bien que subordonné au second ; car la ressemblance que les hommes ont par la liaison, ou l'habitude avec les Dieux célestes, se trouve déjà plus parfaite & plus naturelle dans les estres du second rang, c'est à dire, dans les héros.

*C'est à dire,
aux Anges.*

*Dans les An-
ges.*

Ainsi il n'y a qu'une seule & mesme perfection qui est commune à tous les estres raisonnables, c'est la ressemblance avec Dieu qui les a créés ; mais voicy ce qui fait la différence ; cette perfection se trouve toujours, & toujours de mesme dans les célestes ; elle se trouve toujours, mais non pas toujours de mesme dans les étheriens qui sont fixes & permanents dans leur état ; & elle ne se trouve ni toujours, ni toujours de mesme dans les étheriens sujets à descendre & à venir habiter la terre. Si quelqu'un s'avisoit de dire que la première & la plus parfaite ressemblance avec Dieu, est l'exemplaire & l'original des deux autres, ou que la seconde l'est de la troisième, il diroit fort bien. Notre but n'est pas seulement de ressembler à Dieu, mais de luy ressembler en approchant le plus près qu'il se peut de cet original tout parfait, ou d'arriver à la seconde ressemblance. Que si ne pouvant parvenir à cette plus parfaite ressemblance, nous acquérons celle dont nous sommes capables, nous avons, comme les estres plus parfaits,

Ressemblance avec Dieu, la perfection de tous estres raisonnables.

Qu'il a appelé aux immortels.

Dans les Anges.

Dans les ames des hommes.

tout ce qui est selon notre nature ; & en cela mesme nous jouissons des fruits parfaits de la vertu, que nous connoissons la mesure de notre essence, & que nous la supportons sans nous plaindre ; car le comble de la vertu, c'est de se tenir dans les bornes de la création, par lesquelles toutes choses ont été distinguées & rangées selon leur espèce, & de se soumettre aux Loix de la providence, qui ont distribué à chaque chose le bien qui luy est propre selon ses facultez & ses vertus.

Voilà le commentaire que nous avons jugé à propos de faire sur ces Vers dorez ; c'est un sommaire des dogmes de Pythagore, qui n'est ni trop étendu ni trop succinct. Il ne falloit ni que notre explication imitast la brieveté du texte ; car nous y aurions laissé bien des obscuritez, & nous n'aurions pû faire sentir la raison & la beauté de tous les préceptes ; ni qu'elle embrassast aussi toute cette Philosophie ; car cela eust été trop vaste & trop étendu pour un commentaire ; mais il a fallu proportionner autant qu'il a été possible, le commentaire

au sens que ces Vers renferment, en ne rapportant des dogmes généraux de Pythagore, que ce qui pouvoit convenir & servir à l'explication de ces Vers; car ces Vers dorez ne sont proprement que le caractère très-parfait de la Philosophie, l'abregé de ses principaux dogmes, & les éléments de perfection que des hommes qui ont marché dans la voye de Dieu, & que leurs vertus ont élevés dans le ciel au comble de la félicité, ont laissés à leurs descendants pour les instruire, éléments qu'on peut appeler à bon droit la plus grande & la plus belle marque de la noblesse de l'homme, & qui ne sont pas le senti-

*Les sentimens
d'un corps ont
plus d'autori-
té que ceux
d'un particu-
lier seul.*

ment d'un particulier, mais la doctrine de tout le sacré corps des Pythagoriciens, & comme le cri de toutes leurs assemblées. C'est pourquoy il y avoit une Loy qui ordonnoit, que chacun tous les matins à son lever, & tous les soirs à son coucher se feroit lire ces Vers, comme les Oracles de la doctrine Pythagoricienne; afin que par la méditation continuelle de ces préceptes, il en fist voir en luy l'esprit vivant &

240 COMMENT. D'HIEROCLES
animé. Et c'est ce qu'il faut que nous
fassions, nous aussi, pour éprouver &
pour sentir enfin toute l'utilité qu'ils
renferment.



REMAR-



REMARQUES
 SUR
 LES VERS DOREZ
 DE PYTHAGORE,
 ET
 SUR LES COMMENTAIRES
 D'HIEROCLES.

EN *chassant l'excès des passions.*] Il Page 1.
 ne dit pas, *en chassant, en détruisant*
les passions ; mais *en chassant l'excès des*
passions ; parce que les Pythagoriciens re-
 noient que les passions sont utiles, & qu'il
 n'y a que l'excès de vicieux ; vérité que les
 Platoniciens & les Peripateticiens ont re-
 connuë.

Or il n'y a que la vertu & la vérité qui
puissent opérer ces deux choses.] Parce qu'il
 n'y a que la vertu qui puisse purifier, &
 que la vérité qui puisse éclairer, & par
 conséquent perfectionner & rétablir en
 nous la ressemblance divine.

• L

Et en redonnant la forme divine à ceux qui sont disposez à la recevoir.] Il y avoit icy une faute considérable dans le texte, διφωῶς ἔχουσα, ce qui ne faisoit aucun sens, au moins que je pusse entendre. L'excellent manuscrit de la Bibliothéque de Florence, consulté par M. le Docteur Salvini qui a eu la bonté de m'en envoyer toutes les différentes leçons qu'il en a extraites avec un très-grand soin, m'a tiré d'embarras, en me faisant voir qu'Hierocles avoit écrit πῶς διφωῶς ἔχουσα, à ceux qui sont bien disposez, c'est à dire à ceux que la pratique des vertus a rendu capables, de recevoir cette forme divine, & de ressembler à Dieu.

Parmi toutes les règles qui renferment un précis de la Philosophie.] Il paroist par ce passage, que du temps d'Hierocles il y avoit plusieurs ouvrages de cette nature, où l'on travailloit à enseigner la Philosophie en abrégé, & par aphorismes. Nous en connoissons deux excellents, celui d'Epictete & celui de l'Empereur Marc-Antonin : le premier plus méthodique que l'autre.

Les Vers de Pythagore.] Ces Vers ne sont pas de Pythagore mesme, puisqu'on y jure par Pythagore dans le XLVI. Vers.

Ils sont d'un de ses disciples; les anciens les attribuent à Lysis. Ils portent le nom de Pythagore, non seulement parce qu'on y explique ses sentimens, mais encore parce que les premiers disciples de Pythagore ne mettoient jamais leur nom à leurs ouvrages, qu'ils attribuoient tous à leur maître pour luy faire honneur, & pour luy marquer leur reconnoissance.

Se rendre pur.] Une seule lettre defectueuse corrompt tellement le texte de ce passage, qu'il n'est pas intelligible; car que veut dire καὶ ἑαυτὸν καθαρὸν ἀπολαύοι? ce n'est pas là l'usage du verbe ἀπολαύειν. Le manuscrit de Florence lit fort bien καὶ ἑαυτὸν καθαρὸν ἀπλάβοι. *Et se ipsum purum recipiat, & qu'il se rende pur, qu'il recouvre sa première pureté.*

Et comme dit le Timée de Platon;] C'est à dire le dialogue que Platon a composé, & qu'il a appelé *Timée*, parce qu'il fait expliquer par Timée la doctrine de Pythagore telle qu'elle est exposée dans le *Timée* de Locrés, qui est un traité de l'ame du monde, & de la nature, fait par Timée mesme disciple de Pythagore, & que Platon nous a conservé & expliqué dans son dialogue qui porte ce nom. Hierocles reconnoist icy avec justice que ce

244 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
 dialogue de Platon est une explication
 très-exacte du Timée de Loocrés, qui de
 tous les disciples de Pythagore étoit celui
 qui avoit le mieux exposé la doctrine de
 ce Philosophe. Ce Timée étoit de Loocrés
 la mieux policée des villes d'Italie; Socra-
 te vante sa naissance, ses richesses, les
 grands emplois qu'il avoit eus dans son
 pays; & il luy donne cette grande loian-
 ge, qu'il étoit parvenu à la plus sublime
 perfection de toute la Philosophie, c'est à
 dire, tant de la Philosophie pratique, que
 de la Philosophie contemplative.

*Après avoir rétabli sa santé & son inté-
 grité.*] On chercheroit inutilement dans
 le Timée de Platon ces paroles, comme
 elles sont rapportées icy. Hierocles ne fait
 qu'un seul & mesme passage de deux pas-
 sages de Timée; le premier est à la page
 42. où Platon dit, *Et il ne mettra fin à
 ses changements & à ses travaux, que s'é-
 tant attaché à suivre le période du mesme
 & du semblable qui est en luy pour le guider,
 & ayant surmonté par la raison cet amas
 de soûilleure insensée qu'il a contracté par
 la contagion des élemens (c'est à dire du
 corps) il ne soit retourné à son premier
 état, &c.* εἰς τὸ ἴσος ὁμοῖος καὶ ἀείσους ἀφικνῆται
 εἶδος ἕξωτος. Et l'autre est à la page 44. *Qu*

si la bonne nourriture qui se fait par l'éducation, vient à son secours, alors évitant la plus dangereuse des maladies, il devient entier & sain, ὁλόκληρος ὑγίης π παντελῶς, πῶ μάλιστα ἀποφυγῶν νόσον, γίνεται. On ne sçauroit dire si c'est à dessein qu'Hierocles a joint ces deux passages, ou si les citant de mémoire il ne s'est pas trompé.

Se revoir dans son premier état d'innocence & de lumière.] Le Grec de Platon dit, *retourner à la forme de sa première & plus excellente habitude.* Ce qui n'est autre chose que son premier état d'innocence & de lumière où il étoit par son union avec Dieu. L'innocence se recouvre par la pratique des vertus; & la lumière, par la contemplation.

Ne sçauroit attacher ses regards.] Il manque icy un mot dans le texte, à moins qu'on ne répète en commun le mot ἔχοντες, du premier membre de la comparaison; ce qui n'est pas du style d'Hierocles. Heureusement j'ay trouvé ce mot suppléé à la marge d'un Hierocles, que M. l'Abbé Renaudot m'a presté, & où on voit écrit par une main inconnuë, mais sçavante, ἀμήχανον. Je ne doute point que ces notes marginales n'ayent été tirées de

quelques bons manuscrits; car j'y ay trouvé des leçons excellentes. Celle-cy est confirmée par le manuscrit de Florence, qui mesme présente une autre leçon bien remarquable. Voicy le passage entier comme il est dans ce manuscrit, οὕτω ψυχῆ μὴ ἀρετῶν κικτημένη τὸ τῷ θεῷ ἐνοπλεῖσθαι κάμος ἀμήχανον. De mesme l'ame qui ne possède pas encore la vertu, ne scauroit attacher ses regards sur la beauté & sur la splendeur de la divinité. Ce qui me paroist préférable à la leçon du texte imprimé.

Page 3.

La Philosophie pratique, est la mere de la vertu; & la théoretique, est la mère de la vérité.] Il n'étoit pas difficile de corriger cet endroit. La leçon que j'ay suivie, ἀληθείας δὲ ἢ θεωρητικῆς, est confirmée par l'exemplaire conferé sur les manuscrits. Le manuscrit de Florence ne paroist pas bien sain dans ce passage; ce qu'il y a de meilleur, c'est qu'au lieu de ἔστ' il lit ἔπ, d'ailleurs. Ainsi il ne faudroit pas separer cette periode de celle qui la précède, mais traduire de suite, *d'ailleurs la Philosophie pratique, &c.*

Page 4.

Il faut donc premièrement estre homme.] c'est ainsi qu'il faut lire dans le texte comme il est imprimé, ὁρθῶς οὖν ἄνθρωπον δεῖ γινέσθαι, & non pas ἀγαθόν, *homme de bien;*

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 247
 car dans le langage des Pythagoriciens,
estre homme, c'est estre homme de bien ;
 les méchants, les vicieux ne sont pas des
 hommes. Le manuscrit de Florence lit
 aussi ἄνθρωπον, & non pas ἀγαθόν.

*Pour nous apprendre que c'est par la
 pratique des vertus que nous devons a-
 vancer.*] Il y avoit icy une faute confi-
 dérable dans le texte, παιδαγωγῶν ἡμᾶς ἀπὸ
 τῆς πρὸς τὸν βίον μεγίστης χηίσεως, &c. ce mot
 μεγίστης ne peut avoir icy aucun sens rai-
 sonnable. Dans le manuscrit de Floren-
 ce il y a ἀρετῆς, *par l'usage des vertus de
 la vie*, &c. ce qui est excellent.

Honore les Dieux immortels.] Il se pré- Page 6.
 sente d'abord icy une question : sçavoir,
 pourquoy dans ces Vers Pythagore ne par-
 le que du culte qu'on doit rendre aux Fils
 de Dieu, & qu'il ne dit pas un mot de
 celui qu'on doit à Dieu mesme qui les a
 créez. Cela vient à mon avis de ce que
 Pythagore suivoit les Egyptiens, & que
 les Egyptiens ne parloient jamais du pré-
 mier principe, qu'ils regardoient comme
 environné de ténébres qui le cachoient.
 πρώτην ἀρχὴν, dit Damascius, σκοτός, ὑπὸ
 πᾶσαι ἰότησι, σκοτός ἀγνώστον. *Le premier prin-
 cipe*, c'est à dire, Dieu Père & Créateur
 de tous les estres, *est élevé au dessus de*

toute pensée : c'est une obscurité inconnue & impénétrable. Et on prétend que les Egyptiens avoient suivi en ce point la Theologie d'Orphée, qui disoit, *Je ne voy point le premier estre, car il est environné d'un nuage qui le dérobe à mes yeux.*

Αὐτὸν δ' οὐχ ὀρέω, αἷ γὰρ νέφος ἐστὲν ἄκται-

Ne connoissant donc point ce premier estre, ils ne pouvoient selon leurs principes, luy assigner un culte; mais ils enseignoient que le culte qu'on rendoit aux Dieux & aux Anges, se rapportoit & se terminoit à Dieu qui les avoit créez.

Qu'il faut honorer les Dieux de cet univers.] Par ces Dieux, Hierocles entend ce que les Payens appelloient les douze grands Dieux qu'ils regardoient comme les enfans, & comme les premiers nez du Dieu Créateur de toutes choses; & auxquels ils rendoient un culte supérieur à celui qu'ils rendoient aux Anges & aux autres esprits. Et cette erreur des Payens venoit d'une vérité dont ils avoient quelque légère idée, mais qu'ils ne developpoient pas assez. Ils entrevoyoient seulement, qu'au dessus des Anges & de tous les esprits bienheureux, il y avoit des Dieux qui procedoient du Père.

Et que la Loy éternelle qui les a-pro-

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 249
duits, leur a distribué.] La Loy éternelle est
 icy la providence, la volonté divine, Dieu
 mesme qui a tout créé. Mais je ne dois pas
 oublier icy une leçon bien remarquable,
 que présente le manuscrit de Florence, au
 lieu de δημιουργικός νόμος, la Loy qui les a
 créés, on y lit δημιουργικός λόγος, la parole ou
 le verbe qui les a créés : Ce qui s'accorde
 fort bien avec ces paroles de Platon dans
 l'Épinomis: *Le Verbe tres-divin a arrangé* To. 3. p. 926.
& rendu visible cet univers.

*En les plaçant les uns dans la première
 Sphère.*] Car les Pythagoriciens en-
 seignoient que Dieu, après avoir créé les
 Dieux inférieurs, & les ames des hom-
 mes, les avoit distribuez les uns & les
 autres, dans les différentes spherés des
 cieux. On peut voir le Timée.

Comme aussi de ne point trop relever ni Page 7.
rabaisser.] Ce passage étoit fort obscur
 dans le texte. Un petit mot ajouté à la mar-
 ge de l'exemplaire conféré sur les manus-
 cripts l'a rendu clair. Au lieu de καὶ μήτε
 ὑπαίρειν πῦρ αἰθέρων, il faut lire καὶ τὸ μήτε,
 &c. Ce second τὸ, repond au piémier τὸ
 γὰρ. J'ay veu ensuite avec plaisir cette ad-
 dition de l'article τὸ, confirmée par le ma-
 nuscrit de Florence.

De leur donner le rang qu'ils ont recen,

Et de rapporter tout l'honneur qu'on leur rend, au seul Dieu qui les a créés.] Voicy deux grandes vérités qui ont été connues des Payens ; la première, que les différents esprits que Dieu a créés, & qui sont entre Dieu & l'homme, doivent estre honorez, de manière qu'un zèle mal entendu, & sans connoissance, ne nous porte pas à les élever au dessus de ce qu'ils sont, & que l'ignorance & l'impiété ne nous obligent pas non plus à les rabaisser. Et la seconde, que tout l'honneur que nous leur rendons se rapporte à Dieu, comme à celui à qui ils doivent comme nous leur estre.

Et qu'ils ont receu de luy immuablement & indivisiblement, l'estre & le bien estre.] J'avois ajouté ces derniers mots, *Et le bien estre.* Ce qui s'est trouvé ensuite à la marge de l'exemplaire de M. l'Abbé Renaudot, & confirmé par le manuscrit de Florence, qui mesme au lieu de *ἀμείωτος* a lû *ἀμέμικτος*, c'est à dire, sans qu'on puisse se plaindre, ni leur porter envie.

Page 3.

Car il est digne de Dieu d'avoir produit de telles images de luy-mesme.] Voicy un grand principe avoué par les Payens mesmes, qu'il est digne de Dieu d'avoir produit des images de luy-mesme, sembla-

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 251
bles à luy, & incapables de s'alterer & de
se corrompre.

*Qui ne fussent pas capables de s'alterer
& de se corrompre par leur pente au mal.]*
Les payens imaginoient ces *Dieux immor-*
tels, enfans du Dieu suprême, comme
des substances qui tenant de la pureté in-
corruptible de leur origine, ne pouvoient
s'altérer, ni se corrompre par la pente au
mal, & en cela bien au dessus des Anges &
des autres esprits bienheureux, qui ont pû
se corrompre. On voit là un rayon de véri-
té; car en effet Dieu a engendré un fils qui
n'a point connu le péché; mais ce rayon
de vérité est demeuré obscurci & accablé
sous d'épaisses ténèbres que les yeux de ces
Philophes n'ont pû percer.

Et c'est pour les distinguer des hommes.]
Ce passage est corrompu dans les éditions;
mais le manuscrit de Florence l'a parfai-
tement rétabli, en corrigeant *ως γὰρ ἀν-*
θρώπων, &c. au lieu de *καὶ μήτε πρὸς ἀνθρῶ-*
πι, &c. qui dit tout le contraire.

*Voilà pourquoy les ames des hommes
pourroient estre justement appellées des
Dieux mortels.]* Voicy une idée qui me
paroist grande & noble; les ames des hom-
mes peuvent estre appellées *des Dieux*
mortels: *Dieux*, en ce qu'elles peuvent

s'unir à Dieu ; & *mortels* , en ce qu'elles peuvent s'en éloigner. La mesme chose peut estre dite des Anges ; car les Anges ont pû aussi s'éloigner de Dieu.

Pag. 9-

C'est l'ignorance & l'impiété.] Au lieu de *ἀνοία, folie* , j'ay corrigé *ἀνοία, ignorance*. La suite mesme prouve la necessité de cette correction , *ὡ γὰρ τῆ ἀνοία* , &c. *l'ignorance de ce qui est bon*.

Non point par la cessation de l'estre, mais par la privation du bien estre.] Telle est certainement la mort des essences raisonnables qui ont été créées ; mais cela n'empesche pas qu'elles ne soient d'une nature à pouvoir mourir absolument, & estre anéanties ; car leur immortalité ne vient que de la volonté de Dieu.

Qui se fait par la reminiscence.] Du dogme de la création des ames avant les corps , les Pythagoriciens , & après eux les Platoniciens tiroient celuy de la reminiscence , qui en est une suite nécessaire ; car si l'ame a existé avant le corps , elle a dû avoir toutes les notions ; & par consequent , ce que nous apprenons dans toute la vie, n'est qu'un ressouvenir de ce que nous avons oublié : mais c'est de quoy il a été assez parlé dans la vie de Platon.

C'est une nécessité qu'il y ait une essence

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 253
au dessus de l'homme, & au dessous de Dieu.] Les Anges sont donc au dessus de l'homme, selon Hierocles, & cela est vray. Ce sentiment d'Hierocles est plus conforme à la saine doctrine que celui de Tertulien qui a crû que l'homme étoit au dessus des Anges, parce qu'il a été créé à l'image de Dieu : mais cela ne convient pas moins aux Anges qu'aux hommes. Il est si vray que l'homme est inférieur aux Anges, que Jésus-Christ luy-mesme pendant qu'il a été homme, est dit dans l'écriture, inférieur aux Anges. *Qui modico quam Angeli minoratus est.* S. Paul Heb. 2. 7. 9. Comme homme, il étoit inférieur aux Anges; & comme Dieu, il étoit servi par ces mesmes Anges. *Et Angeli ministrabant ei.* Matt. 4. 11. Marc. 1. 13.

Qui lie les deux extrêmes les uns avec les autres.] Il y a dans le texte τὰ πρὸς ἄλληλα σωάπλων. L'exemplaire de M. l'Abbé Renaudot ajoute à la marge le mot ἄκρα, qui est très-nécessaire, τὰ ἄκρα πρὸς ἄλληλα σωάπλων, & c'est ainsi qu'a lû le manuscrit de Florence.

De manière que le tout de l'essence raisonnable.] Dans le manuscrit de Florence, au lieu de λογικῆς τῆς ἑσίας, on lit τῆς λογικῆς δημιουργίας, de la création raisonnable,

254 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
de la production raisonnable ; c'est à dire,
de la production des estres douez d'intel-
ligence & de raison.

Page 10.

*Mais tantost plus grande , & tantost
moins grande.*] Quoyque les Anges soient
des substances plus parfaites que les hom-
mes , & qu'ils ayent plus d'intelligence,
ils ne sont pas leur lumière à eux - mes-
mes , & ils ne voyent que selon qu'il
plaist à Dieu de les éclairer. Mais il me
semble qu'on ne peut pas inférer de là que
la connoissance qu'ils ont de Dieu n'est pas
immuable & permanente , c'est à dire,
qu'elle n'est pas toujours la mesme , &
qu'elle augmente & diminuë ; car Dieu a
fixé en eux cette connoissance , de manié-
re qu'elle peut bien augmenter , mais qu'
elle ne peut diminuer. Il y a deux choses
dans la connoissance ; il y a la connois-
sance , & l'élection , ou le choix : la pré-
mière dépend de l'intelligence , qui est tou-
jours la mesme dans les Anges ; & l'autre
dépend de la volonté , qui n'est pas tou-
jours la mesme dans les Anges , non plus
que dans les hommes ; car ayant été créez
libres , ils ont pû changer , comme le prou-
ve la chute des Anges rebelles qui ont per-
du la grace par leur orgeüil. Mais cette
question , si dans les Anges la connoissan-

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 255
ce a pû diminuer comme l'innocence, doit
estre laissée aux Theologiens.

Il ne s'est point élevé au dessus de la condition de l'homme.] Il veut dire que cet estre moyen, (les Anges) n'a été créé ni dans la condition de l'homme, au dessus de laquelle il se soit élevé par le progrès de ses connoissances, ni dans celles des Dieux, de laquelle il soit déchû par son oubli & par la diminution de ses connoissances; mais qu'il a été créé tel, supérieur à l'homme, & inférieur à Dieu.

Ni par le vice ni par la vertu.] Il est très-vray que les Anges ne peuvent s'élever à la nature divine par l'éminence de leur vertu; mais il n'est pas vray qu'ils tiennent de leur essence le privilège de ne pouvoir jamais décheoir, & devenir mesme inférieurs à l'homme par le vice. Hierocles a oublié la chute du premier Ange rebelle. Et Job connoissoit mieux la nature Angelique, quand il a dit, *Ecce qui serviunt* Job. chap. 4.
ei non sunt stabiles, & in Angelis suis re- 18.
perit pravitatem.

Car comme là, c'est l'ordre.] Là, c'est Page II.
à dire, dans les causes qui ont produit les estres; c'est à dire en Dieu, dans les raisons qu'il a eu de créer, &c.

De mesme dans cet univers les estres

156 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
produits par la première pensée de Dieu, doivent estre les premiers.] Les Payens ont voulu pénétrer non seulement l'ordre de la création, mais encore la cause & la raison de cet ordre, & voicy ce qu'en pensoient les Pythagoriciens: comme la sagesse de Dieu est inseparable de l'ordre & de la perfection, ils concevoient que Dieu avoit créé avant toutes choses, les substances raisonnables. Que la première pensée avoit créé d'abord ce qu'il y a de plus grand parmi les substances, c'est à dire ses enfans, *les Dieux immortels*; que la seconde pensée avoit créé les substances moyennes, c'est à dire, les Heros, (les Anges;) & que la troisième pensée avoit créé les troisièmes & dernières substances, c'est à dire les ames des hommes: Et dans ce sentiment on voit l'opinion de la plupart des Pères Grecs & Latins qui ont tenu que les Anges & les autres esprits bienheureux ont été créés les premiers, & avant la création du monde, ce qui a fait dire par saint Gregoire de Nazianze, *τον μὲν ἐννοεῖ τὰς ἀγγελικὰς δυνάμεις καὶ οὐρανίους, καὶ τὸ ἐννοήμα ἔργον ἦν.* *Il pensa premièrement les vertus angeliques & célestes; & cette pensée fut leur production: expression très-conforme à celle dont se sert icy Histo-*

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 257
cles. Le reste n'est qu'erreur ; car tant s'en
fait que les ames des hommes ayent été
créées avant le ciel & la terre , que l'ame
du premier homme est le dernier des ou-
vrages de Dieu, comme nous l'apprenons
de l'histoire de la création, Gen. 1. & 2.
L'ordre de Dieu n'est pas toujours l'ordre
que les hommes connoissent. L'Eglise mes-
me n'a encore rien décidé sur le temps de
la création des Anges.

*Et ceux qui ressemblent à la fin des pen-
sées.*] Ce n'est pas que les Pythagoriciens
conçussent par là aucune impuissance, au-
cun affoiblissement dans les dernières pen-
sées de Dieu, car ils n'ignoroient pas que
Dieu agit toujours avec la mesme force &
la mesme perfection; mais c'est qu'ils pen-
soient que Dieu n'étant luy-mesme qu'or-
dre, n'a pû que suivre l'ordre dans ses pen-
sées, dans ses operations. Dans le Timée,
on voit de mesme que la création de l'hom-
me a été la dernière pensée de Dieu.

*Car c'est tout cet arrangement raison-
nable avec un corps incorruptible.*] C'est
à dire, que cette création des substances
raisonnables & revêtus d'un corps incor-
ruptible, faite avec cet ordre, est l'ima-
ge de la divinité entière, comme la remar-
que suivante va l'expliquer.

Est l'image entière & parfaite du Dieu qui l'a créé.] Il y a dans le Grec , *Est l'image du Dieu entier qui l'a créé.* Hierocles veut dire que Dieu s'est représenté tout entier dans la création de ces substances. Les premières, qui ont été produites par la première pensée, sont l'image de ce qu'il y a en luy de plus excellent ; car les fils de Dieu doivent posséder éminemment les perfections du père. Les secondes, qui sont l'effet de la seconde pensée, sont l'image moyenne de ce qu'il y a en luy de moyen ; car Dieu n'a communiqué aux secondes substances que des perfections modifiées, si on peut parler ainsi, & il ne les a pas fait égales à ses enfans. Enfin les troisièmes & dernières substances, qui sont l'ouvrage de la troisième pensée, sont l'image de ce qui tient le dernier rang dans la divinité ; car il a fait les hommes moindres que les Anges. Ainsi on trouve, si on l'ose dire, Dieu entier dans ces trois différentes substances, Dieu leur ayant départi avec ordre & avec mesure toutes les perfections, & les remplissant toutes selon leur nature.

Page 12.

Et qui les fait estre les uns les premiers, & les autres les seconds.] Voicy une erreur que les Pythagoriciens avoient

prise des Chaldéens qui faisoient plusieurs ordres de Dieux ; αἱ πηγαί, οἱ νοεροί, οἱ μυστοί, οἱ ὑπερκόσμοι, οἱ ἐγκόσμοι, & plusieurs autres qu'il falloit tous honorer selon leur ordre & leur rang, comme dit Jamblique dans son traité des mystères, sect. 5. c. 21. πάνυ δὲ πρῆτον καθ' ἑκάστου ἔληχε πᾶσι.

Car quoique, comme étant les premiers dans tout cet arrangement raisonnable.] J'ay ajouté au texte le mot *καθ' ἑκάστου* qui me paroist y manquer, εἰ γὰρ καὶ ὡς καθ' ἑκάστου ἐκαστὴ τῆς λογικῆς διακόσμου, sans cela le passage est inintelligible, au moins pour moy. Nous avons déjà vû que par cet *arrangement raisonnable*, Hierocles entend la production des estres doüez d'intelligence & de raison, & qui est faite avec ordre, comme on l'a expliqué.

Et ils sont plus divins les uns que les autres.] C'est une erreur grossiere des Payens. Ce plus ou ce moins ruine la Divinité. *C'est l'erreur des Gentils, dit saint Jean Chrysostome, d'adorer la créature, & de faire leurs Dieux plus grands, ou plus petits. Si le Fils ou le saint Esprit est moindre en quelque chose, il n'est pas Dieu. Cela ne peut estre pensé, que des Anges & des autres esprits bienheureux, dont il y a divers degrez, & qui étant tous de*

260 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
mesme nature, font pourtant supérieurs
les uns aux autres, & ont plus de pouvoir
les uns que les autres.

*Comme différentes parties, & différents
membres d'un seul tout qui est le Ciel,
& comme conservant leur liaison dans leur
separation, &c.]* Comme les Pythagori-
ciens prétendoient que l'univers, qu'ils
appellent icy *le Ciel*, étoit un animal vi-
vant & animé, ils concevoient que toutes
ses parties, quoyque séparées conservoient
leur liaison, & conspiroient à former ce
tout, dont la division & le deffaut d'har-
monie auroit détruit l'unité. Il en étoit
donc selon eux de l'univers, comme du
corps de l'homme: ce corps est composé
de différents membres qui sont joints &
unis ensemble avec une telle proportion,
que malgré leur separation, ils conservent
la liaison nécessaire pour recevoir l'esprit
& la vie. Tout ce que dit icy Hierocles
est expliqué au long dans le Timée de Pla-
ton.

*Ruine qui ne peut jamais arriver pen-
dant que la première cause, qui les a pro-
duits, sera immuable.]* Voila sur quels fon-
dements les Pythagoriciens fendoient l'é-
ternelle durée du monde: *Il n'est pas d'un
estre tout bon de se porter à détruire son ou-*

ouvrage qui est très-beau & très-parfait ; & Platon expliquant ces paroles dans son Timée, dit, tout ce qui a été lié est d'une nature à estre desuni ; mais il n'est pas d'un Créateur infiniment bon, de détruire son ouvrage, lorsque cet ouvrage n'a rien de mauvais en luy. Ces Payens ne concevoient pas que la fin & la ruine du monde est une des marques les plus sensibles de la bonté de Dieu, & que c'est au contraire cette fin qui conduit toutes choses à leur bien & à leur félicité.

Non seulement dans tous les genres.] Page 15.

Cela ne peut estre pensé que des deux derniers genres, c'est à dire des Anges & des hommes ; mais c'est une suite de l'erreur dont j'ay déjà parlé, qui établissoit différents ordres de Dieux.

Mais ayant été créées différentes par la Loy qui les a produites.] C'est un sujet de contestation entre les Theologiens. Le plus grand nombre est contre l'opinion d'Hierocles, & prétend que tous les Anges ont été créés de mesme nature, de mesme espèce ; mais que la Loy qui les a créés de mesme nature, ne leur a pas donné à tous la mesme dignité. Ainsi leur dignité ne vient pas de leur essence, comme Hierocles le dit icy, elle vient du don

262 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
de Dieu. On peut voir ce qui est remarqué
sur la page 27. Ce sentiment d'Hierocles
n'est vray que des Anges & des hommes
comparez les uns aux autres, les Anges
sont plus parfaits.

*Car dans chacun de ces genres il y a
une quantité infinie d'espèces.]* Quel aveu-
glement de concevoir dans le premier gen-
re, c'est à dire dans l'ordre divin, une
quantité infinie d'espèces, c'est à dire une
quantité infinie de Dieux. Cela n'est vray
que des Anges & des hommes : l'Ecriture
sainte nous enseigne qu'il y a un nombre
infini d'Anges, Daniel 7. 10. *millia mil-
lium ministrabant ei, & decies millies
centena millia.* On peut voir l'excellent
traité du P. Petau *de angelis* liv. 1. chap.
14. dans le troisiéme tome de ses dogmes
theologiques.

Sans qu'ils puissent jamais changer.]
C'est à dire, sans qu'ils puissent jamais
prendre la place les uns des autres. Un
homme ne peut devenir Ange, ni un An-
ge devenir Dieu. *Oportet enim illa esse
quod sunt, & quod facta sunt,* dit Metho-
dius dans S. Epiphane.

Page 16.

*Et la ressemblance que l'on s'efforce d'a-
voir avec eux.]* Il y a une faute dans le
texte, καὶ ἢ πρὸς ἑαυτὸν κατὰ δυνάμιν ἴσμοίω-

σις. Il faut lire, καὶ ἢ πρὸς αὐτὰ, &c. πρὸς αὐτὰ, c'est à dire, πρὸς τὰ θεῖα ἦν, avec ces estres divins, avec les Dieux : & c'est ainsi qu'on lit dans le manuscrit de Florence.

Car ce que l'on aime, on l'imite.] Au lieu de ces mots, ὁ γὰρ ἀγαπᾷ τις, car ce que l'on aime, le manuscrit de Florence présente, ὁ γὰρ ἀγαπᾷ τις; ce que l'on aime, ce que l'on honore : & je préfère cette leçon.

Affermi dans l'amour.] Car sans l'a- Page 17.
mour tout est imparfait & inutile ; c'est pourquoy Platon a dit après Pythagore que l'amour est le moyen le plus seur & le plus efficace que les hommes puissent avoir pour parvenir à la félicité. Dans le banquet.

Le simple orge du célèbre Hermionée a Page 19.
été agréable à mes yeux.] C'est ce que Perse a exprimé admirablement par ces Vers,

*Compositum jus f.isque animo, sanctosque recessus
Mentis, & incoctum generoso pectus honesto,
Hæc cedo admoveam templis, & farre litabo.*

Que la Religion & la Justice soient bien gravées dans mon esprit ; que la sainteté remplisse tous les coins de mon ame ; & que la generosité & l'honneur ayent fortement imprimé dans mon cœur toutes leurs

264 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
maximes. Si j'apporte toutes ces bonnes dispositions dans les temples, avec du simple orge, j'obtiendray des Dieux tout ce que je leur demanderay.

Page 17.

Et que c'étoit la coustume des anciens de nommer serment, d'un nom mystérieux & ineffable.] J'ay suivi icy la correction du sçavant Anglois Jean Pearson, qui m'a paru très certaine : il lit ὄρκιον, serment, au lieu de ὄρκων, avec des sermens. Hierocles ne dit pas, comme l'a crû l'interprete Latin, que les anciens nommoient le gardien de cette observation, avec des sermens ineffables ; car cela étoit très-contraire à leurs maximes, & à la doctrine qu'on enseigne icy : mais il dit qu'ils nommoient ce gardien le serment, d'un nom tout mystérieux & ineffable, δι' ἀπορρήτου. Et la véritable explication de cet endroit d'Hierocles doit se tirer d'un passage de Diogene Laërce, qui écrit que Pythagore disoit que le serment est tout ce qui est juste, & que par cette raison Jupiter est appelé du nom de serment ὄρκιον τε εἶναι τὸ δίκαιον καὶ διὰ τὸ Δία ὄρκιον λέγεσθαι. Jupiter étoit applié du nom mystérieux de serment, parce qu'étant très-juste & très-fidèle dans ses promesses, il conserve pour l'éternité, l'ordre & l'arrangement qu'il a éta-

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 265
a établies par sa Loy. Voila une grande
idée: la remarque suivante va l'expliquer.

Nous dirons que le serment est la cause Page 20.
qui conserve toutes choses.] Voicy une vé-
rité sublime, & qui donne une très-gran-
de idée de la majesté de Dieu, & de l'im-
mutabilité de l'ordre qu'il a établi dans
la nature. Dieu a créé toutes choses dans
l'état qui étoit le meilleur pour chacune ;
voilà la Loy efficace qui a tout produit,
& qui a placé chaque chose dans le rang
qu'elle doit avoir ; mais cela ne suffisoit
pas, il falloit encore que chaque chose
demeurast & perseverast dans ce mesme
état : & qu'est-ce qui pouvoit les y main-
tenir ? c'étoit le serment divin, qui est une
suite nécessaire de la Loy. Dieu a donc
voulu faire un pacte avec sa créature, &
s'assujettir, pour ainsi dire par ce serment,
à garder de son costé, inviolablement ce
pacte, & l'ordre qui en est la suite. Et
tous les estres raisonnables ont fait en luy
& par luy le mesme serment, & contra-
cté une obligation d'obéir toujourns à la
Loy divine, sans jamais s'en écarter. Dieu
en créant, jure par luy-mesme, comme
parle l'Ecriture, *Dieu a juré par luy-mes-*
me, & la créature fait le mesme serment,
en luy & par luy ; car la mesme Loy qui

266 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
 crée, lie ce qui est créé. Voila pourquoy
 ce serment est appelé plus bas, *inné & es-
 sentiel à toutes les créatures raisonnables,*
 parce qu'il est né avec elles, & qu'il est de
 leur essence. Comme elles ont juré en luy,
 elles ne gardent leur serment qu'en se te-
 nant attachées à luy. Cela est parfaitement
 beau, & l'on feroit un livre, si on vouloit
 approfondir toutes les véritez, que ce
 principe renferme, & les grands dogmes
 theologiques qu'il pourroit éclaircir.
 Nous allons voir qu'il n'y a que Dieu qui
 soit fidelle dans son serment, & que les
 créatures sont sujettes à le violer.

*N'est que l'effet de la Loy qui les a pro-
 duits, & du serment qui les maintient &
 qui les assure.]* J'ay ajouté ces derniers
 mots, *& du serment, &c.* qui paroissent
 très-necessaires; car il n'est pas seulement
 question de la Loy, mais du serment. La
 Loy crée, & le serment assure. La suite le
 prouve assez. Je lis, τὸ δημιουργικοῦ νόμου
 καὶ ὄρκου καταβιβαιόμενον, &c.

Page 21.

*Non seulement en transgressant l'ordre
 de la Loy divine, mais aussi en violant la
 foy du serment divin.]* J'ay suivi icy la note
 marginale que j'ay trouvée à l'exemplaire
 de M. l'Abbé Renaudot, où il y a, τὸ
 μόνον τῷ θεῷ νόμου πᾶσι, ἀλλὰ καὶ τῷ θεῷ ὄρ-

του πισιν ὡς εὐαίοντα, cela est plus fort que de faire servir τῶν, aux deux, & au serment & à la Loy.

Mais ce serment auquel on a recours dans les affaires de la vie civile, est l'ombre, & comme la copie de ce premier.]

Comme par le serment divin, Dieu assure & conserve dans ses ouvrages l'ordre que la Loy éternelle & immuable à son égard y a établi, de mesme les hommes par le moyen du serment humain, qui est né du premier, & qui en est la véritable image, assurent & conservent l'ordre entre eux dans les affaires civiles.

De manière que si le serment divin est le gardien de l'éternité, le serment humain est le depositaire de la vérité, & le garent de tous les desseins, & de toutes les entreprises des hommes, & le moyen qui les unit & les associe avec la vérité & la stabilité de Dieu. Il n'y a rien de plus grand & de plus profond que cette idée.

Et il mène droit à la vérité ceux qui s'en servent comme il faut.] La définition qu'Hierocles fait icy du serment humain, est admirable. Ce Payen étoit bien éloigné d'approuver ou de tolerer dans le serment les équivoques & les restrictions mentales, que Cicéron appelle *perjurio*

latebras, puisqu'elles ruinent la nature du serment, & que par leur moyen le serment, au lieu de rendre clairs & certains les desseins de celuy qui jure, & de mener à la vérité, rend au contraire ces desseins plus obscurs & plus cachez, & surprend la bonne foy par le mensonge, à qui il donne tous les dehors de la vérité.

Page 22.

Le premier qui précède par son essence est respectable comme le Gardien de l'éternité.] Parce qu'il conserve toutes choses dans l'état où elles ont été créées par la Loy; & que si les estres demeurent comme ils ont été disposez & arrangez par la Loy, c'est le principal ouvrage, & le premier effet du serment divin. Comme les Pythagoriciens croyoient cet état éternel, ils regardoient avec raison ce serment comme le gardien de l'éternité; mais il l'est encore plus véritablement dans le sens que luy peut donner la Religion Chrétienne. Le serment divin est le gardien de l'éternité, en ce qu'il conduit toute la nature à l'éternité qui suivra le temps.

Et qui enrichit de mœurs très-excellentes ceux qui ont appris à le respecter.] On dira contre Hierocles, que les bonnes mœurs précèdent l'observation du serment humain; mais il ne faut pas pren-

dre le change. Hierocles a raison ; car il regarde l'observation du serment humain comme la suite & l'effet de l'observation du serment divin. Il faut estre fidèle à Dieu avant que d'estre fidèle aux hommes ; & l'observation du dernier serment vient de celle du premier : ainsi il n'est pas possible que le serment soit respecté comme il faut , sans que les mœurs soient innocentes & saintes. Que doit-on donc juger des mœurs de ceux qui ont méprisé le serment, qui en ont fait un appast pour tromper & surprendre , & qui ont osé dire , *Quid est jusjurandum? emplastrum aris alieni* : Qu'est-ce que le serment ? une emplastra pour guérir les dettes.

Et cette observation est la vertu qui associe & qui unit.] J'ay suivi icy le manuscrit de Florence qui met un point après ἀπαγορεύσεις. & qui continuë τήρησις δὲ λέγειται ἢ πρὸς τὸ μόνιμον, &c. συναρμόζουσα δυνάμεις. Cela est très-bien dit, que l'observation du serment est la vertu qui unit , &c. c'est à dire , que l'observation exacte du serment fait de l'homme fidèle la véritable image de Dieu ; car Dieu observe volontairement le serment divin. L'homme donc qui observe le serment humain, imite cette stabilité de Dieu & sa vérité.

Ceux qui le respectent par une nécessité toute franche.] Car c'est une nécessité qui ne détruit pas la liberté , au contraire, elle la confirme. Je dois respecter le serment ; mais c'est par une volonté qui est toujours libre.

Page 23.

Lorsque par les vertus purgatives nous guérissons.] J'ay suivi le manuscrit de Florence , qui au lieu de παράλασιν ἰωρδύη, lit ἀγάλασιν ἰωρδύοις.

Page 24.

Au lieu que la rareté du serment en produit d'ordinaire l'observation.] C'est ce qui a fait dire par saint Augustin , que plus l'homme s'éloignera du serment , plus il sera éloigné du parjure : *Nam tanto longius à perjurio , quanto longe à jurando.*

Page 25.

L'esprit est conduit & regi.] Il y a une faute dans le texte ; car que veut dire πῶ μὲν γὰρ ὁ πρῶτος ορθώσει , χεῖνός ᾧν ? *Hanc enim (mentem) primus reget , probus existens ,* au lieu de πρῶτος , premier , il faut lire , ἔπος , mœurs. *Les mœurs honnestes redressent l'esprit , & l'habitude de ne point jurer refrene la langue & la tient en bride.* La certitude de cette correction n'a pas besoin de preuve. Elle est confirmée par les manuscrits. Celui de Florence lit fort bien , ὁ ἔπος κρατήσει , *les mœurs honnestes retiendront l'esprit , s'en rendront maistresses.*

*En ne t'en servant point en toutes rencontres, afin que tu t'accoustumes à jurer véritablement, &c.] C'est dans la mesme veüe que l'auteur de l'Ecclesiastique dit, *furationi non assuescat os tuum, & nominatio Dei non sit assidua in ore tuo. Sicut enim servus excruciatu tota die à livore non minuitur, sic omnis jurans & nominans nomen Domini, à peccato non purgabitur. Que ta bouche ne s'accoustume point au serment, & que le nom de Dieu ne soit pas continuellement dans ta bouche; car comme un esclave qui est battu de verges pendant tout un jour, ne peut estre sans meurtriſſeures; de mesme celuy qui jure à tout propos, ne peut estre sans péché.**

Puisqu'ils tiennent donc la seconde place, il faut leur rendre les seconds honneurs.] Dieu a voulu que les Anges fussent ses ministres, il s'en sert au gouvernement de l'univers, il leur a commis la garde des hommes, & leur a donné la protection des villes, des provinces, des Royaumes. Ce sont eux qui présentent à Dieu nos prières, nos larmes. Il est donc permis de les honorer, & de les prier. Les Payens presque toujourns superstitieux, voient outré ce culte; c'est pourquoy

Page 26.

272 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
saint Paul, en écrivant aux Colossiens,
leur dit, chap. 2. v. 18. *Que nul ne vous ravisse le prix de votre course, en affectant de paroistre humble par un culte superstitieux des Anges.* C'est ce culte outié que les Anges rejettent comme nous le voyons dans les livres saints ; car ils se fouviennent, qu'ils tiennent lieu de serviteurs & de ministres, étant envoyez pour exercer leur ministère en faveur de ceux qui doivent estre les héritiers du salut. Hierocles tasche icy de régler ce culte, en ordonnant de le proportionner à la dignité & à l'essence de ceux à qui on le rend ; & de le rapporter toûjours à Dieu. Et cela est très-surprenant dans un Payen.

Page 27.

C'est la connoissance de leur essence & de leur ordre, & le discernement précis & juste de leurs emplois.] C'est sur quoy les Peres Grecs & Latins, & tous les Theologiens ne sont pas d'accord. L'opinion qui paroist la plus vraisemblable, c'est que l'essence des Anges est la mesme, & que leurs emplois & leur dignité sont différents ; & que par consequent on doit proportionner le culte & l'honneur qu'on leur rend à la gloire qu'ils ont receuë ; mais toutes ces questions de

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 273
l'essence, de l'ordre, & des emplois des
Anges sont admirablement traitées dans
les trois livres du P. Petau, de *Angelis.*

De leurs emplois.] Les emplois des An-
ges sont d'estre les serviteurs & les Mini-
stres de Dieu, & d'aller par tout execu-
ter ses ordres, de porter à Dieu les prie-
res des hommes, & aux hommes les sé-
cours de Dieu. De veiller à la garde des
particuliers, des familles, des villes, des
Provinces, des Royaumes.

*Et nous n'honorons aucune nature in-
férieure à la nature humaine.*] Grand
principe qui ruine une infinité de reli-
gions, où l'on rendoit un culte aux cieux,
aux astres, à des animaux, à des plantes,
&c. Rien ne mérite le culte des hommes
que ce qui est plus noble & plus élevé
que l'homme.

Qui expriment & representent fidèle- Page 28.
ment en eux les biens, &c.] Le mot de
l'original est remarquable, *ὁμοεικονίζομεθα*
car le Fils de Dieu est la véritable image
du Pere. C'est pourquoy Jamblique dit,
ὡς εἰκόνη δὲ ἰδρυται τὸ αὐτοπάτωρος, αὐτοῦ γόνου,
καὶ μοιοπάτωρος θεοῦ, τὸ ὄντως ἀγαθοῦ. Et il
est l'exemplaire du Dieu, qui n'a d'autre
pere que luy-mesme du Dieu seul bon. Et
plus bas, ἀπὸ δὲ τὸ ἐνὸς τύπου ὁ αὐτάρχης θεός.

ἑαυτὸν ἕξελαμψι, διὸ καὶ αὐτοπάτωρ καὶ αὐτάρχης.
De ce Dieu, qui est unique, s'est produit le Dieu qui est son principe à luy-mesme; c'est pourquoy il est son pere, & n'a de principe que luy. Où il semble que les Payensayent reconnu deux personnes le Père & le Fils en un seul Dieu. Aussi voit-on dans Julius Firmicus, ces mots très-remarquables tirez de la Theologie des Egyptiens. Tu tibi Pater & Filius. Seigneur vous estes votre Père, & vous estes votre Fils.

Mais y perseverent toujours, & de la mesme manière.] J'ay ajouté ces mots au texte, parce qu'ils sont à la marge de l'exemplaire conféré sur les manuscrits, & & dans le manuscrit de Florence, αὐτὸν καὶ ὡσαύτως ἐν αὐτῇ διατελοῦσιν.

Page 29.

De la felicité dont ils jouissent en luy.] Ou par luy; selon le manuscrit de Florence, qui au lieu de τῆ πρὸς αὐτὸν, lit τῆ παρ' αὐτὸν.

Et par la pleine connoissance qu'ils ont d'eux-mesmes, ils separent & réunissent l'intimité immuable, &c.] Je ne croy pas qu'il y ait dans tous les livres des anciens Philosophes, un passage plus difficile que celui-cy. J'ay été fort long-temps sans l'entendre; & ce qui est encore plus rare,

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 275
bien convaincu que je ne l'entendois point. J'ay cherché inutilement du secours dans les interpretes. Ils expliquent au long ce qu'on entend, & ne disent jamais, ou que très-rarement, un mot sur ce qui est obscur & difficile. Pour moy qui me suis fait une loy d'attaquer les plus grandes difficultez, & de les resoudre, ou d'avoüer qu'elles sont au dessus de ma petite capacité, & de ma foible intelligence, j'ay médité long-temps sur celle-cy, & à plusieurs reprises, toujourns sans beaucoup de fruit. Enfin dans un moment plus heureux, il m'a semblé qu'un rayon de lumière a dissipé ces ténébres. Hierocles pour faire voir la différence qu'il y a entre les premiers estres, enfans du Dieu suprême, & qui sont appellez *Dieux immortels*, & les estres moyens, qui sont les Heros pleins de bonté & de lumière, c'est à dire, les Anges, se sert d'une comparaison empruntée des ceremonies des initiations aux mystères. Il y avoit deux sortes d'initiez, les premiers & les plus avancez étoient ceux qu'on appelloit *ἐπίσταται*, c'est à dire, ceux qui étoient admis à l'inspection des choses les plus secretes de la Religion; & les autres étoient ceux qu'on appelloit simplement *μύσται*, c'est à dire, ceux qui

276 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
n'étoient qu'admis à la profession, & qui ne commençoient, s'il faut ainsi dire, leurs connoissances, qu'où finissoit la plénitude de la connoissance des premiers. Hierocles compare donc avec beaucoup d'esprit & de raison aux premiers, à ces intimes, les premiers estres, les Dieux immortels, ou les fils de Dieu, parce qu'ils sont unis à luy intimément, & toujours participans de sa lumière, & que rien ne leur est caché. Et les estres moyens, les Heros, c'est à dire les Anges, il les compare aux simples initiez qui viennent immédiatement après les autres, & qui sont toujours attachez à leur profession ; mais avec des efforts & des progrès, tantost plus grands, tantost moins grands, & qui ne commencent à connoistre qu'où finit la plénitude de la connoissance des premiers. Comme ces simples initiez sont moyens entre les parfaits & les autres hommes; de mesme les Anges sont moyens entre les premiers estres, les Dieux immortels, & les derniers, c'est à dire, les ames des hommes. Et Hierocles dit fort bien que ces estres moyens separent & réunissent l'intimité que les premiers ont avec Dieu, ils la separent, parce qu'ils sont entre les premiers estres & les derniers, qui sont

Les hommes; & ils la réunissent, parce qu'ils servent comme de canal à la lumière divine qui vient par eux les éclairer, quoique plus foiblement, & avec la modification convenable & nécessaire. Cela me paroît très-beau, & explique admirablement la nature & le ministère des Anges.

L'épithete qui signifie excellents, marquant par sa racine, qu'ils sont pleins de bonté & de lumière.] C'est pourquoy Hesy chius marque ἀγαυοί, θεσπιεῖς, λαμπεροί, φωτινοί : Ce mot ἀγαυοί, signifie bons, éclatants, lumineux. La bonté éloigne le vice, & la lumière exclut l'oubli; & ces deux qualitez conviennent parfaitement aux Anges.

Et le terme de Heros venant d'un mot qui signifie amour.] Ἡρώες, Heros, pour ἱρώες, amours. Platon en donne la mesme étymologie dans son Cratyle; mais elle n'est pas bien feure, non plus que toutes les autres qu'en ont données les Grecs, qui se contentoient souvent d'une légère ressemblance, ou de la moindre allusion. Il y a plus d'apparence que le mot de Heros vient du Chaldaïque Aris qui signifie un homme vaillant & redoutable.

On les appelle aussi bons Demons, com- Page 30.

278 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
*me instruits & sçavants dans les Loix
divines.*] Cette étymologie est plus vray-
semblable que l'autre. δαίμονες, οἱ θεοὶ, δαι-
μόνες πνέες ὄντες, οἷον ἔμπεροί, dit Hezych.
Saint Augustin dit la mesme chose, &
il ajoûte qu'il n'y a que les Payens qui
se soient servis de ce mot *bons Demons*,
pour dire les Anges. Dans la Religion
Chrétienne, ce mot *Demon* est toujourn
pris en mauvaise part, pour le mauvais
Ange, le malin esprit.

*Et quelquefois on leur donne le nom
d'Anges.*] *Ange* ne veut dire autre cho-
se que *celuy qui annonce*; ainsi c'est un
nom d'office, c'est à dire qui marque l'em-
ploy, & non pas l'essence. Les Anges ne
laissent pas d'estre ordinairement appel-
lez de ce nom, quoyqu'ils n'annoncent
pas toujourn; car c'est là leur destination,
leur fonction.

*Car ils sont à l'égard du premier genre
comme la splendeur à l'égard du feu.*]
Hierocles en voulant enseigner aux hom-
mes quelle est la véritable essence des
Anges, afin qu'ils proportionnent leur
culte à leur dignité, relève trop icy cette
nature, en disant qu'elle est *comme la
splendeur à l'égard du feu*: car si cela é-
toit, ils seroient aussi parfaits que leur

cause, & ils sont bien éloignez de cette perfection. Mais peut-estre que ce passage doit estre expliqué plus favorablement, & qu'Hierocles a voulu dire que les Anges sont tout brillants de la lumière qui rejaillit de Dieu sur eux; qu'ils n'ont que par participation la lumière dont Dieu est le principe & la source. Et c'est dans ce sens que saint Gregoire de Nazianze a dit οὕτως ὑπέστησαν λαμπρότητες δεύτεραι, λειτουργοὶ τῆς πρώτης λαμπρότητος. *Ainsi ont été créées les secondes splendeurs, ministres de la première*; car il n'y a que Jesus Christ qui soit véritablement la splendeur de la gloire de son père; aussi les Anges n'ont-ils jamais été appellez dans l'Écriture, *Fils de Dieu*. Au reste il est aisé de voir qu'Hierocles fait icy les Anges corporels: il leur donne un corps delié & subtil, de manière que comparez à Dieu, ce sont des corps, & comparez aux hommes ce sont des esprits. C'étoit là l'opinion la plus généralement receuë de son temps. La plupart des Peres & des Theologiens ont suivi le sentiment contraire, & ont enseigné que les Anges étoient incorporels, & de purs esprits. Et c'est le sentiment de toute l'école.

Je dis la lumière claire & pure, a. Page 32.

près laquelle on imagine aisément une lumière pleine d'ombres, & mêlée de ténèbres.] Cette idée est belle. Les Anges comme plus éclairés de Dieu que les hommes sont à l'égard de ces derniers, comme la lumière pure & nette auprès d'une lumière sombre & mêlée d'obscurité; car le corps remplit l'ame de ténèbres.

Il est inférieur aux estres qui y pensent toujours, en ce qu'il cesse quelquefois d'y penser.] Tout ce passage est fort embrouillé dans les éditions. Le manuscrit de Florence m'a tiré d'embarras, en suppléant quelques mots qui manquent au texte. Voicy le passage entier comme il y est écrit. τῶν μὲν αἰὲν κύντων ἀπολειπόμενος τῷ ποτὲ μὴ νοεῖν. τῶν δὲ ἀλόγων ἀμαθείῃ κῆρος τῷ ποτὲ νοεῖν καὶ ποτὲ πρὸς τὴν θεῖαν ἐπισήμην ἀνακαλεῖσθαι, &c. Dans la traduction j'ay ajouté ces mots, *Voilà ses ténèbres, voilà sa lumière*, pour faire mieux entendre la pensée d'Hierocles.

Et qu'il est quelquefois rappelé à la science divine, lorsqu'il se joint aux chœurs célestes.] Car il faut que l'homme soit uni aux chœurs célestes, c'est à dire, qu'il soit sanctifié, pour estre véritablement rappelé à la science divine.

Alors celuy qui a été honoré de cette grace divine, devient digne de nos hommages & de nos respects.] Hierocles enseigne icy bien clairement que ce qui fait les Saints, c'est cela mesme qui les rend dignes de nos hommages. Grande vérité.

Comme ayant relevé & orné en luy l'é- Page 32.
galité de notre nature par la participation à ce qu'il y a de meilleur.] Car les Saints étoient hommes comme nous ; mais ils ont relevé & orné cette égalité de nature par la grace dont Dieu les a faits participants. Au reste le manuscrit de Florence corrige fort bien ce passage, en lisant, *ὡς πρὸς τῆς φύσεως ἴσον τῆ τῷ κρείττονος μετουσίᾳ κοσμήσεως.* *L'égalité de notre nature, c'est à dire, ce que la nature luy avoit donné de commun avec nous.*

Soit qu'il possède cette ressemblance de toute éternité.] De toute éternité véritablement, & à la lettre comme le Fils de Dieu ; ou de toute éternité, c'est à dire, avant le temps comme les Anges, qui ayant été créez de Dieu avant le temps ou avec le temps, sont regardez comme éternels.

Les appelle Demons.] Après qu'elles ont dépouillé ce corps mortel & corrup-

282 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
tible ; car c'est alors seulement qu'elles
sont pleines de science & de lumière,
comme il va le montrer dans la suite.

*Il ajoute cette épithete terrestres, pour
faire entendre qu'ils peuvent converser a-
vec les hommes.]* Je croy qu'Hierocles se
trompe icy. Il auroit expliqué ce Vers de
Pythagore plus simplement, s'il avoit dit
que par ce mot, *καταχθονίους δαίμονας*, il
entend les deffunts, ceux qui sont morts
après avoir mené une vie pure & sage.
Il les appelle *δαίμονας*, *Demons*, à cause
de la lumiere dont ils sont éclairez, &
pour les distinguer des Demons qui sont
tels par leur nature, c'est à dire des An-
ges, il ajoute *καταχθονίους*, *subterraneos*,
qui sont sous la terre, c'est à dire qui sont
descendus dans le tombeau ; car c'est ce
que signifie proprement le mot *καταχθ-
ονίους*. Je ne me souviens pas de l'avoir ja-
mais lû pour dire *celuy qui vit sur la terre*,
les Grecs ont toûjours dit en ce sens-là,
ἐπιχθόνιος ; Homere, *ἀνθρώποισιν ἐπιχθόνιοισιν*,
au lieu qu'ils ont toûjours employé *κα-
ταχθόνιος* pour dire, *celuy qui est sous la
terre*, qui ne vit plus. Aparemment Hie-
rocles n'a osé l'expliquer ainsi, de peur
de choquer le dogme de Pythagore qui
enseignoit que les ames des deffunts n'al-

oient pas sous la terre, mais dans l'Æther, ou au Soleil, & leur corps delié dans la Lune. Mais cette crainte étoit mal fondée; l'opinion de Pythagore ne l'empeschoit pas de se servir d'un mot reçu par l'usage, pour dire simplement les morts. Virgile n'a pas eu cette crainte, quand il a mis ce Vers dans la bouche de Junon,

Et nunc magna mei sub terras ibit imago.

Quoyqu'elle parle dans le sentiment de Pythagore. J'ose dire que c'est le véritable sens du Vers Grec. Du reste, tout ce qu'Hierocles dit icy est admirable.

Qu'ils peuvent converser avec les hommes, animer des corps mortels, & habiter sur la terre.] Si Hierocles a voulu dire icy que les ames des deffunts peuvent revenir animer des corps, comme de sçavants hommes l'ont prétendu, il s'éloigne certainement du dogme de son auteur, qui dit formellement dans les deux derniers Vers, *Et quand après avoir dépouillé ton corps mortel, tu arriveras dans l'ather pur, tu seras un Dieu immortel, incorruptible; & que la mort ne dominera plus.* Hierocles a donc parlé icy de la nature des ames des hommes, qui

284 REM. SUR LES VERS DE PYTH.

peuvent venir icy bas animer des corps mortels. *Qui peuvent*, c'est à dire, *qui sont d'une nature à pouvoir*, & comme il s'explique luy-mesme à la fin, *qui sont sujettes à descendre, & à venir habiter la terre.*

Est devenu Demon par l'habitude & par la liaison.] Par l'habitude, c'est à dire, par la pratique constante des vertus, & par la liaison, c'est à dire, par son union avec les estres supérieurs, & par eux avec Dieu d'où il tire toute sa lumière ; car voila ce qui fait les Saints.

Et sçavant dans les choses de Dieu.] J'ay suivi icy le manuscrit de Florence, qui après ces mots *ἄσσει δὲ ἠγομένω δαίμονι*, que je viens d'expliquer, ajoute, *καὶ δαίμονι τῷ θεοῦ καὶ ἐπισήμονι*, ce qui est très-beau.

Page 34.

Qui ont trouvé place dans les ordres divins.] Hierocles veut qu'on ne rende ce culte aux Saints qu'après leur mort ; car ce n'est qu'après leur mort qu'ils sont recens dans les ordres divins.

En un mot tous les estres inférieurs à la nature humaine ne doivent nullement estre honorez.] L'Homme mesme ne doit estre honoré de ce culte, dont il est icy question, qu'après que par sa vertu il

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 285
s'est élevé au dessus de l'homme.

Et qui sentent leur dignité & leur noblesse.] Car après les Anges, l'homme est la plus noble de toutes les créatures.

Et s'il n'est compris dans le chœur divin.] Ce qui se faisoit alors par les cérémonies publiques des villes, ou par le suffrage des peuples. Page 35.

Ne laissent pas de mériter nos respects par la dignité de la liaison que nous avons avec eux.] Il y avoit une faute considerable dans le texte, τῆ ἀξία τῆς χρήσεως, *par la dignité de l'usage dont ils sont.* Cela ne peut estre souffert. Hierocles n'a jamais pû dire que nos pères & nos parents ne méritent nos respects qu'à cause de l'usage & de l'utilité que nous en retirons, & du besoin que nous en avons. L'exemplaire conféré sur les manuscrits, fournit à la marge la véritable leçon, σχέσεως, *liaison*, au lieu de χρήσεως, *usage*. Le manuscrit de Florence la confirme, & la suite mesme la prouve & la suppose nécessairement ; car on lit quelque lignes plus bas δι αὐτῶ τῶ τῆς σχέσεως ἀνάγκην, *à cause de la mesme nécessité de liaison.*

Car ce que sont à notre égard les estres supérieurs dont les célestes nous tiennent lieu de pères, &c.] Voicy une belle idée

286 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
des Pythagoriciens : Nos pères sont à
notre égard l'image de Dieu ; & nos pa-
rents sont l'image des Anges & des autres
esprits bienheureux, & comme on doit
honorer les Anges après Dieu, de mesme
nous devons honorer nos parents après
nos pères.

Page 37. *Mais de cette manière notre empresse-
ment pour la vertu dégènera en em-
pressement pour le vice.*] Il y a simple-
ment dans le texte, οὕτως ἢ δευτεραπείη πρὸς
κακίαν αὐουδῆ. *Mais de cette manière notre
empressement dégènera en vice.* L'exem-
plaire conféré sur les manuscrits supplée
à la marge οὕτως ἢ δευτεραπείη ἢ τῶν ἀρε-
τῶν ἀσκησις πρὸς κακίας αὐουδῆ; & c'est ainsi
qu'on lit dans le manuscrit de Florence.

Page 38. *Qu'ils ressemblent.*] Car s'ils ne leur
ressemblent pas par la vertu, ils leur res-
semblent au moins par le rang qu'ils oc-
cupent à notre égard, & par la liaison
que nous avons avec eux.

Page 39. *Car deux bonnes actions nous étant pro-
posées, l'une bonne & l'autre meilleure, il
faut nécessairement préférer la meilleure.*]
Voicy une décision bien remarquable
dans un Payen : De deux actions qui sont
ordonnées, l'une bonne & l'autre meil-
leure, si on ne peut les accorder & les

accomplir toutes deux, il n'est pas permis d'abandonner la meilleure pour pratiquer la bonne; car cela est contraire à la piété & à la Loy de Dieu, qui nous ordonne de tendre à la perfection. Dans ces rencontres, ce qui est bon cesse d'estre bon, quand le meilleur se présente.

De nous deshériter.] Au lieu de βίου Page 40.
ἀμοτείων, qui est dans le texte, & qui ne signifie rien, ou du moins, qu'on ne peut expliquer qu'avec peine, le manuscrit de Florence lit ἡ κλήρου ἀμοτείων, qui est fort naturel & fort intelligible.

Mais penser d'abord sur quoy elles tomberont.] Voicy une belle explication du précepte qui nous est donné dans l'Evangile, de ne point craindre ceux qui ne peuvent tuer que le corps, & de ne craindre que celui qui peut tuer le corps & l'ame.

C'est de n'épargner pour leur service ni nos corps ni nos biens.] Page 41. Le texte de ce passage n'est pas sain dans les éditions; mais il l'est dans le manuscrit de Florence qui lit μήτε σωματίων φειδομένους ἡμᾶς, μήτε χρημάτων, ἀλλ' ἐκόντας αὐτοῖς ὑποταχθεὶς εἰς πάντα τὰ πτωχὰ.

Au contraire, plus ce service sera vil, & d'esclave, plus nous devons nous y plaire & nous en tenir honorez.] Le ma-

288 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
 nuscrit de Florence lit fort bien tout ce
 passage , *ορέπει γὰρ μήτε πλὴ δὲ αὐτοργίας δι-*
εραπείαν ἐπιγρηδύλω ᾠδρατεῖσθαι, ἐνδυσημονεῖν δὲ
μᾶλλον αὐτῇ, ὅστω δὲ μᾶλλον ἐπίπονος ἤμνηται καὶ
δουλοπρεπής. καὶ μήτε οὐσίας δαπανωμύνης φη-
δωλοῦς ἡμέσθαι. Au reste le mesme Hiero-
 cles dans son traité , *comment on en doit*
user avec son père & sa mère , explique
 en quoy consiste ce service bas & ser-
 vile , que l'on doit rendre à son père
 & à sa mère , & il en donne ces exem-
 ples , *comme de leur laver les pieds , de*
faire leur lit , de se tenir près d'eux pour
les servir , ἔς. καὶ πόδας ὑποτίψαι, καὶ κλί-
νω σπρέσαι, καὶ ᾠδρατῆναι δακονουμένους.

C'est accomplir la Loy de la vertu ,
& payer les droits à la nature .] Dans
 la Loy de la vertu est comprise celle de
 la piété. Hierocles explique icy admi-
 rablement le précepte de Pythagore. Pla-
 ton n'avoit pas oublié un précepte si né-
 cessaire , & si indispensable , voicy ce
 qu'il en dit dans l'onzième livre des Loix.
La crainte de Dieu est le fondement de
ce qu'on doit à ses parents. Que si les
Dieux prennent plaisir aux respects que
l'on rend à leurs images , qui ne sont que
des représentations mortes de la divinité ,
à plus forte raison se réjoüissent-ils des
honneurs

honneurs qu'on rend à son père & à sa mère, qui sont les images vivantes de Dieu. Plus ils sont vieux, plus ces images vivantes de la divinité, qui sont dans la maison, comme des trésors très-précieux, ont de force & d'efficace pour faire descendre toutes sortes de bénédictions sur les enfans qui leur rendent le culte qui leur est dû; & pour faire tomber sur leur teste les plus affreuses malédictions, quand ils le leur refusent. Comme Pythagore & Platon avoient été en Egypte, il y a bien de l'apparence qu'ils avoient eu connoissance de la Loy que Dieu avoit donnée à son peuple: *Honore ton père & ta mère afin que tu vives long-temps: Et maudit soit quiconque n'honore son père & sa mère.*

Deuteron. v.
16. & xxvii.
16.

Selon que la nature nous les a plus ou moins unis.] Après ces paroles, le manuscrit de Florence ajoute, *δὴλον δὲ ὅτι καὶ ἐπὶ πύτων τῆς ἀρετῆς ἀδεσπότου μερούσης.* Il est évident que sur toutes ces choses là-mesme, la vertu demeure libre & indépendante. Mais je croyois que ce seroit une glose, qui auroit enfin passé dans le texte; car il ne s'agit pas icy de l'indépendance de la vertu.

Page 42.

Parmi ceux qui ne sont pas de notre

. N.

290 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
famille ;] Car pour ceux de notre famille , la nature seule suffit pour nous les faire respecter & aimer.

Page 43.

Car comme là on nous a dit que nous ne devons honorer & vénérer que ceux qui sont remplis de science & de lumière.] Tout ce raisonnement d'Hierocles me paroît parfaitement beau , & une démonstration très-forte. Comme parmi ceux qui sont morts , nous ne devons honorer que ceux qui se sont distingués par leur vertu , & que la grace divine a élevé à la gloire , de même parmi les vivants , après nos proches , nous ne devons aimer & respecter que les gens de bien. Il y a un si grand rapport , & une analogie si parfaite à notre égard entre les êtres supérieurs & les êtres inférieurs , que ce que nous devons aux premiers est la mesure & la règle de ce que nous devons aux derniers. Nos pères sont l'image de Dieu ; nos parents représentent les Anges ; & nos amis sont l'image des Saints. Nous ne saurions donc nous méprendre sur ces devoirs de la vie civile , puisqu'ils sont des suites & des dépendances des devoirs de la Religion. C'est la vie celeste qui doit régler la vie terrestre.

Page 44.

Cède toujours à ses doux avertisse-

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 291
ents.] Ce Vers de Pythagore pourroit
 aussi estre expliqué de cette manière: *Cède*
à ton ami en luy parlant avec douceur, &
ne luy rendant toute sorte de bons servi-
ces. Mais l'explication qu'en donne Hie-
 rocles, est plus profonde; & on ne peut
 pas douter que ce ne fust là le sens que
 luy donnoient tous les Pythagoriciens.

Car c'est haïr pour une légère faute.] Page 45.
 Ainsi donc Pythagore appelle *faute légè-*
re, tout ce que nostre ami, notre pro-
 chain, fait contre nous, & qui ne touche
 point l'ame, mais qui regarde seulement
 le bien, la gloire, & tous les autres in-
 terests toujourns vils & méprisables. Voi-
 là une règle bien parfaite pour un Payen
 & pour un siècle comme celuy-là, où les
 plus instruits ne connoissoient d'autre
 loy que d'aimer celuy qui aime, de haïr
 celuy qui haït, de donner à celuy qui don-
 ne, & de refuser à celuy qui ne donne
 point; car c'est là le précepte qu'Hesio-
 de enseigne quelque siècle avant Pytha-
 gore.

C'est de n'entrer avec luy en aucun dé-
nié.] J'ay suivi icy le manuscrit de
 Florence, qui est plus sain que le texte
 imprimé; on y lit τῆς μίτης καὶ γενναίων,
 ἢ τε καὶ δόξης αὐτῆς διαφέρειν, καὶ τῆς μί-

ἐφ' ὕβρει τῆς κοινανίας αὐτὸν ἀποστρέφειν, μηδὲ φημι-
 πμίαν ἐαυτὸ ποιῆσαι τὴν ἐκείνου δυσχίαν. Cela
 est clair & net.

Page 48.

Car chacun de nous est convaincu tous les jours par son expérience, que la nécessité luy fait trouver plus de forces qu'il n'avoit crû en avoir.] Pour bannir la foiblesse & la paresse qu'une volonté corrompue nous inspire sur nos devoirs les plus essentiels, il n'y a rien de plus utile que cet avertissement, *La puissance habite près de la nécessité.* Rendons-le seulement sensible par un exemple qui le mette dans tout son jour. Il arrive tous les jours que nous refusons de faire pour notre amendement certaines choses, alléguant pour excuse, que nous ne le pouvons; qu'il arrive le lendemain une nécessité indispensable de faire des choses encore plus difficiles, nous en venons à bout: ce n'est donc pas la puissance qui nous a manqué, mais la volonté. Sans écouter donc cette volonté foible ou corrompue, allons chercher la force dans le voisinage de la nécessité, c'est à dire, faisons ce que nous ferions dans la nécessité la plus pressante. Un gouteux dans son lit, est persuadé qu'il ne peut marcher; que le feu prenne à sa chambre,

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 293
il se levera, & il marchera. Pour recou-
vrer toutes nos forces, il faut les cher-
cher où elles sont, c'est à dire près de
la nécessité. Cela est parfaitement beau
& fort neuf.

Cette nécessité libre & independante Page 48
qui est contenüe dans les bornes de la
science.] Il dit qu'elle est renfermée dans
les bornes de la science, parce qu'on peut
apprendre toute son étendue, & s'instrui-
re de tout ce qu'elle exige de nous.

Tu trouveras la mesure de la puissance
qui est en toy.] L'exemplaire conféré
sur le manuscrit a lû μέτρον, au lieu de
μέτρον, & cela est confirmé par le manuf-
crit de Florence.

Car la fin des vertus, c'est l'amitié; Page 50.
& leur principe, c'est la piété.] Voicy
une décision tirée de la plus sublime Phi-
losophie. L'amitié est la fin des vertus
parce que les vertus ne tendent qu'à nous
élever, & à nous unir aux estres qui peu-
vent nous rendre heureux; & la piété
est son principe, non seulement parce
que Dieu est l'auteur de l'amitié, com-
me dit Platon, & comme nous le sça-
vons encore plus certainement de l'Ecri-
ture sainte; mais encore, parce que de
desirer cette union dans laquelle con-

294 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
siste notre félicité, c'est un un des effets de la piété. Ainsi la piété est la semence des vertus, & les vertus portent ce fruit très-parfait, & très-désirable, qui est l'amitié.

Et si nous aimons les méchants, & pour l'amour de la nature seule.] Le vice ne détruit point les liaisons de la nature : un homme a beau estre méchant, la nature ne souffre pas qu'il soit absolument étranger à un autre homme. Il faut donc remplir tout ce que demande cette liaison ; & par conséquent, il faut aimer ce méchant, & luy faire du bien, à cause de la nature qui l'a lié à nous. Voilà un grand principe ; mais d'où Pythagore l'avoit-il tiré, dans un siècle de ténèbres, dans un siècle où le peuple mesme le plus instruit, après avoir receu de Dieu ce précepte, *Tu aimeras ton prochain comme toy-mesme*, l'avoit comme anéanti par les bornes très-étroites qu'il donnoit à ce mot de *prochain* que Dieu avoit étendu sur tous les hommes ? Il l'avoit tiré du sein de la divinité mesme. Dieu étant connu, la liaison que nous avons avec les hommes ne peut estre inconnuë, ni les devoirs qu'exige cette liaison, ignorez.

Car comme il aime l'homme, il ne hait pas mesme le méchant.] Voicy la raison du mot qu'il vient de rapporter, *le sage ne hait personne, &c.* & j'ay suivi icy la leçon que presente le manuscrit de Florence, qui me paroist meilleure que celle du texte imprimé; on lit dans ce manuscrit

ὡς μὴ γὰρ τὸν ἀνθρώπον φιλῶν, οὐδὲ τὸν κακὸν ἐχθρὸν τίθειται, ὡς δὲ τὸν ἀρετῆς κωσμηθῆναι ζητῶν πρὸς κοινωνίαν, τὸν ἀγαθὸν ἔκ πάντων ἐκλέγειται.

Et dans les mesures & les règles de son amitié, il imite Dieu.] Voila la véritable règle. De la connoissance de Dieu se tire la connoissance de tous nos devoirs; & de son imitation leur accomplissement. Dieu ne hait aucun homme; car comme Platon l'a démontré, la haine des hommes est incompatible avec la justice. Dieu hait le mal, mais il ne hait pas les personnes, il préfère seulement l'une à l'autre; & la vertu est toujours la raison de son choix. Faisons de mesme, & il n'y a plus ni haine ni vengeance, & nous aimerons tous les hommes avec subordination.

Et en ramenant à leur devoir les deserteurs de la vertu, par les loix de sa justice.] Pythagore avoit donc compris

296 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
que les chastiments dont Dieu punit les méchants, sont des effets de son amour; car Dieu chastie ceux qu'il aime. Mais cela n'est vray que des chastiments de cette vie: les Pythagoriciens pouffoient ce principe trop loin, car ils croyoient que les peines de l'autre vie n'étoient pas éternelles.

Car nous pratiquerons la tempérance & la justice avec tous les hommes.] Voici une belle preuve de la nécessité d'aimer tous les hommes: c'est que le caractère de routes les vertus est d'être toujours ce qu'elles sont, & d'étendre sur tous les hommes le bien qu'elles produisent. Un homme juste & tempérant, est toujours tempérant & juste; & il ne dépend pas des injustes & des intempérants de le faire changer. Il en est de mesme de l'amitié: celui qui a cette vertu, n'aime pas seulement les gens de bien, il étend cette humanité sur les vicieux mesme; car autrement cette vertu cesseroit d'être en luy. Cela me paroist admirable. Quand David dit à Dieu, *Cum electo electus eris, & cum perverso perverteris. Vous serez bon avec les bons, & méchant avec les méchants*: il veut faire entendre seulement que notre corruption empêche Dieu

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 297
de nous donner les mesmes marques de sa
bonté, & l'oblige d'interrompre le cours
de ses graces, pour nous ramener à luy.

C'est pourquoy le nom d'humanité, c'est Page 52
à dire, d'amour des hommes, luy convient
parfaitement.] J'avois corrigé ce passage
en lisant *ἠμιανέπει*, au lieu de *ἠμιανέπι*. &
je l'ay trouvé ensuite dans le manuscrit
de Florence.

Pour commettre le péché de suite, & Page 53
comme par degrez.] Rien n'est plus a-
profondi ni plus vray que cette grada-
tion. Nos passions se prestent reciproque-
ment des armes, pour nous faire com-
mettre le péché de suite. La bonne chère
produit la paresse (le sommeil,) & les
deux ensemble, enfantent la luxure, qui
tenant la partie irascible de l'ame tou-
jours preste à s'enflammer, aiguise la co-
lére, & brave les plus grands dangers
pour assouvir ses convoitises.

Et de la nous apprenons à nous con- Page 57.
noistre nous-mesmes.] Voila le chemin
bien marqué pour arriver à la perfection.
De la tempérance vient le repos des pas-
sions; du repos des passions, la médita-
tion; de la méditation, la connoissance
de nous-mesmes; de la connoissance de
nous-mesme, le respect que nous nous

298 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
devons ; & de ce respect , la fuite des
vices , & de tout ce qui est honteux. Cela
est d'une vérité très-sensible.

Page 61.

Qui est la plus parfaite des vertus , & qui régnant dans les unes comme dans les autres , les renferme toutes.] Il y a dans le texte imprimé καὶ διὰ παντῶν ἀρετῶν ἀεικλιμῆς τῶν ἄλλων , &c. & dans le manuscrit de Florence on lit , παντῶν ἀρετῶν καὶ μέτρων ἀεικλιμῆς , &c. *qui renferme toutes les vertus & toutes les mesures.* Mais M. Salvini Docteur à Florence, homme très-sçavant , & qui a eu la bonté de m'envoyer toutes les différentes leçons d'un des plus excellents manuscrits qui soient dans l'Europe , préfère la leçon du texte imprimé ; & m'a communiqué sur cela une pensée qui me paroît très belle & très-ingenieuse. Il prétend que διὰ παντῶν , est icy le terme *diapason* , dont les musiciens se servent pour exprimer le ton qui renferme les sept intervalles de la voix , & que nous appellons *octave* : Et il est persuadé qu'Hierocles compare icy à cette octave , la justice , parce que la justice est la plus parfaite des vertus , & qu'elle les renferme toutes , comme l'octave est la première & la plus parfaite des consonnances , & renferme tous les sons.

Toutes les vertus se trouvent dans la justice, comme tous les sons dans l'octave; c'est pourquoy Theognis a dit,

Ἡ δὲ δικαιοσύνη συλλήβδην πᾶσ' ἀρετῆ' ἐστίν.

La justice est en général toute vertu: Dans cette vûë il auroit fallu traduire, qui est la plus parfaite des vertus, & qui, comme l'octave de la musique renferme tous les sons, renferme de mesme toutes les autres vertus.

Et au milieu sont le courage & la tempérance.] Le mesme M. Salvini retient icy la leçon du texte, *διὰ μέσον*, qu'il préfère à celle du manuscrit de Florence *ἐν μέσῳ*; il change seulement une lettre, & lit *διὰ μέσων*, persuadé qu'Hierocles persiste dans la mesme methaphore, empruntée de la musique, & que comme il a appelé la justice *διάπασον*, il appelle icy le courage & la tempérance, *διάμεισον*, pour dire que dans le concert des vertus, le courage & la tempérance tiennent le milieu.

Et qui cherche toujours le bien de chacun dans toutes les actions] Le manuscrit de Florence lit icy *καὶ τὸ ἐκάστου ὑφέσθαι ἐν ταῖς πράξεσιν*; ce qui est préférable à la leçon du texte imprimé. La prudence cherche ce qui est bon & séant

Pag. 62.

à chacun dans toutes les actions ; car la bonté des actions n'est pas toujours la mesme pour tout le monde ; elle change selon l'état & la qualité de ceux qui agissent. Autre est la valeur d'un Général, autre celle d'un simple Officier, & ainsi des autres.

Et que la justice corrigeant tous nos vices, & animant toutes nos vertus.]

Dans ce passage j'ay plustost suivi le sens que les mots, qui me paroissent corrompus dans le texte Grec ; car je n'entends point καὶ πῶς δικαιωσῶν τῆς ἀλογίας ἀνέχεσθαι ; cela n'est pas mesme Grec. Je croy qu'il faut corriger καὶ πῶς δικαιωσύντω τὰς ἀλογίας ἀνέλεσθαι, mot à mot, & que la justice emporte nos vices. C'est ce que signifie ἀνέλεσθαι, comme Hesychius l'a remarqué, ἀνέλεσθαι, dit-il, ἔλεεσθαι. Le manuscrit de Florence fournit icy une leçon qui mérite d'estre examinée ; car elle présente un beau sens, καὶ πῶς δικαιωσῶν τῆς ἀλογίας ἔχεσθαι ; & que la justice se proportionnant à chaque sujet, &c. car la justice n'est justice que lorsqu'elle suit la proportion.

Et de l'ame ces vertus rejaillissent sur cet estre insensé.] Et voila comment ce corps mortel est orné & embelli par les

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 301
vertus qui sont les perfections de l'ame ;
leur beauté rejaillit sur luy.

Et de la fortune qui la suit.] Car la Page 63.
fortune n'est qu'une fuite de cette nature mortelle. Que cette nature soit absorbée , la fortune n'a plus de lieu.

Que ce qui est composé de terre & d'eau.] Les Pythagoriciens ne mettoient que ces deux éléments pour la formation de l'homme, & l'on trouve dans Homere l'origine de cette opinion ; mais sous ces deux éléments, ils comprenoient les deux autres ; car sous *la terre* , étoit compris le feu ; & sous *l'eau* , étoit compris l'air. Dans la vie de Pythagore nous avons vû que ce Philosophe combattoit l'erreur de ceux qui pour la formation des estres, n'admettoient qu'un élément.

Or certainement ni le corps ni les biens, en un mot tout ce qui est séparé de notre essence raisonnable.] C'est une vérité constante ; on en voit la preuve dans Epictete qui a fondé sur ce principe toutes les règles admirables qu'il nous a données. Page 64.

C'est que nous pouvons bien juger des choses qui ne dépendent point de nous.] Dans l'exemplaire conféré sur les manuscrits, il y a à la marge *κρίνας*, au lieu de

302 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
 γενῆται, & dans le manuscrit de Florence,
 κρηεν, ce qui est la mesme chose, & ce
 sens est très-bon; car des saines opinions
 vient le bon usage; & par consequent ce
 qui dépend de nous étend son pouvoir
 sur ce qui n'en dépend pas. Cela me pa-
 roist fort beau.

Page 66.

*Jamais il n'aura d'égard pour ceux a-
 vec lesquels il vit.*] Au lieu de ἔν τῷ
 ζώοντων; *des vivans*, il faut lire comme
 dans le manuscrit de Florence, ἔν τῷ
 συζώοντων, *de ceux avec lesquels il vit*; &
 & c'est la leçon que j'ay suivie.

Page 67.

*Or c'est ce que ne pourra jamais faire
 celuy qui se persuade que son ame est mor-
 telle.*] Hierocles decide formellement icy
 que ceux qui croient l'ame mortelle ne
 scauroient pratiquer la justice. Mais ne
 se pourroit-il pas qu'un homme, quoy-
 que persuadé que l'ame périt avec le
 corps, croiroit pourtant qu'il y a en cet-
 te vie pour l'ame une sorte de perfection
 qui consiste dans la justice & dans la
 pratique des vertus; & que de cette per-
 fection dependent tout son bonheur &
 tout son repos: cela se pourroit sans dou-
 te; & Simplicius l'a établi dans sa pré-
 face sur Epictete. *Mais quand mesme,*
dit-il, on supposeroit l'ame mortelle &

périssable avec le corps, celui qui vivra selon ces maximes, recevant par ce moyen toute la perfection dont il est capable, & jouissant du bien qui luy est propre, il sera nécessairement très-heureux. Mais il faut avoier que les exemples en seroient rares; & que pour un homme qui croyant mourir tout entier ne laisseroit pas de marcher dans les sentiers de la justice, il y en auroit des millions qui s'en éloigneroient. Comment cela ne seroit-il point, puisque malgré la certitude de l'immortalité de l'ame, & des peines préparées aux méchants, nous ne laissons pas d'estre corrompus & injustes?

Ne discerne point ce que c'est qu'il y a en nous de mortel.] Le manuscrit de Florence ajoute icy ces deux mots, *μηδαμῶς λογίζεσθαι*, qui manquent au texte, & qui sont très-nécessaires pour le sens. Voicy le passage entier, *τί μὲν ἐστὶ τὸ ἀποθνήσκον ἡμῶν μηδαμῶς λογίζεσθαι, καὶ τὸ ἦν χρημάτων δεόμενον, &c.*

Car c'est par notre propre dignité qu'il faut mesurer tous nos devoirs, & dans nos actions & dans nos paroles.] Voila un grand précepte, & un précepte qui seul, s'il étoit bien observé, empêcheroit les hommes de tomber dans les bas-

304 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
fesses & dans les indignitez où ils tombent tous les jours ; & qui les dégradent de leur dignité, & pour cette vie & pour l'autre.

Page 69.

C'est pourquoy après le précepte, observe la justice, il ajoûte.] Il y avoit dans le texte une faute que le manuscrit de Florence a corrigée, ὁθεν τὸ δικαιοσύνην ἀπαιεῖν ἐπιχαλε, &c. Le manuscrit lit fort bien ὁθεν τῶν ; cette faute quoyque légère & très-facile à corriger, n'a pas laissé d'induire en erreur l'interprète Latin.

Page 70.

Pour faire entendre que l'habitude de la tempérance est ordinairement accompagnée de la liberalité.] La libéralité est la fille de la tempérance ; car elle observe toujours la juste mesure, & bannit également le trop, & le trop peu.

Page 71.

Car on doute sur ce sujet ; premièrement si cela est possible à l'homme, & ensuite s'il est utile.] Voilà les malheureux doutes que les hommes ont formez dans tous les siècles. Comme ils sont naturellement portez à l'injustice, ils ont cherché à fortifier ce penchant par la raison ; & s'oubliant eux-mêmes, ils ont tasché de se convaincre, & de convaincre les autres, que la pratique des vertus est ou impossible à l'homme, ou

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 309
inutile. C'est donc en soy-mesme qu'il faut chercher les réponses à ces faux raisonnements, en se connoissant soy-mesme, c'est à dire, en connoissant sa liberté, & en distinguant ce qu'il y a en nous de mortel, & ce qu'il y a d'immortel. Notre ame est immortelle & libre : elle est libre, donc la pratique des vertus n'est pas impossible : elle est immortelle, donc la pratique des vertus luy est utile.

Sont plustost de vains discoureurs, que de vrais Philosophes.] Ce que dit icy Hierocles est certain, & une marque de sa certitude, c'est qu'il est parfaitement d'accord avec la doctrine de saint Paul, 1. Corinth. chap xv. v. 29. 30. & 32. *Alioquin quid facient quid baptisantur pro mortuis, si omnino mortui non resurgunt? &c.*

Et pousse à joüir des voluptez corporelles.] Car ceux qui ont ce soupçon, se disent, *Manducemus & bibamus, cras enim moriemur. Mangeons & bevons, car demain nous mourrons.* Saint Paul nous munit contre ces discours séducteurs, en nous disant, *Nolite seduci, corrumpunt bonos mores colloquia mala. Ne vous laissez pas séduire, les mauvais*

Page 72.

306 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
entretiens corrompent les bonnes mœurs.

En effet comment ces gens-là peuvent-ils prétendre ?] Il va prouver ce qu'il a avancé, que ceux qui soutenant que l'ame est mortelle, enseignent pourtant qu'il faut pratiquer la vertu, sont de vrais discoureurs ; car à quoy bon pratiquer une chose qui nuit à l'ame pendant cette vie, puisqu'elle la prive de ses plaisirs, & qui luy est inutile après sa mort, puisqu'elle n'est plus ? Voila ce qui suit nécessairement de ce faux principe.

Mais cette matière a été amplement traitée par des hommes divins.] Il parle de Socrate & de Platon. Cette opinion que l'ame n'est qu'une harmonie & un accident de telle ou telle conformation du corps, & par conséquent, qu'elle périt avec le corps, est admirablement réfutée dans le Phedon, de l'immortalité de l'ame ; & on y établit solidement, qu'elle est immortelle, & que la vertu fait son bonheur.

Page 73.

Et qui la ramene à la félicité convenable à sa nature.] J'ay ajouté toute cette ligne, qui est très-nécessaire, & que j'ay trouvée à la marge de l'exemplaire conféré sur les manuscrits, & ensuite dans le manuscrit de Forence, καὶ ὁπὸς τὴν φύ-

ἢ τοῖς ἀποβύουσι & ἴσως αὐτὴν ἀνάγ, τὸ ὄντως,
 &c.

*Mais que nous les justifions generen-
 ement, en demêlant exactement leurs
 causes.]* Cecy me paroist parfaitement
 beau. Quand nous remontons aux cau-
 ses de tous les accidents qui nous arrivent
 dans cette vie, nous les justifions, car
 nous trouvons qu'ils n'arrivent point au
 hazard, & qu'ils ne viennent ni du ca-
 price ni de l'injustice des estres supérieurs,
 & que ce sont les fruits de nos péchez &
 de nos crimes.

N'ont pas donné la mesme dignité & le Page 7
*mesme rang à ceux qui n'ont pas fait pa-
 roistre la mesme vertu dans leur première
 vie.]* Il y a dans le texte imprimé, à
 ceux qui n'ont pas fait les mesmes pro-
 grès dans la vertu, τοὺς μὴ ὁμοίως προ-
 βελυκότας. Cela paroist d'abord faire un
 beau sens : cependant il est certain que
 le passage est corrompu. Cela n'avoit
 pas echappé à Marc Casaubon : le sens,
 & ce qui suit plus bas, τὰ ἐν ἀποβύουσι κα-
 κά, les maux de la première vie, l'avoient
 conduit à la véritable leçon ; τοὺς μὴ ὁ-
 μοίως προβελυκότας, ceux qui n'ont pas si
 bien vécu dans leur première vie. Et c'est
 la leçon que j'ay trouvée dans l'exem-

308 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
plaire conféré sur les manuscrits , &
dans le manuscrit de Florence. Les Py-
thagoriciens, pour rendre raison de l'in-
égalité des états & des conditions dans
cette vie , & de tous les maux qu'on y
souffre , avoient recours à la première
vie qu'ils supposoient que les ames a-
voient menée dans leur sphère avant que
de descendre sur la terre pour y animer
des corps , & au choix qu'elles avoient
fait ; & c'étoit une suite très-naturelle
de leur doctrine. Il faut avoüer mesme
que par là ils abregeoient bien de dif-
putes & de difficultez. Il auroit été ridi-
cule d'alléguer pour raison le progrès que
les ames font dans la veru pendant cette
vie ; car l'inégalité des conditions , &
souvent les maux mesmes précèdent ce
progrés. C'est ainsi qu'Iamblique , pour
sauver les Dieux du reproche d'injusti-
ce dans la distribution des biens & des
maux , à dit , que les Dieux étant infini-
ment élevez au dessus de nous , connois-
sent toute la vie de l'ame , & tout ce
qu'elle a fait dans sa première vie ; & que
s'ils infligent quelque peine , ils ne s'é-
loignent pas en cela de la justice ; mais
ils ont égard aux péchez qu'à commis
dans sa première vie l'ame de ceux qu'ils

ÉT SUR LES COMM. D'HIEROC. 309
punissent, liv. IV. chap, IV. Aujourd'huy
nous n'avons pas besoin de recourir à ces
raisons plus subtiles que solides, nous qui
sçavons que l'inégalité des rangs & des
conditions est un bien, & non pas un
mal; que le bonheur & le malheur des
hommes ne se mesurent pas ainsi par des
choses passagères & périssables, & que
tous les hommes étant originairement pé-
cheurs, tous les maux qu'il plaist à Dieu
de leur envoyer, ne peuvent estre que ju-
stes.

*Et qu'ils ne distribuassent pas à cha- Page 75.
cun la fortune qu'on dit que chaque hom-
me venant au monde choisit luy - mesme
selon le sort qui luy est échû.]* Pour l'in-
telligence de ce passage, il ne faut que
rapporter icy le sentiment des Pythago-
riciens, comme il est expliqué dans le
x. livre de la Republique de Platon, qui
dit, qu'un Prophete après avoir pris du
sein de la première parque, tous les sorts,
monta sur un trône; & s'adressant à tou-
tes les ames, il leur dit, *Choisissez vous-
mesme vostre Demon.* (vostre Ange) *Que
celle qui aura le premier sort choisisse la
première le genre de vie qu'elle menera
par les Loix de la nécessité, & ainsi des
autres, &c. La faute en est à celle qui*

310 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
choisit, & Dieu n'est point coupable.

Celuy qui nous gouverne.] Dans le manuscrit de Florence, au lieu de *δηκούντος*, on lit *δουκούντος*; & c'est la véritable leçon.

Par de saintes méthodes, & par de bonnes reflexions.] J'ay suivi icy l'exemplaire conféré sur les manuscrits, à la marge duquel on lit *ταῖς ἱεραῖς μεθόδοις, καὶ ταῖς ἑρθεῖαι νοουθετήσεσιν*; & j'ay ensuite trouvé cette leçon confirmée par le manuscrit de Florence.

Page 76.

Et la privent du culte de son libre arbitre.] Car tout homme qui se persuade que les maux luy viennent d'une cause étrangère, & sur laquelle il n'a aucun pouvoir, oublie sa liberté, & n'en fait plus aucun usage.

En la tenant dans l'oubli des causes de ce qu'elle souffre icy bas.] C'est le sens de ce passage. Le texte imprimé dit, *τῆ προσιδέναι λανθάνουσαν τὰς αἰτίας*, &c. ce qui ne peut faire que difficilement un bon sens: & le manuscrit de Florence corrige fort bien, *τῆ προσιδέναι λανθάνουσας αἰτίας*, &c. en luy faisant rapporter ce qu'elle souffre à des causes qui luy sont cachées.

Page 78.

A moins qu'elle ne veuille elle-même.] J'ay suivy icy la leçon que m'a

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 311
présenté la marge de l'exemplaire con-
feré sur les manuscrits, où j'ay trouvé
ἐθέλη pour ἔλη, qui ne fait aucun sens,
& le mot ἀμετῶν ajouté après δοκωύτων;
ce qui manquoit visiblement, & c'est
ainsi qu'a lû le manuscrit de Florence.

*Car il n'est pas possible qu'à aucun de
ces vices on se récrie, que cela est beau.*]
Voilà une belle règle pour distinguer la
vertu du vice, & les véritables maux de
ceux qui ne le sont que de nom. Il n'est
pas possible de s'y tromper.

Parce que ce sont des écarts, & des Page 79.
éloignements de la droite raison.] Cette
idée est juste & belle. Hierocles pose
icy la droite raison, comme un but au-
quel l'homme vise; mais l'aveugle qui
ne le voit pas s'en éloigne.

En parlant des maux volontaires, il Page 80.
ne dit pas qu'ils soient distribuez par
la divine fortune.] Car ce sont des pé-
chez qui viennent de nous, & nulle-
ment de Dieu.

Mais qui peuvent recevoir des mains
de la vertu, de l'ornement & de l'éclat.]
Car de tous les maux de la vie il n'y en a
pas un seul que la vertu ne puisse conver-
tir en bien.

Et si rien ne préside à ces partages.] Page 81.

312 REM. SUR LES VERS DE PΥTH.

Le texte étoit fort corrompu par le changement d'une seule lettre; car que peut signifier icy *εἰ δὲ μηδὲν ἐπιτατεῖται τῶν ποιούτων λέξεων*, *sin autem nihil hujusmodi nominibus imperat*, comme a traduit l'interpréte Latin; c'est à dire, *si rien ne preside à ces noms*. Il ne s'agit pas icy de noms, au lieu de λέξεων, *noms*, j'avois corrigé λήξεων, *sorts, partages*; Helychius λήξεως κληρονομίας, μερισμοῦ; Hierocles s'en est souvent servi; mais longtemps après cette remarque faite, j'ay trouvé cette conjecture confirmée par le manuscrit de Florence, avec cette différence pourtant, qu'il a mis par le datif, *εἰ δὲ μηδὲν ἐπιτατεῖ τῷς ἅβ' ποιούτων λήξεων*; *Que si rien ne preside au partage, à la distribution de toutes ces choses.*

Page 82.

En ce que celui qui juge est un estre divin & plein d'intelligence.] Le texte est si corrompu, qu'il n'étoit pas possible d'en tirer un beau sens, ni un sens intelligible. Le manuscrit de Florence m'a tiré de peine en me présentant ce passage tel qu'Hierocles l'avoit écrit, ἢ μὲν δεῖον καὶ νοερόν ἐστὶ τὸ κρίνον, &c. ἢ δὲ οἰκία προοιρέσθ' κακύνεται τὸ κριτόωρον, &c. *D'un costé, en ce que c'est Dieu qui juge, &c.*

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 313
Et de l'autre costé, en ce que celuy qui est jugé, &c. cela est très-clair. Tout ce qu'Hierocles dit icy pour expliquer cette divine Fortune, me paroist très-beau & très-profond.

Parce qu'il n'arrive point à Dieu de châtier, ou de recompenser préalablement les hommes.] Car ces mots, punition & récompense, supposent nécessairement ou vices ou vertus. Ce que dit icy Hierocles ne touche point à cette vérité, que Dieu nous prévient par ses graces, puis qu'il reconnoist que tout le bien que nous faisons, nous ne le faisons qu'en usant du don de Dieu, & qu'il dit dans la page suivante, que Dieu nous donne des biens préalablement, & sans que nous les ayons mérités.

De sorte que le tout ensemble, divine Fortune, n'est autre chose que le jugement que Dieu déploye contre les pécheurs.] Il y a du divin en ce que ce jugement vient de Dieu, qui suit les Loix de sa justice; & il y a de la fortune, en ce que nous nous l'attirons par nos crimes, & qu'il dépendoit de nous de l'éviter. C'est la fortune qui fait tomber sur nous ce jugement qui n'étoit pas donné contre nous.

Assemble le soin de Dieu qui préside, & la liberté & le pur mouvement de l'ame qui choisit.] Il y a dans le texte, *& la liberté & l'immortalité de l'ame qui choisit.* Il n'y a personne qui ne sente, qu'il n'est pas question icy de l'immortalité de l'ame, mais de sa liberté. Il faut donc qu'il y ait faute au mot ἀθάνατον, & je ne doute pas qu'Hierocles n'eust écrit αὐτῆς αἰώνιον, le pur mouvement. La mesme faute est pourtant dans le manuscrit de Florence.

Et que ces maux n'arrivent ni absolument par la destinée, ni &c.] Ils n'arrivent pas absolument par les ordres de la providence, car notre volonté y a part; & ils n'arrivent pas non plus à l'aventure, car ils arrivent en consequence des ordres de Dieu.

Page 83.

Et que ce n'est pas notre volonté seule qui dispose du total de notre vie.] Car si elle en dispoit, nous commettrions le mal, & nous n'en serions pas punis. Nous disposons du mal, mais nous ne disposons pas des punitions qu'il attire: le mal vient de nous, & la punition vient de Dieu; & voila l'assemblage qui constituë la divine Fortune, & qui allie les accidents de la fortune avec les or-

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 315
res & les decrets de Dieu.

*Et que les biens que Dieu donne préalable-
ment, & sans que nous les ayons mé-
rités, se rapportent à la providence.*]

Hierocles reconnoist icy que Dieu pré-
sente les hommes par des graces, & ces
graces antécédentes, il les attribue aux
decrets de Dieu, à la Providence. Cela
est remarquable dans un Payen; & ce
n'est pas de la Philosophie Payenne qu'il
a tiré ce principe.

*Pense la mesme chose de l'essence divi-
ne.*] Dans l'exemplaire conféré sur les
manuscrits, au lieu du mot οὐσίας essence,
on trouve à la marge ἐπιστάσις, *pense la
mesme chose du gouvernement divin*; c'est
à dire de la providence: mais le ma-
nuscrit de Florence retient οὐσίας. Page 84.

*N'est que le fruit de la science des Ju-
ifs.*] Il y avoit une faute grossière dans
ce texte, εἰς πλὴν ὅσων κρινόμενων νομοφυλακικὴν
πιστήμῳ. Au lieu de ὅσων κρινόμενων, *de ceux
qui sont jugés*, il faut lire comme dans
le manuscrit de Florence, ὅσων κρινόντων,
de ceux qui jugent, des Juges. Page 85.

*Car s'il est plus utile d'estre puni, que
de ne l'estre pas.*] Socrate a fait dans Pla-
ton une démonstration admirable de cet-
te vérité.

Et si la justice ne tend qu'à reprimer le débordement des vices.] Il y a dans le texte $\eta \delta \acute{\iota}κη \beta \lambda \acute{\alpha} \pi \eta \iota$. Ce qui pourroit estre expliqué de cette manière, *Et si la justice ne punit que pour reprimer, &c.* mais j'ay mieux aimé suivre le manuscrit de Florence qui a $\eta \delta \acute{\iota}κη \beta \lambda \acute{\epsilon} \pi \iota$, *si la justice ne regarde, ne vise, &c.*

Page 86.

Car celui que les hommes maudissent & renient dans le mal qu'ils font, ils le confessent & l'invoquent dans le mal qu'ils souffrent.] Voicy une grande vérité, & qui jette un grand jour sur l'injustice & la corruption des hommes. Ils ne veulent pas qu'il y ait de Dieu quand ils font le mal, afin de n'estre pas punis; & ils veulent qu'il y en ait un, quand ils le souffrent, afin d'estre délivrez & vangez.

Comme le Rocher de Tantale.] On parle bien plustost du rocher de Sisyphé que du rocher de Tantale. La fable celebre la faim & la soif de Tantale au milieu des eaux & des fruits; & c'est ainsi qu'Homere en parle dans l'onzième livre de l'Odyssée. Hierocles ne se trompe pourtant pas, & il faut que la fable ait varié; car Platon parle du rocher de Tantale dans le Cratyle, où de ce rocher qui pen-

Ta. 1. p. 192.

ET SUR SES COMM. D'HIEROC. 317
sur sa teste, il tire l'étymologie de son nom.

Enyvez du desir des richesses.] Il ne met qu'une cause de l'injustice des hommes, celle qui est la plus ordinaire & la plus commune, l'avarice; & sous celle-là, il comprend toutes les autres.

Et il les punit comme hommes par la Page 88.
rencontre fortuite de la Loy, avec leur volonté corrompue.] Car ce n'est que par hazard que la Loy faite contre les méchants en général tombe sur un tel homme qui s'est rendu méchant par sa volonté & par son choix. En effet la Loy veut punir le pécheur, & non pas un tel pécheur: ainsi la rencontre de la Loy, avec la volonté corrompue de celui qui a commis le crime, est purement fortuite, & par accident.

Car comment traiter de mesme un hom- Page 89.
me qui n'est plus le mesme.] Comme Dieu recompense le pécheur qui se convertit, il punit le converti qui retombe dans le péché. Ce n'est que la persévérance dans le vice ou dans la vertu, qui est récompensée ou punie. L'exemplaire conseré sur les manuscrits, & le manuscrit de Florence ajoûte icy au texte un mot, *ἀειμείναντα*, qui me paroist fort bon, *τὸν γὰρ μὴ τοιοῦτον ἀειμείναντα πῶς, &c.* Car com-

ment traiter de mesme un homme qui n'est pas demeuré le mesme ?

Page 90.

Autant qu'il dépend du jugement divin.] Il parle ainsi pour faire entendre que le jugement divin laisse quelque chose à faire à la volonté de l'homme. Dieu veut corriger le pécheur par ses chastiments, mais le pecheur demeure quelquefois endurci.

*Qui puissent nous faire comprendre & nous faire ressouvenir quel grand bien c'est.] Il y a dans le texte simplement, & nous faire ressouvenir des Loix divines. Mais j'ay suivi icy la restitution que j'ay trouvée à la marge de l'exemplaire conferé sur les manuscrits, où il y a *ἀναμνησθεσται οἱοι ἦν ἀγαθὸν μὴ ἀπισθεσται ἢ δέων νόμων.* Ce qui est confirmé par le manuscrit de Florence.*

Page 91.

Car premièrement les gens de bien supportent doucement.] Comme ce que Pythagore dit dans ce Vers, que la plupart de ces malheurs n'arrivent pas aux gens de bien, paroist démenti par l'expérience qui fait voir tous les jours les gens de bien en butte aux plus grands malheurs, Hierocles va expliquer le dogme de son maistre, & en établir la vérité, en montrant que pour les gens de bien,

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 319
ces maux changent de nature. Tout cecy
me paroist parfaitement beau.

*Puisqu'il est certain que les biens di-
vins sont reservez pour les parfaits.]* Py-
thagore croyoit donc qu'il y avoit des
biens proportionnez à chaque degré de
vertu ; c'est à dire que la médiocrité de
la vertu ne produisoit que les biens hu-
mains qui resultent de la pratique des
vertus civiles, & que la sublimité de la
vertu unissant à Dieu, procuroit les biens
divins, c'est à dire tous les biens dont
Dieu est la source.

*Car comment se peut-il qu'on se serve
des saintes supplications, & des saints
sacrifices d'une manière digne de Dieu.]*
Cela ne se peut ; car dès qu'on ne recon-
noist en Dieu ni providence ni justice,
on n'assiste aux ceremonies de la Reli-
gion que par coûtume, & par grimace ;
ce qui est très-indigne de Dieu.

Et qu'on ose nier que notre ame soit Page 92.
immortelle, & qu'elle reçoive.] J'ay cor-
rigé ce passage en repétant la négative
μη, qui y manque visiblement, quoy-
qu'elle ne paroisse ni dans l'exemplaire
conferé sur les manuscrits, ni dans le ma-
nuscrit de Florence.

Opinion qui renferme toutes les inju- Page 93.

320 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
stices ensemble.] Dans le manuscrit de
Florence, au lieu de *πανδαπῆς ἀδικίας*,
- toute sorte d'injustice, il y a *πανδαπῆς*
ἀσεβείας, toute sorte d'impiété.

Page 94.

*Au reste si nous voyons la mesme iné-
galité régner, tant dans les animaux,
dans les plantes.*] Voicy une objection
que les libertins faisoient contre la Pro-
vidence. Ils disoient, puisque nous
voyons les animaux, & les estres inani-
mez aussi différemment traitez que les
hommes, il faut donc nécessairement ou
que la Providence ne s'étende non plus
sur les hommes que sur les animaux;
ou si elle s'étend sur les uns comme sur
les autres, on doit conclure de là que
les animaux sont aussi la cause de l'iné-
galité qui régne parmi eux; & par con-
séquent, qu'il y a dans les animaux des
vertus & des vices, puisqu'il n'y a que les
vertus & les vices qui attirent ce sort dif-
férent. Les Pythagoriciens répondoient
fort bien à cette objection, comme on
le verra dans la remarque suivante. La
Providence s'étend sur les animaux & sur
les hommes, mais d'une manière diffé-
rente.

Page 95.

*Il ne faut pas non plus de ce que tout
ce qui nous regarde.*] Ce passage, qui est

d'une obscurité impénétrable dans le texte, devient clair & intelligible par le changement d'une seule lettre, & par une bonne ponctuation. Au lieu de ἥδε, il faut lire οὗδε, & ponctuer ainsi tout le passage, οὗδε ἐπὶ ὀκείνων δίκη καὶ κρίσις, καὶ ἀρετῆς, καὶ κακίας ὀκλοισμοί, ἐπεὶ τὰ κατὰ ἡμᾶς οὕτως ἠκρίβωται. Comme le hazard qui domine sur les animaux, ne conclud rien contre nous, de mesme la providence qui veille sur nous, & qui régle notre sort selon notre mérite, ne conclud rien pour établir la vertu ou le vice des animaux. Hierocles reconnoist que la providence de Dieu s'étend sur tout; mais que chaque chose y a part, selon ce qu'elle est, & ce que Dieu l'a faite. Voicy comme il s'en explique luy-mesme dans son traité de la providence. *Il n'est pas juste que les estres sans raison ayent l'honneur d'avoir la mesme part à la providence que les estres raisonnables: il suffit aux premiers que l'espèce soit conservée. Voila le degré de providence qui leur convient, que leur espèce soit immortelle, & qu'elle subsiste toujours. Mais pour nous, si la providence n'étend pas ses soins sur chaque individu, de manière que tout ce qui nous arrive soit réglé par la providence, nous*

n'avons pas la part qui nous est dûe de ce soin de Dieu ; car, ajoute-t-il, Dieu nous a créés un certain nombre, il n'a pas créé une seule ame de laquelle nous ayons une partie, & dans laquelle nous allions nous reméler ; mais il a créé chaque ame circonscripte, & séparée des autres ; au lieu quil a tiré tous les animaux de la mesme masse : ainsi une providence générale suffit à cette masse pour faire qu'elle ne périsse point, & ce qui regarde chaque partie, chaque animal, peut fort bien estre abandonné au hazard ; mais pour nous, il convenoit que la providence réglast ce qui regarde chaque ame en particulier ; car ce n'est pas une nécessité que la mort des animaux & des plantes soit réglée comme celle des hommes selon leur mérite ; car les animaux ne viennent pas à la vie comme nous. Ces paroles d'Hierocles peuvent servir de commentaire à tout ce qu'il dit icy ; mais en voulant refuter l'erreur des libertins, il est tombé dans un autre erreur, qu'il auroit pû corriger s'il avoit consulté la véritable lumière qui nous apprend, qu'il ne tombe aucun passereau sur la terre sans la volonté de Dieu ; & qu'il n'y a pas un seul passereau qui soit

Math. x. 29.

Luc xii. 6.

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 223
 mis en oubli devant Dieu ; & par con-
 sequent, que la providence ne s'étend pas
 seulement sur l'espèce, mais aussi sur
 chaque animal ; & c'est ce que long-
 temps avant Pythagore, Homere mes-
 me avoit connu, comme on peut le voir,
 par un passage du XXI. livre de l'Ili-
 de. Si la providence s'étend sur le plus
 petit des animaux, à plus forte raison
 s'étend-elle sur chaque homme.

*Car premièrement les choses purement
 inanimées sont comme la matière commu-
 ne aux animaux & aux plantes.]* Ce
 passage étoit fort embrouillé dans les é-
 ditions. Le manuscrit de Florence oste
 tout l'embaras en suppléant ce qui man-
 que au texte. *ἡ δὲ πρῶτη αἰτία ὡς ἐκεί-
 νη ὡς κοινὴ ὕλη φυτῶν καὶ ζώων· ἔπειτα τὰ
 φυτὰ ζώων καὶ ἀνθρώπων κοινὴ ἔσθῃ ἐσθίεται,
 καὶ ἕνα δὲ ζώων, ζώων τε καὶ ἀνθρώπων ;* car
 premièrement les choses inanimées sont de-
 stinées pour estre la matière commune aux
 plantes & aux animaux. Les plantes le
 sont pour servir de nourriture aux ani-
 maux & aux hommes ; & les animaux
 sont destinez à estre la pasture d'autres
 animaux, & à nourrir l'homme, & à
 le soulager. Voila comme Hierocles ex-
 plique les différents degrez de providen-

324 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
ce que Dieu deploye sur tous les estres
créés à proportion de leur dignité & de
leur noblesse, en n'ayant pour les uns
que des vûës générales, & en honorant
les autres d'un soin particulier, de ma-
nière que la providence, qui s'étend sur
les estres inanimez, sur les animaux &
sur les plantes, n'est qu'une suite de celle
qu'il étend sur l'homme, tout est en fa-
veur de l'homme. Ce qui arrive contre ces
vûës & contre ce soin de Dieu pour l'hom-
me, comme lorsque quelqu'un est de-
voré par les bestes, cela ne détruit point
cette Loy de la providence, & arrive par
des raisons particulières qui la confir-
ment. Tout ce qu'Hierocles dit icy se-
roit parfaitement beau, s'il n'avoit pas
trop limité la providence de Dieu sur
les estres inférieurs à l'homme.

*Cela ne se fait par aucun rapport à
ce que les uns & les autres ont mérité.]*
Quand un animal est dévoré par un au-
tre animal, ou qu'il sert de nourriture à
l'homme, ce n'est pas que l'animal dévoré
ait démerité, & que l'animal qui le de-
vore ait mérité en aucune manière. La
seule cause de cette différente fortune, ce
sont, comme il le dit luy-mesme dans
le livre de la providence, *nos différents*

choix, les besoins qu'ils ont de se manger les uns les autres pour se nourrir, & mille accidents divers & fortuits qui les forcent à périr sans mesure ni règle, avant le terme que la nature leur avoit marqué; de manière qu'ils ne sont point punis d'une première vie qu'ils ayent menée, & qu'ils ne doivent point attendre de jugement sur ce qu'ils font, ou qu'ils souffrent. On voit clairement par là qu'Hierocles établit que la providence n'a soin des animaux & des plantes qu'en gros, & qu'en particulier il les laisse gouverner au hazard. Erreur qui a déjà été assez combatuë.

Que si en poussant plus loin les objections, Page 96:
on nous opposoit.] Voicy un autre retranchement des libertins: Ils disoient que les Dieux se servoient des hommes, comme les hommes se servent des animaux, c'est à dire, qu'ils se nourrissoient de chair humaine, & par consequent que le hazard dominoit aussi sur les hommes, & que les Dieux n'étoient pas sur eux ce soin particulier, puisqu'ils souffroient qu'on les immolast sur leurs autels, & qu'ils s'en nourrissoient. Hierocles répond fort bien à cette objection, en suivant les principes de Pythagore,

326 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
& en faisant voir que si les Dieux se nourrissoient de la chair des hommes, ils ne seroient pas Dieux, & qu'ils seroient mortels; car comme Homere mesme l'a reconnu, tout ce qui se nourrit d'aliments terrestres est mortel; or au dessus de l'homme il n'y a aucun estre mortel; il n'y a que ce corps que l'homme a revêtu icy bas, qui doit nécessairement mourir. Il n'y a donc point de Dieu qui se nourrisse de chair humaine; & par conséquent ces victimes humaines ne prouvent rien contre la providence. Par ce principe Hierocles bat en ruine les sacrifices barbares des nations.

Et prenant un instrument qui est de mesme nature que les animaux.] L'homme par son corps est de mesme nature que les animaux; c'est dans ce sens que Salomon a dit, *Unus interitus est hominis & jumentorum, & aqua utriusque conditio.* Ecclesiast. III. 19.

Les bornes du pouvoir que la justice & l'ordre donnent sur nous aux estres supérieurs.] Voicy un beau principe. La justice de Dieu & sa providence n'ont donné aux estres supérieurs, que le desir & le pouvoir de nous faire du bien. Mais dira-t-on les Pythagoriciens, &

les Platoniciens n'ont - ils pas reconnu que l'air est plain de mauvais Anges, qui ne cherchent qu'à nous faire du mal ? Cela est vray. On n'a qu'à voir ce qui est rapporté dans la vie de Platon ; mais ces mauvais Anges se sont degradez par leur chute, & ils ne sont plus supérieurs à l'homme ; ils nous surpassent en pénétration & en subtilité, mais nous les surpassons en raison. D'ailleurs ces mauvais esprits n'ont pas le pouvoir de nous faire le mal qu'ils veulent.

Car ils ont soin de nous comme de leurs Page 97.
parents, quand nous venons à tomber.]

Aussi Platon dit que dans le combat que nous avons à soutenir contre ces puissances, les Dieux & les bons Anges viennent à notre secours. x. liv. des Loix.

Et que les estres sans raison, il les a laissé faire à la nature seule.] Car ils s'imaginoient que si Dieu les eust créés luy-même, ils auroient été immortels, tout ce qui vient immédiatement de Dieu devant estre immortel de sa nature. Vaine subtilité de ces Philosophes. Dieu n'a-t-il pas créé les Cieux ? Les Cieux passeront. Dieu a créé le corps de l'homme de la matière qu'il avoit déjà créée ; & il a imposé à ses ouvrages les Loix qu'il a voulu.

Page 98.

Et que les ames des hommes étoient toutes tirées du mesme tonneau que les Dieux du monde, les Demons, & les Héros.] C'est ce qui est expliqué dans le Timée de Platon, où il est dit que

Tom. 2. p. 41.

Dieu après avoir donné ordre aux Demons & aux intelligences inférieures de créer les corps des hommes, dont il se reservoit le droit de créer les ames, il retourna au premier tonneau, ἔτι δὲ πρό-
προν κρατῆρα, où il avoit mêlé l'ame de l'univers, & qu'il y mêla l'ame de l'homme, des restes qui y étoient, & qu'il la fit de la mesme manière, non pas à la vérité si parfaite; mais du second & du troisième rang. Voila dans quelles ténèbres d'erreur la vaine curiosité & l'histoire de la création mal entenduë, ou mal conçuë, jettoient ces Philosophes trop subtils. Dans la vie de Pythagore j'ay tasché d'expliquer l'opinion de ce Philosophe sur la nature de l'ame, & d'en decouvrir la source.

Car ce qui n'est qu'animal, n'est point descendu icy pour n'avoir pû suivre Dieu.] Voicy les propres termes de Platon dans son Phedre, où il dit, que pendant que l'ame peut suivre Dieu, elle est toujours heureuse; mais lorsque ne pouvant plus

le suivre, elle le perd de vûë; que malheureusement remplie de vice & d'oubli, elle s'appesantit, & qu'apesantie elle laisse couler ses aïles, & tombe dans cette terre; alors la Loy de la nécessité l'assujettit, &c. Hierocles s'en sert pour rendre raison de ce qu'il a avancé, que la providence s'étend sur toutes choses à proportion de ce qu'elles sont, & que par cette raison elle a plus de soin de l'ame de l'homme que des animaux; car l'ame est descenduë du Ciel, & elle y peut remonter, & elle est capable de mener icy bas une vie policée, ce que les animaux ne sçauroient faire. Il est donc certain que Dieu a plus de soin des hommes que des animaux, puisque les hommes viennent du Ciel, & qu'ils sont l'ouvrage de Dieu; au lieu que les animaux ne sont que l'ouvrage de la nature, que leur ame & leur corps ne sont qu'un composé des éléments.

Comme n'étant point une plante céleste.] Il appelle l'ame *une plante céleste*; parce qu'elle a son origine dans le Ciel, au lieu que les animaux sont une plante terrestre.

Il n'est pas d'une nature à estre remené à aucun astre.] Car ils supposoient que la partie la plus divine de l'ame retour-

330 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
noit au Soleil, & le corps subtil à la Lune; au lieu que les animaux retournent à la terre d'où ils ont été tirez.

Page 99.

Car d'un costé son bon esprit n'étant point bouleversé.] Dans le texte, au lieu de τὸ μὴ σὺν γύδαυ, il faut lire τῷ μὴ, &c. comme dans le manuscrit de Florence.

Page 100.

Mais alors la disposition mesme de ce luy qui soulage, ne fait qu'augmenter la tristesse & le chagrin.] Car il n'y a point d'homme, s'il n'a perdu tout sentiment d'honneur, qui ne soit affligé de devoir à la seule humanité un secours qu'il doit s'attirer par sa vertu & par son courage. L'aumône deshonne, mais le soulagement attiré par l'admiration & par l'estime fait honneur.

Page 101.

En tirant de luy-mesme le secours contre la tristesse.] Car il tire de luy-mesme la pensée, que les maux ne luy arrivent que parce qu'il les a mérités par ses crimes; & qu'en changeant de vie, il changera d'état, &c.

Page 102.

Une grande preuve de l'éternité de l'ame.] On voit icy manifestement que les Pythagoriciens appelloient l'ame éternelle, quoy qu'ils la supposassent créée. Ainsi cette éternité ne peut estre entendüe à mon avis, que d'une création a-

vant le temps, ou avant le corps; ou bien ils l'ont appelé éternelle par rapport à son principe, & à sa source, qui est Dieu.

Et pour supporter avec douceur la divine Fortune, & pour pouvoir la corriger, & la guérir.] Car il a prétendu prouver que le jugement que Dieu deploye sur les pecheurs est l'effet des péchez commis dans l'autre vie, & que par consequent l'ame a existé avant le corps. Voila l'embaras où jectroit ces Philosophes l'ignorance du péché originel. D'ailleurs il n'est nullement nécessaire que l'ame soit éternelle, pour supporter les maux que Dieu luy envoie, & pour les guérir par sa conversion. Qu'elle soit créée après la conception, ou en mesme temps, elle a touûjours la mesme vertu qu'elle tire de son Créateur.

Car il n'est nullement possible, ni que ce qui est né depuis un certain temps, existe touûjours.] Ouy, qu'il existe touûjours par luy - mesme, par sa nature; mais il peut exister touûjours par la volonté de celuy qui l'a créé, & telle est la condition des Anges aussi bien que celle de l'ame. Et Platon mesme a reconnu cette vérité, que l'immortalité des

332 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
Anges n'est pas un effet de leur nature,
mais un privilège de pure grace. On peut
voir ce qui a été remarqué dans sa vie.

Page 104.

Et encore afin que nous ne tombions pas dans la misologie.] Hierocles suit icy la pensée de Socrate, qui dans le Phedon de Platon deplore le malheur des hommes qui à force d'entendre disputer les ignorants, & contredire tout, se persuadent qu'il n'y a pas des raisons claires, solides & sensibles; & s'imaginent que tout est incertain. Comme ceux qui à force d'estre trompez par les hommes, tombent dans la misantropie, ils tombent de mesme dans la misologie à force d'estre trompez par les faux raisonnements, c'est à dire, qu'ils conçoivent une haine absoluë pour toutes les raisons généralement, & n'en veulent écouter aucune; disposition tres-commune. Combien voit-on de gens, par exemple, qui décrient la Philosophie dès qu'ils voyent un faux Philosophe; & la Theologie, dès qu'ils entendent les erreurs d'un mauvais Theologien? Cette extrémité est tres-funeste, mais celle qui luy est opposée, & qui consiste à recevoir tout ce qu'on dit, ne l'est pas moins. Il faut garder le juste milieu, examiner toutes choses, & retenir ce qui est bon.

Nous pouvons dire hardiment qu'il n'y Page 105.

a que les raisonnements vrais qui soient des raisonnements.] Quelle vérité & quelle grandeur dans cette distinction. Tout raisonnement faux n'est pas un raisonnement ; car il n'est pas la production de la raison soumise à Dieu , & nourrie de sa vérité. Que cecy est mortifiant pour ces Philosophes insensez qui osent disputer contre les principes les plus certains & les plus incontestables ! Tous leurs raisonnements ne sont , comme dit icy Hierocles, que des cris d'une ame privée de raison , & qui n'a plus la vérité pour guide.

Il ne faut le faire ni avec vehemence , Page 106.
ni avec insulte , & avec des airs méprisants.] Que ces règles qu'Hierocles prescrit icy pour la dispute sont belles ! qu'elles sont Chrétiennes !

Car l'homme est naturellement fecond Page 107.
en opinions étranges & erronnées , &c.] C'est une grande vérité , & qui devrait tenir les hommes dans une grande deffiance d'eux-mesmes ; dés qu'ils s'abandonnent à leurs lumières , & qu'ils ne suivent pas les notions communes selon la droite raison , ils tombent dans l'erreur. Mais quelles sont ces notions communes ? ce

334 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
sont celles qui ont été dans tous les temps,
& qui sont confirmées par une autorité
connüe. Voila les seules qu'on peut sui-
vre en suivant la droite raison.

Page 108.

*Nous qui étant de mesme nature que
ces malheureux.] Il y a une grande dou-
ceur & une grande équité dans ce sen-
timent. Etant hommes , & par consé-
quent infirmes , nous pouvions tomber
dans les mesmes erreurs. Que la joye donc
d'en estre délivrez nous inspire de la dou-
ceur & de la compassion pour ceux qui
y sont encore.*

*Et ce qui contribüe le plus à nous don-
ner cette douceur, si nécessaire dans les
disputes, c'est la confiance qui se trouve
dans la science.] Ce principe est certain.
Un ignorant qui ne peut répondre aux
objections qu'on luy fait, s'aigrit & s'é-
chauffe, au lieu que celuy qui est véri-
tablement sçavant, comme il ne trouve
rien qui l'embarasse, parce qu'en s'in-
struisant, il a cent fois détruit tout ce
qui pouvoit combattre la vérité, il est
toûjours doux, modeste, & tranquille;
& tel étoit Socrate dans ses disputes: ja-
mais il n'a dit une injure aux disputeurs
les plus injustes & les plus outrez. D'où
venoit cette douceur ? de sa profonde
science.*

336 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
ton en a fait une démonstration sensible
dans le premier Alcibiade ; & c'est sur ce
principe qu'Épictète a fondé toute sa Phi-
losophie.

Page 115.

*De quelques actions, & de quelques
paroles qu'ils accompagnent leurs persua-
sions.]* J'ay ajouté de quelques paroles :
en suivant l'exemplaire conféré sur les
manuscrits. Le manuscrit de Florence sup-
plée aussi le même mot, & lit ainsi tout
le passage, δι' οἴων ἀν' ἔργων ἢ λόγων τῆς πρὸς
τὸ χεῖρον ἐκτροπούσης πείθους ἐπισταγῆν τιμῆ-
εν.

Page 116.

*Et que je les deffendray courageuse-
ment.]* Le texte dit, & que je suppor-
teray courageusement leur perte. Mais il
me paroît qu'il ne s'agit pas icy de sup-
porter la perte des biens, plustost quand
elle arrive d'une manière, que quand elle
arrive d'une autre. Au lieu de ἐπι-
μείνω, je lis ἀποκλείω, qui fait un très-
beau sens. Les manuscrits ne sont icy
d'aucun secours.

*Ne les perdray-je point par un nau-
frage?] J'ay ajouté ces mots tirez du ma-
nuscrit de Florence, qui lit ἀφαιρήσεται
ναυάγιον αὐτὰ οὐ παρειρήσεται ;*

Page 117.

*Imaginons en donc nous-mesme une bien
raisonnable pour l'amour de la vertu.]*
Puisque

Puisque les biens sont si périssables, & qu'il y a tant de manières de les perdre malgré nous, mettons nous à couvert de ces pertes, en imaginant une perte plus noble que toutes les autres ; une perte dont la vertu nous tienne compte ; c'est à dire, une perte volontaire pour de bonnes œuvres. Cette idée est d'une grande beauté.

Et en achetant la vertu à un prix beaucoup plus haut que celui qu'on nous offre pour nous obliger d'y renoncer.] C'est encore une très-belle idée: Celui qui donne tout son bien pour la vertu, n'a garde d'estre tenté d'y renoncer pour des offres, & des recompenses ; car il a plus donné pour l'avoir, que les autres ne peuvent luy offrir pour le porter à y renoncer. Celui qui quitte tout, quitte plus qu'on ne luy peut donner. S'il avoit ce qu'on luy offre, il le donneroit encore.

Que si nous sçavons bien nous garder nous-mesmes.] Ou à la lettre, *si nous sçavons bien garder ce qui est nous.* Le manuscrit de Florence, au lieu de $\tau\acute{o}\ \eta\mu\acute{o}\nu$, lit fort bien $\tau\acute{o}\ \eta\mu\acute{\alpha}\iota\varsigma$; ce nous, c'est à dire, notre ame.

Nous ne le garentirons jamais de la Page 118
mort.] Le mot du texte, $\chi\acute{\alpha}\lambda\omicron\upsilon\varsigma$ est cor-

338 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
rompu. Il est pourtant dans les manuscrits : je croy très-certaine la correction de M. le Docteur Salvini, qui corrige ἐκσῶσαι, *garentir, sauver.*

Que si nous la souffrons pour une bonne cause.] Hierocles reconnoist icy que la bonne cause fait seule le mérite de la bonne mort, & il en donne la raison. Rien ne peut annoblir & illustrer la nécessité de la nature, c'est ainsi qu'il appelle la mort, que la fermeté & la droiture de la volonté & du choix.

Page 121.

De sorte qu'elle est elle-mesme le commencement, le milieu, & la fin de tous les biens.] J'ay suivi dans ce passage le manuscrit de Florence, qui dit plus que le texte imprimé. Voicy comme il a lû, ὡς ἀρχῶν τε καὶ μέσων καὶ τελευτῶν εἶναι τῶν ἀγαθῶν, καὶ ἐν ταύτῃ κείσθαι τὴν ἀπαλλαγὴν τῶν κακῶν, καὶ διὰ ταύτης μόνης ἡμῶν ὑπερβίβασιν καὶ τὴν ἑὴν ἀρετῶν τελείωσιν.

Page 122.

Comme au contraire les suites de la bonne consultation.] J'avois corrigé βουλίας, au lieu de ἀβουλίας. La suite du discours le demandoit visiblement. Je l'ay ensuite trouvé à la marge de l'exemplaire conféré sur les manuscrits, & dans le manuscrit de Florence.

Page 123.

Pour se dérober aux peines.] Le ma-

Manuscrit de Florence a fort bien rétabli ce passage; car au lieu de φυγῶ qui ne peut avoir lieu icy, il lit φυγή, pour éviter, pour fuir.

Rend contre luy-mesme une sentence Page 124.

conforme à ses excès & à ses crimes.]

Car il condamne son ame à n'estre plus.

Le manuscrit de Florence, au lieu de

κόπως ἀμπελα, lit εἰκότως μητεία, &c. rend

ne sentence proportionnée à ses crimes.

Cela revient au mesme sens.

Et ne la reduisent pas à n'estre plus,

au contraire, ils la remenent à estre véri-

ablement.] J'ay suivi icy la leçon que m'a

présenté la marge de l'exemplaire con-

teré sur les manuscrits, & qui m'a paru

précieuse; car au lieu de μάλλον ἐπανάρχον-

τες, on lit ἀλλ' εἰς τὸ εἶναι μάλλον ἐπανάρχοντες;

& je vois avec plaisir cette addition con-

firmée par le manuscrit de Florence.

Dans ce qui est contre sa nature.] Dans Page 125.

ce texte, au lieu de δεῖ τῆς εἰς τὸ μὴ πα-

ρῆ φύσιν ἐκθεῖν, il faut lire δεῖ τῆς εἰς τὸ

μὴ κατὰ φύσιν ἐκθεῖν, ou effacer la nega-

tive, si on veut conserver δεῖ. Cette

lecture est dans les manuscrits.

Mais ayant son esprit toujours atta- Page 126.

bé aux règles que Dieu prescrit.] Dans

ce manuscrit de Florence, au lieu de

340 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
πρὸς πῦρ θεῖους κανόνας, aux règles divines,
il a, πρὸς τὸν θεόν, à Dieu.

Que les foudres du ciel viennent frapper ma teste.] C'est un vers de la Médée d'Euripide. Voicy le passage entier,

Αἰ αἰ, ὅρα μὲ κεφαλᾶς φλόξ οὐρανία
βαίη, τί δέ μοι ζῆν ἔτι κέρδος ;
Φεῦ, φεῦ. θανάτῳ καταλυσάμεν,
βιοτᾶν συχερὲν προλιπούσα.

Page 127:

Car elle croit effacer, &c.] Ces trois lignes ne sont point dans le texte imprimé ; je les ay trouvées à la marge de l'exemplaire conféré sur les manuscrits, & l'on voit manifestement qu'elles sont d'Hierocles, & de plus très-nécessaires, πῶ τῆς ἀβουλίας ἀρχὴν ἕξαλείφειν οἷεται πέλει χείρονι, παιδοκτονία προπετεῖ ἀβουλον παιδοποιῖαν ἀντιμῆν. Ce qui est parfaitement bien dit, & plus heureusement exprimé en Grec que je n'ay pû le rendre en François. Mot à mot, *principium temeritatis delere putat sine pejori, stultam filiorum procreationem, insana eorum occisione permutans*. Et voila comme sont les hommes, dès qu'ils ont une fois agi sans réflexion, ils ne cherchent qu'à couvrir leurs fautes par d'autres fautes souvent plus grandes. Le manuscrit de Florence confirme l'addition de ces trois lignes.

De n'obéir à aucun des miens qu'à la raison.] Ce passage du Criton est fort beau, & il suffit seul pour faire voir qu'on perd souvent des choses très-solides quand on ne traduit pas ces Philosophes assez littéralement. Page 128.

Pour servir à la raison.] J'ay suivi encore icy la correction que m'a fourni la marge de l'exemplaire conféré sur les manuscrits, & que j'ay ensuite trouvée confirmée par le manuscrit de Florence; au lieu de *πρὸς ὑπηρεσίαι πλὴ λογικῆν*, ils ont lû tous deux *πρὸς ὑπηρεσίαι τῆ λογικῆ οὐσίας*, pour servir à l'essence raisonnable. Hierocles dit fort bien que les passions sont données comme les aydes de la raison; mais il faut qu'elles soient ses servantes & non pas ses maistresses.

Et les grands maux qui viennent nécessairement de la témérité & du défaut de reflexion.] Cecy est encore ajousté au texte dans l'exemplaire conféré sur les manuscrits, & dans le manuscrit de Florence, où on lit *καὶ τῆς ἐναντίας διαθέσεως τὰ κακά*, & les maux qui viennent de la disposition contraire. Page 129.

C'est qu'il reprime tous les mouvemens de l'opinion; & nous ramene à la véritable science.] L'opinion ne s'appuyant Page 130.

142 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
que sur des vraisemblances peu approfondies, est comme un sable mouvant; mais la science se reposant sur le certain & sur le vray, a des fondemens fixes. Socrate & Platon par une comparaison très-juste, ont rendu très-sensible la différence qu'il y a entre la science & l'opinion. Dedale faisoit deux sortes de statuës ambulantes, dont les unes avoient un maistre ressort qui les arrestoit quand on vouloit, & les autres n'en avoient point, de manière qu'elles s'échappoient & alloient toujourns jusqu'à la fin de leur corde, sans qu'on pust les fixer. Ils comparoient donc l'opinion à ces statuës qui n'étoient point arrestées; car l'opinion ne s'arreste point, & n'a rien qui la fixe. Mais quand elle est liée & fixée par le raisonnement tiré des causes que la lumière de Dieu nous découvre, alors cette opinion devient science, & elle est fixe & stable, comme l'étoient les statuës à qui on avoit ajouté ce maistre ressort.

Page 131.

Qui ne s'enorgueillit d'aucune des choses qu'il sçait.] Voila l'éceuil des sçavants, car la science enfle. Mais pour peu qu'on fist de reflexion, on se trouveroit bien petit de s'enorgueillir d'une

chose qui est si bornée, mesme dans les plus sçavants.

Or rien ne mérite d'estre appris que ce qui nous ramène à la ressemblance divine.] Qu'on vante après cela toutes les sciences dont les hommes sont si entes-
tez, & qui les rendent si vains : voicy un Payen qui reconnoist comme Socrate, que rien ne mérite d'estre appris, que ce qui nous rend l'image de Dieu, & qui forme Dieu en nous.

Que ce qui enseigne à ne craindre ni la mort, ni la pauvreté.] Il manquoit icy un mot dans le texte ; & j'ay trouvé ce mot heureusement suppléé à la marge de l'exemplaire conféré sur les manuscrits, & dans le manuscrit de Florence, καὶ τὴν θανάτου καὶ πείνης ἀφοβίαν διδάσκει.

La volupté ne subsiste point par elle-mesme ; mais elle arrive quand nous faisons telle ou telle action.] C'est un point de la doctrine de Pythagore, qui a démontré le premier, que la volupté n'a point d'essence, c'est à dire, qu'elle n'existe pas par elle-mesme, & qu'elle n'est que la suite & le fruit d'une action. On trouvera cette matière admirablement traitée dans le Philebe de Platon, où

Page 132.

344 REM. SUR LES VERS DE PYTH.

Socrate parle des Pythagoriciens, quand il dit ἀρα καὶ ἡδονῆς οὐκ ἀκκόαμεν ὡς αἱ ψυχαὶ ὄντι, οὐσία δὲ οὐκ ἔστι τὸ κατὰ τὴν ἡδονῆς, κομφοὶ γὰρ δὴ πνευ αὐτῶν τὸν λόγον ἔσθαι χροῖσθαι μινύειν ἡμῖν, οἷς δεῖ χροῖσθαι ἔχειν. N'avons-nous pas entendu dire de la volupté, qu'elle est toujours une génération, & qu'il n'y a en aucune façon nulle essence de la volupté; car c'est ce que quelques gens polis & habiles taschent de nous démontrer, & il faut leur en avoir de l'obligation.

Mais il le surpasse encore par le genre de la volupté pour laquelle seule il semble, &c.] Que cela peint bien l'aveuglement des hommes! Le vicieux s'abandonne au vice pour l'amour de la volupté, & la volupté dont il jouit, est infiniment inférieure à celle dont il jouiroit s'il s'appliquoit à la vertu; & c'est ce qu'il va prouver d'une manière très-solide.

Or il est évident que la volupté du vertueux imite la volupté divine.] Cet argument est d'une force invincible. Puisque la volupté suit toujours la nature de l'action qui la fait naître, il ne se peut que celle qui naît de la vertu ne soit infiniment au dessus de toutes celles que le vice peut procurer, & qu'elle

Tom. 2. p. 33.

Page 133.

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 345
le n'approche de la volupté divine. Ainsi
de l'aveu mesme d'un Payen, ceux qui
suivent Dieu ont des plaisirs mille fois
plus grands que ceux qui suivent les at-
traits du monde.

*N'imite que des mouvements emportez
& brutaux.*] Car elle ne peut imiter
que ce qui la cause.

*Car les voluptez & les tristesses nous
changent, & nous tirent de notre état.*]
Il veut dire qu'elles nous élèvent jus-
qu'à nous faire ressembler à Dieu, ou
qu'elles nous dégradent & nous rabais-
sent jusqu'à nous rendre semblables aux
bestes: & cela est vray.

*Celuy donc qui puise où il faut, quand
il faut, & autant qu'il faut, est heu-
reux.*] Ces trois conditions sont néces-
saires pour le bonheur; car les meil-
leures choses mesme deviennent mau-
vaises, quand elles sont faites sans mé-
sure, où il ne faut pas, & quand il ne faut
pas, comme Hierocles va l'expliquer.

*Et la connoissance cherche l'opportu-
nité.*] Pythagore avoit fait un précepte
de l'opportunité, & il enseignoit qu'il
y avoit certains temps que devoient ob-
server sur toutes choses ceux qui vou-
loient s'adresser à Dieu. Si par ce pré-

Page 134

346 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
 cepte il vouloit dire simplement qu'il y
 avoit de certains temps favorables &
 privilegiez pour s'adresser à Dieu, &
 pour luy demander des graces, il avoit
 connu une grande vérité; car l'Ecritu-
 re sainte nous apprend qu'il y a *tempus*
acceptabile, auquel Dieu exauce. Aussi
 David appelle Dieu, *adjutor in oportu-*
nitatibus, *Qui ne manque pas de secou-*
rir dans le temps opportun: Et c'est peut-
 estre sur cette vérité connuë, que les Py-
 thagoriciens appelloient la première cau-
 se, le premier principe, c'est à dire,
 Dieu, *opportunité*. Mais il y a plus d'ap-
 arence que Pythagore ne s'étoit pas tenu
 dans des bornes si sages, & qu'il avoit
 poussé cette recherche de *l'opportunité*,
 jusqu'à une observation superstitieuse des
 temps, des jours & des moments pro-
 pres pour les sacrifices & pour les au-
 tres opérations theurgiques, & qu'il
 avoit tiré cette superstition des Chal-
 déens.

Car ce n'est pas à estre exempt de fau-
te que consiste le bien vivre; mais à
faire tout ce qu'il faut.] C'est un princi-
 pe très-vray. La bonne vie ne consiste
 pas à ne faire ni bien ni mal; mais à
 faire le bien, & par consequent un hom-

Isa. 49. 8.
 S. Paul 2.
 Corinth. vi.
 2.
 Ps. 118. 10.

me qui passeroit sa vie sans faire aucun mal, ne laisseroit pas d'estre coupable, parce qu'il n'auroit pas fait le bien qu'il est obligé de faire; & que de ne pas faire le bien, c'est un très-grand mal.

Or de l'un & de l'autre, c'est à dire, de vivre exempt de faute & de bien vivre.] J'ay suivi l'exemplaire conféré sur les manuscrits, qui au lieu de εἰ δὲ τὸ ἀμάρτανειν, qui ne fait aucun sens, lit ὡν δὲ τῶ μὴ ἀμάρτανειν. Et cette leçon est confirmée par le manuscrit de Florence.

Elle n'est autre que la vie.] J'ay encore suivy icy la leçon de l'exemplaire conféré sur les manuscrits, τίς δὲ οὗτος ἢ μόνος ὁ ἀπὸ τῆς ἀρετῆς, &c. *qu'est-elle que la seule vie, &c.* Le manuscrit de Florence lit τίς δὲ οὗτος ἢ μὴ μόνος, &c. ce qui est la mesme chose.

Qu'on fasse quelque chose de beau avec mille peines & mille travaux.] J'avois ajouté ces deux lignes au texte, parce qu'elles y manquoient visiblement, & qu'elles me paroissent très-nécessaires. J'ay vû ensuite avec plaisir qu'elles sont ajoutées à la marge de l'exemplaire conféré sur les manuscrits, εἰ δὲ παράποιτό τι μετὰ πόνου καλόν, ὁ μὲν πόνος παρήλαθε, τὸ δὲ καλὸν ἔμεινε. & qu'elles sont de mesme dans

Page 35.

348 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
le manuscrit de Florence. Il n'y a rien
de plus beau & de plus vray que ce prin-
cipe d'Hierocles.

Page 139.

Exod. xxxii.

6.

*Comme la première cause de tous ses
mouvements dereglez.] Le soin outré du
corps est la première cause de tous ses
desordres. Aussi est-il dit, Le peuple s'as-
sit pour manger & pour boire, & ils se
leverent pour joier : Et sedit populus
manducare & bibere, & surrexerunt
ludere.*

Tom 3. p. 247.

*Car le cheval ne devient vicieux, &
ne se rend le maistre.] On seroit trom-
pé icy si on n'avoit devant les yeux le
passage de Platon qu'Hierocles ne fait
que copier, & où Platon, par ce che-
val veut signifier le corps. Voicy le pas-
sage comme il est dans son Phedre, Βεί-
δει γὰρ ὁ τῆς κακίας ἵππος μετέχων, ἐπὶ γῆν
ρέπων τε καὶ βαρύνων, ἢν μὴ καλῶς ἢ π-
δραμιδμῶς ὑπὸ ἄλλ' ἠνιόχων; car ce cheval
qui est vicieux regimbe & se cabre, ten-
dant vers la terre, & tirant en bas
par son poids, s'il n'est bien nourri par
l'Ecuyer.*

*Parce qu'il est plus difficile de s'en
deffendre, qu'on est plus porté à en ab-
ser.] C'est sans doute par cette raison
que l'auteur de l'Ecclesiastique a dit du*

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 349

boire seul, *Sanitas est anima & corpori sobrietas potus: La sobriété dans le boire est la santé de l'ame & du corps.*

Dont il rapporte la santé & le bon état à la perfection de la vertu de celle qui s'en sert.] Voila une règle bien sage, de n'avoir dans le soin du corps d'autre vûë, que de rendre l'ame en quelque façon plus parfaite, en mettant l'instrument dont elle se sert en état d'obéir à ses ordres, & d'exécuter ce que la vertu demandera. Page 148

Car il y en a qui ne doivent point luy estre présentez; parce qu'ils appesantisent le corps.] Voila la raison du choix que Pythagore faisoit des aliments, la santé du corps, & la pureté de l'ame; comme cela a été expliqué dans sa vie.

Qui se porte vers l'intelligence, c'est à dire vers Dieu.] J'ay préféré icy la leçon du texte imprimé, πὼ πρὸς νοῦν θεὸν ἐπιζητούμεν ψυχὴν, à celle du manuscrit de Florence, qui ne met que πρὸς τὸν θεόν, &c. *L'ame qui se porte vers Dieu.* Page 149

Car en tout on peut passer doublement cette juste mesure.] Dans le texte imprimé il y a *on peut passer infiniment*, ἀμπερία πολλή; mais j'ay suivi le manuscrit de Florence, qui lit ἀμπερία διπλή, *on peut*



350 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
*passer doublement ; c'est à dire , en deux
façons , ou du costé de la magnificen-
ce , ou du costé de la mesquinerie , com-
me Hierocles s'explique fort bien.*

Page 146.

Une maison propre , mais sans luxe.]
Ces mots manquoient au texte imprimé.
Le manuscrit de Florence les a heureu-
sement suppléez , en ajoutant après *ιμά-
πον ἐκλεζόμενοι καθαρέων, ἄδρυπλον*, ces quatre
mots *οἶκον ὁμοίως καθαρέων, ἄδρυπλον*.

*Pour s'éloigner donc de la magnificen-
ce , elle a recours à la simplicité.]* Le
texte étoit corrompu en cet endroit. L'é-
xemplaire conféré sur les manuscrits l'a
corrigé en lisant *κτῆσιν*, possession, acqui-
sition ; au lieu de *κλίσιν*, qui ne signifie
rien icy. Le manuscrit de Florence lit
encore mieux *πρὸς κτῆσιν*, &c.

Page 147.

*Des habits qui ne soient pas d'une étof-
fe très-fine , mais propre.]* *ιμάδιον λεπτόν*,
ne signifie pas icy de méchants habits,
comme l'a crû l'interprète Latin , qui a
traduit *vestimenta quidem nequaquam
vilia* ; mais il signifie des habits d'une
étoffe fine , & par conséquent magnifi-
que & précieuse. C'est ainsi qu'Homere
dit en parlant de Calypso dans le 1. livre
de l'Odyssée.

*Αὕτη δ' ἀργύρεον φᾶρος μέγα ἔντυπο Νύμφη
λεπτόν καὶ χαιείν.*

Elle prit une robe éclatante, d'une étoffe très-fine & très-agréable.

Car dès que tu passes la mesure du besoin, tu te jettes dans l'immensité du desir.] J'ay suivi icy le manuscrit de Florence, qui au lieu de ἐσπέει, & προήλασε, lit à la seconde personne ἐσπέεις, & προήλασας, ce qui est infiniment mieux. Page 148.

Si par rien de trop nous n'excitons pas contre nous nos propres Citoyens.] Il est visible qu'il faut corriger le texte, en y ajoûtant la négative μή, de cette manière τῷ μηδὲν ἄγαυ μή κινουῦτες. Cette faute est pourtant dans le manuscrit de Florence. Page 149.

Et c'est ce que signifie icy proprement le mot d'envie.] Ce mot est souvent pris dans ce sens-là dans les auteurs Grecs, & quelquefois dans les auteurs Latins; mais en notre Langue il ne signifie jamais que cette passion qu'excite le bien des autres, quand il nous paroist outré. Il a fallu pourtant l'employer icy dans le premier sens pour faire entendre le Vers de Pythagore, & l'explication que luy donne Hierocles.

Et quand il dit icy, les choses qui ne pourront te nuire.] Il manquoit icy au texte une ligne entière que j'ay trouvée Page 152.

352 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
 heureusement suppléée à la marge de l'exemplaire conféré sur les manuscrits, & ensuite dans le manuscrit de Florence :
 Voicy le passage entier , καὶ ταῦτα δὲ πα-
 λιν τὸ Α Σ Ε Μ Η Β Λ Α Ψ Η , οὐ πως ἀκούου-
 μεθα ὡς καὶ τὸ Α Σ Ε , &c. Cela étoit très-
 nécessaire pour le sens.

Car cet homme intérieur est blessé.
 Il y avoit une faute grossiere dans le
 texte , τῶν δὲ βλέπειν ; *car cet homme-là
 voit , &c.* Il faut corriger τῶν δὲ βλάπτεται ;
car cet homme intérieur est blessé. Et c'est
 ainsi que je l'ay trouvé dans la marge
 de l'exemplaire conféré sur les manuf-
 crits. Le manuscrit de Florence lit τῶν
 δὲ βλάπτεται.

Page 154.

*Ne laisse jamais fermer tes paupières
 au sommeil, après ton coucher.*] Pourquoi
 le Poëte attend-il à la fin de la journée
 pour nous faire examiner ce que nous a-
 vons fait, & pourquoy ne nous avertit-
 il pas de penser dès le matin à ce que
 nous devons faire ? Il semble que cela se-
 roit plus sûr. Si nous en croyons Porphy-
 re, il manque quelque chose à ce texte ;
 car il écrit que Pythagore recommandoit
 d'avoir soin sur tout de deux momments
 de la journée , de celuy où on se leve,
 & de celuy où on se couche ; du pre-

mier, pour penser à ce que l'on doit faire pendant le jour; & de l'autre, pour se rendre compte de ce que l'on a fait, & que pour le premier il disoit,

Πρῶτα μὲν ἔξ ὑπνοιο μελίφρονος ἔξυπαισάς,
 Ἐν μάλα ποιπέυειν ὅσ' ἐν ἡματι ἔργα τε-
 λέωσεις.

Prémièrement, dès que tu seras éveillé, pense à tout ce que tu dois faire le jour. Je croirois donc qu'il faudroit ajouter ces deux vers au texte, immédiatement avant le quarantième,

Μήδ' ὑπνον μαλακοῖσιν, &c.

Et ne laisse jamais fermer tes paupieres, &c. Il y a beaucoup d'apparence que l'Empereur Marc-Aurele avoit tiré de ce précepte de Pythagore, cette belle réflexion qu'il fait au commencement de son second livre: *Il faut se dire le matin quand on se leve; aujourd'buy j'auray affaire à un importun, à un ingrat, &c.*

Que tu n'ayes examiné par ta raison.]

Dans la plupart des exemplaires, ce vers de Pythagore est écrit,

Πεῖν πρὸς ἡμεῖν ἔργων τρεῖς ἕκαστον ἐ-
 πιδεῖν,

Avant que d'avoir repassé trois fois toutes tes actions de la journée, Mais Hierocles a lû autrement.

354 REM. SUR LES VERS DE PYTH.

Πεὶν τῶν ἡμεῖων ἔργον λογίσαται ἕκαστι,
Avant que d'avoir examiné par la raison, &c. Et il ne parle nullement dans son commentaire de ces trois fois, ce qu'il n'auroit pas oublié, si c'eust été la véritable leçon. En un mot, le commentaire d'Hierocles prouve qu'il faut lire comme il a lû. Les Pythagoriciens n'obligeoient point du tout à repeter trois fois cet examen. Une seule bonne fois suffit.

Page 155.

Comme un but divin.] Dans le texte imprimé il n'y a que *comme un but*, ὡς πρὸς πῖνα σκοπόν; mais le manuscrit de Florence supplée le mot qui manque, ὡς πρὸς πῖνα θεῖον σκοπόν.

Et il veut que nous le fussions le soir avant que de nous endormir.] Ce passage est corrompu dans le texte imprimé. Le manuscrit de Florence le restitue de cette maniere, πρὸς ἐσπέραν δὲ καὶ πρὸς ἑσπέρων πρεπιδύων, ὅπως ἄν εἰς τὸ πέρας τῶν ἡμεῖων ἀφάξων τὸ τῆς σωειδήσεως καθίζουσαν δικασίαν.

Page 157.

Aux fonctions de la vertu.] J'ay suivi le texte imprimé, dont le sens paroist fort bon, πρὸς πῶ τῆς ἀρετῆς ἐνέργειαν. Je suis pourtant obligé d'avertir que le manuscrit de Florence lit πρὸς πῶ τῆς αἰεί-

της ζωῆς σωτέριον , aux actions de la meilleure vie.

En rappelant par ordre toutes ses actions bonnes & mauvaises.] Le texte imprimé dit mot à mot , & rappelant par ordre le souvenir pour l'amour de la vertu , καὶ ἐκ τάξεως πρὸς μνήμην ἀγαθῶν ἀρετῶν εἵνεκα. Hierocles veut-il nous dire que cet examen se fait pour faire croître la vertu ? Qui en doute ? mais il se fait aussi pour retrancher le vice. J'ay donc suivi icy la correction du sçavant Meric Casaubon , qui au lieu de ἀρετῶν εἵνεκα , corrige ἀρετῶν καὶ κακίας ; rappelle le souvenir de ses vertus & de ses vices ; c'est à dire de ses actions bonnes & mauvaises. La suite le demande necessairement , & Hierocles a souvent joint ces deux termes.

En quoy ay - je manqué ? Qu'ay - je fait , dit-elle , tous les jours ?] Ces derniers mots , dit-elle tous les jours , manquoient au texte imprimé ; & je les ay trouvez dans le manuscrit de Florence , où on lit , ἡμαρὰ λέγων ὡς ἑαυτὴν , πῆ παρήβην , &c.

Pour donner le temps à la raison , de faire cet examen.] Selon le texte imprimé il auroit fallu traduire , par l'em-

356 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
pressément que la raison doit avoir de faire cet examen. Mais dans le manuscrit de Florence, au lieu $\omega\epsilon\delta\upsilon\mu\acute{\iota}\alpha\ \tau\tilde{\epsilon}\ \lambda\omicron\gamma\omicron\sigma\mu\omicron\delta$, on lit $\omega\epsilon\delta\iota\sigma\mu\acute{\iota}\alpha\ \tau\tilde{\eta}\ \tau\tilde{\epsilon}\ \lambda\omicron\gamma\omicron\sigma\mu\omicron\delta$. Ce qui est élégamment dit, & fait un très-beau sens. C'est comme s'il disoit, *pour ne pas manquer à l'heure assignée par la raison, pour faire cet examen.* On sçait que $\omega\epsilon\delta\iota\sigma\mu\acute{\iota}\alpha$ signifie proprement, *un temps marqué.*

On en ne faisant pas ce que nous devons.] Dans le texte imprimé, les paroles sont transposées, $\eta\ \tau\tilde{\epsilon}\ \mu\eta\ \delta\acute{\epsilon}\omicron\nu\ \pi\omicron\iota\eta\text{-}\sigma\alpha\upsilon\tau\epsilon\varsigma$. Il est évident qu'il faut lire $\eta\ \tau\tilde{\epsilon}\ \delta\acute{\epsilon}\omicron\nu\ \mu\eta\ \pi\omicron\iota\eta\text{-}\sigma\alpha\upsilon\tau\epsilon\varsigma$. Et c'est ainsi qu'on lit dans le manuscrit de Florence.

Celuy qui ne fait pas les premiers points de ces deux préceptes.] Il faut nécessairement corriger le texte, & lire, $\acute{\omicron}\ \omicron\upsilon\tilde{\nu}\ \tau\tilde{\alpha}\ \pi\acute{\alpha}\rho\omicron\tau\epsilon\epsilon\ \mu\eta\ \pi\omicron\iota\omega\tilde{\nu},\ \tau\tilde{\alpha}\ \delta\acute{\epsilon}\omicron\nu\ \mu\eta\ \pi\omicron\iota\epsilon\tilde{\iota}$; car il s'agit des fautes d'omission & de commission; c'est pourquoy Hierocles ajoute, *que ces deux péchez sont en quelque manière égaux, &c.* Cela est sensible, & c'est ainsi qu'on lit dans le manuscrit de Florence.

Quoy qu'on puisse dire, que ces deux péchez sont en quelque manière égaux.]
 Voila en quoy les péchez d'omission, &

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 357
ceux de commission peuvent estre dits
égaux, c'est qu'ils transgressent tous
deux la Loy de Dieu qui les deffend,
& que par là ils méritent la peine deuë
aux transgressions.

Alors regardant la Loy comme l'exem- Page 160.
plaire qu'il devoit suivre, il prononce
& se declare.] J'ay suivi icy l'exem-
plaire conféré sur les manuscrits, & le
manuscrit de Florence où ce passage est
plus sain & plus entier que dans le tex-
te imprimé. Voicy comme on y lit, *τίτε*
κρίνει πρὸς τὸ θεῖον ἀποβλέπων τὸν νόμον, καὶ
ἀμφίζετα, &c.

Fait de celuy qui l'observe, la vérita- Page 161.
ble image de Dieu.] Au lieu de *τῷ χρω-*
μάτῳ, du texte, il faut lire necessairement
τὸν χρώματον, comme on lit à la marge de
l'exemplaire conféré sur les manuscrits.

Fait l'homme de bien par l'acquisition Page 162.
des vertus.] Il y a dans le texte impri-
mé, *par la nature des vertus, ἀπὸ τῆς αἰ-*
ρετῶν φύσεως, ce qui peut avoir un bon
sens; mais j'ay préféré la leçon qu'on
trouve à la marge de l'exemplaire con-
féré sur les manuscrits, & dans le ma-
nuscrit de Florence, *κτήσεως*, *acquisition*,
au lieu de *φύσεως*, *nature*.

Or que cela vous déisie, & que ce Page 164.

358 REM. SUR LES VERS DE PYTH.

soit là la fin.] J'ay suivi le manuscrit de Florence, qui rétablit fort bien ce passage, en lisant ὅτι δὲ θεοῖ, τὸ τῆς θεωρητικῆς ἀληθείας τὸ πέρας.

Page 166.

On demande icy de la faculté intelligente, la méditation.] Il s'est glissé dans le texte imprimé une faute considérable, τὴν ὀπμιλείαν, il faut corriger τὴν μελέτην, comme on lit à la marge de l'exemplaire conféré sur les manuscrits, & dans le manuscrit de Florence. Tout ce qu'Hierocles dit icy des trois facultez de l'ame, est parfaitement beau.

Et cette disposition ne manque pas d'être suivie de l'espérance divine qui fait resplendir dans nos ames la lumière de la vérité.] Voicy une belle gradation: La méditation, la pratique, & l'amour des vertus, produisent dans nos cœurs l'espérance divine; & cette espérance fait luire la vérité; car l'espérance en Dieu est toujours accompagnée de lumière: c'est pourquoy saint Paul plus éclairé que tous les Philosophes; a dit de cette espérance, qu'elle ne confond point.

Rom. v. 5.

Page 167.

Par la connoissance certaine des estres.] Au lieu de ὅτι ὕλων, qu'on lit dans le texte imprimé, il faut lire comme dans

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 359
le manuscrit de Florence, ἢ ὅλων.

Car le Poète jure icy avec beaucoup de ferveur.] J'ay encore suivi icy le manuscrit de Florence, où au lieu de δεπταμέτως ὄμυσι, il jure avec ordre, & de suite; ce qui ne signifie rien icy, on lit δεπταμύτως ὄμυσι, *impensè jurat, il jure avec ferveur.* Il veut dire, que le Poète rempli de la vérité & de la certitude de ce qu'il enseigne, jure, &c.

Que le quaternaire, qui est la source Page 169.
de l'arrangement éternel du monde, n'est autre que Dieu mesme qui a tout créé.]
On a vû dans la vie de Pythagore, que ce Phisofophe ayant appris en Egypte le nom du véritable Dieu, ce nom mystérieux & ineffable, Jehovah, & voyant que dans la langue originale il étoit composé de quatre lettres, l'avoit traduit en sa langue par le mot, *Tetractys, le quaternaire, & en avoit donné la véritable explication, en disant qu'il signifioit proprement, source de la nature qui coule toujours; car c'est ce que signifie le mot original.* Ses premiers disciples conserverent cette tradition dans toute sa pureté; mais ceux qui leur succédèrent, ayant perdu apparamment l'idée du véritable nom, du nom original

160 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
que Pythagore avoit traduit & expliqué, & ne concevant plus comment le *Tetractys*, le *Quaternaire*, pouvoit signifier de si grandes choses, allerent s'imaginer que c'étoit la vertu de ce nombre quaternaire qui opéroit toutes ces merveilles: & transportant ainsi au nom traduit toute la vertu que le nom original attribuoit à celui à qui il étoit donné, ils conceurent que ce nombre étoit le véritable principe, & le créateur des estres. Deux choses les confirmèrent dans cette pensée; la première, les vertus qu'ils prétendoient trouver dans ce quatre, qui renferme toute la puissance du dix, & par là tous les nombres; & la seconde, le nom mesme de Dieu, qui dans presque toutes les langues se trouve de quatre lettres. Cela une fois posé, il ne faut pas s'étonner des suites qu'eut cette belle découverte. Bientost on crut que toute la nature n'étoit que l'effet de la vertu des nombres; & cette doctrine fit de si grands progrès, que saint Augustin mesme ne jugea pas indigne de luy d'y entrer, & de croire, non pas que les nombres étoient des principes, mais qu'ils renfermoient des mystères infinis. Il en trouve de grands dans le trois, dans le quatre

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 361
quatre, dans le six, dans le sept, dans le
quarante, &c. On peut voir sur cette ma-
tiere *Petri Bungi numerorum mysteria*, où
ce sçavant auteur prétend démontrer l'ac-
cord parfait qu'il trouve entre les nom-
bres de l'écriture sainte, & l'Arithmeti-
que Pythagoricienne. Ce n'est pas icy le
lieu d'entrer dans cette discussion ; je me
contenteray de dire, que les nombres prin-
cipes sont de véritables chimères ; car, com-
me Aristote l'a fort bien dit, les nombres
ne peuvent jamais estre des principes d'a-
ctions & de changemens. Ils peuvent estre
significatifs, & marquer certaines causes ;
mais ils ne sont jamais ces causes là.

*C'est ce que tu apprendras du Livre sa-
cré qu'on attribue à Pythagore.*] Ce Livre
étoit un traité des Dieux, & ce traité étoit
appellé sacré *ιερός λόγος*. On prétend que
Pythagore y avoit expliqué le sentiment
d'Orphée, qui avoit dit que *l'essence du
nombre étoit le principe des choses. & la
racine des Dieux & des Genies*. Hiero-
cles ajoute, *que l'on attribue à Pytha-
gore* ; parce qu'en effet cela étoit con-
testé, les uns l'attribuoient à Pythago-
re, & les autres à son fils Telauges.
Voyez Jamblique, chap. xxviii. pour
moy je suis persuadé que ce Livre, & ce-

362 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
luy d'Ouphée, étoient des ouvrages po-
stérieurs à Pythagore.

*Dieu est célébré comme le nombre des nom-
bres.*] Dieu est un; comme tous les nom-
bres procèdent de l'unité, de mesme tous
les estres procèdent de Dieu. Mais c'est
mal raisonner, que de dire, que parceque
Dieu est un, c'est l'unité qui a tout produit
par la vertu attachée à ce nombre. Je ne
m'amuseray pas à refuter toutes les chimé-
res qu'Hierocles debite icy. Tout ce qu'il
dit des nombres dans ces trois pages, n'est
tout au plus que curieux, & ne mene à
la connoissance d'aucune vérité solide.

Page 170.

*Et le sept comme Vierge, & sans mè-
re.*] Le sept ne produit aucun nombre
dans l'intervalle du dix, & n'est produit
par aucun des nombres que cet interval-
le renferme. Voila pourquoy les Pytha-
goriciens le comparoient à Minerve, &
luy donnoient mesme ce nom, parce que
Minerve est Vierge, & sans mère. Voila
une des belles & excellentes propriétés
du sept; c'est à dire, voila de profondes
réveries que les Pythagoriciens don-
noient, comme de grands mystères.

Page 171.

*D'ailleurs il y a quatre facultez pour
juger des choses.*] On ne sçauroit ni
imaginer aucune autre faculté au - delà

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 363
de ces quatre, ni rien trouver qui ne
soit du ressort de l'une d'elles; car com-
me Aristote l'a reconnu dans le premier
livre de l'ame, chap. 2. *Toutes choses
se jugent, les unes par l'entendement, les
autres par la science, celles-cy par l'o-
pinion, celles-là par le sentiment.* κρινε-
ται δὲ τὰ νοήματα, τὰ μὲν νόῳ, τὰ δὲ ἔπισημῳ,
τὰ δὲ δόξῃ, τὰ δὲ αἰσθήσει. Le mesme Ari-
stote enseigne aussi, que l'entendement
répond à l'unité, la science au deux, l'o-
pinion au trois, ou, ce qui est la mesme
chose, à la superficie, & le sentiment au
quatre, ou à la figure solide: Ses paro-
les sont remarquables; νοῦν μὲν τὸ ἐν, ἔπι-
σημῶν δὲ τὰ δύο, &c. Ἐν δὲ τῷ ἔπιπέδῳ ἀε-
μιὸν δόξαν, αἰσθησὶν δὲ Ἐν τῷ στερεῷ. Plutarque
lit la mesme chose dans le 1. livre des
opinions des Philosophes, chap. III. &
l'en explique les raisons; mais dans Plu-
tarque, le sentiment n'a point de nom-
bre qui luy réponde; c'est pourquoy
Theodore Marcile a eu raison de croire
qu'il y a une lacune dans le texte, &
qu'il y manque une ou deux lignes, où
Plutarque avoit expliqué de quelle ma-
nière le sentiment répond au quatre, &
voit fait voir que comme le quatre ren-
ferme le trois, le sentiment renferme

364 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
de meſme les trois autres facultez, l'en-
tendement, la ſcience, & l'opinion.

*En un mot, le quatre embrasse & lie
tous les eſtres, les élemens, les nombres, les
ſaiſons, les âges, les ſocietez, &c.]* Le
quatre comprend les élemens, parce qu'il
y en a quatre; les nombres, parce qu'ils
ſont tous renfermez dans la vertu du qua-
tre, qui compoſe le nombre parfait dix,
comme on l'a expliqué. Il comprend auſſi
les ſaiſons & les âges, parce qu'il y a
quatre âges & quatre ſaiſons. mais com-
ment le quatre renferme-t-il auſſi les ſo-
cietez? C'eſt ce que nous appred Theon
Philoſophe Platonicien, dans ſon livre
de locis Mathematicis in Tim. Plat. cap.
περὶ τετρακτύος καὶ δεκάδος, où il dit, ἐβδόμη
δὲ τετρακτύς, ἢ πρὸ κοινοῖων ἀρχὴ μὲν, καὶ οἶον
μονὰς ἄνθρωπος, δυὰς δὲ οἶκος, τρεῖς δὲ κρῆμα, τε-
τραὰς δὲ πόλις. τὸ γὰρ ἕθνος ὅκ πύτων σύγκειται. *Le*
ſeptième quaternaire eſt celui des ſocietez;
le fondement; & comme l'un de ce qua-
ternaire, eſt l'homme; le deux, c'eſt
la maiſon; le trois, c'eſt le bourg; le
quatre, c'eſt la ville: car voila ce qui
compoſe chaque nation. Il veut dire que
dans le quatre ſe trouve tout ce qui com-
poſe les nations différentes; car elles
ne ſont qu'un compoſé d'hommes, de

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 365
maisons , de bourgs & de villes.

La connoissance de ce Dieu.] J'ay suivi icy le manuscrit de Florence , où au lieu de ἡ πύτων γῶσις , on lit ἡ πύπου γῶσις , *La connoissance de ce Dieu intelligible , c'est à dire , du quaternaire.* La suite prouve la nécessité de cette restitution.

Par lequel l'auteur de ces Vers jure icy.] L'exemplaire conféré sur les manuscrits , & le manuscrit de Florence , ont rétabli ce passage très-corrompu dans le texte imprimé , où on lit ὄν καὶ νῦν ἐπόμνος , ce qui ne veut rien dire , il faut corriger ὄν καὶ νῦν ἐπόμνυται , *par lequel il jure ;* car voila dequoy il s'agit.

Et qu'icy on jure par celui qui nous a enseigné le nombre quaternaire.] Il veut dire , que l'auteur de ces Vers a parfaitement observé le précepte , *respecte le serment* , à l'égard de Dieux ; car il n'a pas juré par eux ; mais il a juré par un homme , qui n'étoit pas Dieu.

Qui véritablement n'étoit pas du nombre de ces Dieux , ni des Heros par leur nature.] Je ne trouve rien de plus noble , ni de plus grand que cet éloge qu'Hierocles fait de Pythagore , en di-

366 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
fant qu'il n'étoit pas un des Dieux, mais
un homme semblable à Dieu, & qui
conservoit dans l'esprit de ses disciples
toute la majesté de cette image.

*C'est pourquoy le Poëte sur des choses
si grandes, jure icy par luy, pour mar-
quer.]* Hiérocles revient toujours au ser-
ment qu'il prétend que l'auteur fait dans
ce Vers par Pythagore luy-mesme, com-
me par celuy qui avoit donné la connois-
sance du quaternaire sacré. Je m'étonne
qu'après cette explication si formelle, si
authorisée, & si conforme aux sentimens
que les Pythagoriciens avoient pour leur
maître, le sçavant Seldenus dans son
traité de *Diis Syris*, ait cherché une
explication très-différente & très-éloi-
gnée. Premièrement, voicy comme il
rapporte le passage,

Οὐ μὰ τὸν ἀμετέρον, ψυχῆ παρὰ δότῃς ἡ-
σρακτῶν,

Πατρὸς ἀεράου φύσιως ἐξώματα ἔχουσαι.

Et il l'explique, *Non, j'en jure par le
quaternaire qui a transmis à notre ame
la source qui comprend les racines de la
nature éternelle; c'est à dire, j'en jure
par le créateur de l'univers. Il fait ἡ-
σρακτῶν masculin, & il explique, ces ra-
cines ἐξώματα, les quatre éléments. Cette*

explication est insoutenable & contraire à toute l'antiquité. On n'a qu'à voir ce que Jamblique écrit dans la vie de ce Philosophe chap. xxviii. *On attribue un tel serment aux Pythagoriciens, parce qu'effectivement ils n'osoient par respect nommer le nom de Pythagore, comme ils étoient fort réservés à nommer les Dieux par leurs noms; mais ils le designoient en le nommant l'inventeur du quaternaire.* Cela n'empeschoit pas qu'ils ne jurassent aussi par le quaternaire; mais ce n'est pas une raison pour changer le sens de ce vers.

Que le sacré nom du quaternaire est connu pour une espérance qui ne peut tromper.] Ce passage est très-corrompu dans le texte, ou du moins j'avouë que je ne l'entends point. *Ἱεροφάνης* ne fait aucun sens, & *ἱεροφάνης*, comme on lit dans les manuscrits, n'est pas meilleur; car que veut dire le sacré interprète du quaternaire est connu par une espérance qui ne trompe point? Encore une fois, je ne l'entends point. Je croy qu'Hierocles avoit écrit *ἱεὸς φάνης*, au lieu de *ἱεροφάνης*. *ἱεὸς φάνης*, le sacré nom. Hierocles regarde le mot mesme du quaternaire, comme un mot sacré, à cause

368 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
du Dieu qu'il designe, & des vertus infinies que ce nombre renferme; & il dit que ce nom est connu par une espérance qui ne peut tromper; parce que c'étoit Pythagore luy-mesme qui l'avoit enseigné à ses disciples, & que Pythagore étoit un homme incapable de tromper.

Et que ce divin quaternaire a été expliqué.] Car il a tâché de faire voir par les vertus de ce nombre, comment il étoit la source de la nature, & la cause de la création. Mais Pythagore l'avoit encore plus solidement expliqué, en faisant voir que c'étoit l'explication du nom ineffable dont on a parlé.

Page 174.

Cependant, comme nous tenons de Dieu cette liberté, nous avons continuellement besoin que Dieu nous ayde.] Voicy un Payen qui reconnoist que quoyque nous soyons libres, comme c'est de Dieu que nous tenons cette liberté, nous avons toujours besoin qu'il nous ayde à nous en servir pour faire le bien; car de nous-mesmes, nous ne pourrions qu'en abuser, & elle ne serviroit qu'à nous perdre.

Page 175.

Et qu'il acheve ce que nous luy demandons.] Il y a une faute grossière dans le texte imprimé; car que veut dire καὶ τελείως τῶν αἰσθητῶν, de la perfection, ou

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 369
de l'accomplissement des choses sensibles,
 ou comme l'interprete Latin a traduit,
rerum perfectione qua sensus movent. Il
 est impossible que cela fasse aucun sens.
 Au lieu du mot *αἰσθητῶν*, *des choses sensi-*
bles. On lit à la marge de l'exemplaire
 conferé sur les manuscrits, *αἰρεθέντων*,
des choses que nous avons choisies, ou
entreprises. Et c'est ainsi qu'on lit dans
 le manuscrit de Florence; mais je suis
 persuadé qu'Hierocles avoit écrit *αἰτη-*
θέντων, *des choses que nous demandons.* Il
 dit que nous avons besoin que Dieu a-
 cheve & accomplisse ce que nous luy
 demandons par nos prieres, c'est à dire
 toutes nos bonnes œuvres, & tout le
 bien que nous faisons. Et une marque
 seure que c'est la véritable leçon; c'est
 que dans la page suivante Hierocles a
 écrit de mesme *μηδὲν πρὸς τιῶ κτήσιν ἢ ὡς*
αἰτηθέντων προσφέροντας, *sans employer de no-*
tre part le moindre effort pour obtenir ce
que nous demandons.

Ni nous contenter non plus des sim-
ples mots de la prière.] Il y a une faute
 dans le texte imprimé, *λογισμοῖς* ne veut
 rien dire icy; il faut lire *λόγους*, comme
 dans l'exemplaire conferé sur les manuf-
 crits, & dans le manuscrit de Florence.

Page 176.

Où nous n'embrasserons qu'une vertu impie & sans Dieu.] Rien n'est plus vray. Agir sans prier, est impie; & prier sans agir, est inutile: car Dieu veut que nous opérions avec luy. Ce seul principe dissipe & détruit une infinité d'illusions & d'erreurs qui se sont malheureusement renouvelées dans notre siècle.

Et l'inaction du dernier détruira absolument l'efficace de la prière.] Il n'y a rien de plus vray, ni de plus sensible; & je ne voy pas pourquoy Casaubon a voulu corriger ce passage, en lisant ψυχῆς pour εὐχῆς, *détruira la vigueur de l'âme.* Rien n'est plus éloigné du sens d'Hierocles.

Page 177.

Or toute image a besoin de l'original pour exister.] Comme ce n'est pas le propre de l'original d'agir pour former la copie, & qu'il suffit qu'il soit vû, on pourroit dire que Dieu étant connu, l'homme pourroit par ses seules forces en tracer en luy l'image. Mais il n'en est pas de Dieu comme des autres originaux, ni de la vertu comme des autres copies. La vertu ne se forme dans l'âme que par la coopération de son original; puisqu'il est la source de tous les biens & de la lumière. L'exemplai-

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 371
re conféré sur les manuscrits & le ma-
nuscrit de Florence, ont lû *γένεσις*, pro-
duction, naissance, au lieu de *ὑπόστασις*,
existence.

*Mais c'est inutilement que nous pos-
sedons cette image.*] La leçon du texte
imprimé m'avoit paru fort bonne, *καὶ
εἰκὴ τὸ κτώμενον*, ce que nous avons acquis
est inutile : mais j'ay trouvé à la marge
de l'exemplaire conféré sur les manus-
crits, *καὶ οὐκ ἀρκεῖ τὸ κτώμενον*, ce que nous
avons acquis ne suffit pas : Et enfin j'ay
vû que le manuscrit de Florence a lû
καὶ οὐκ ἀρκεῖ τῆς κτωμένης, ce qui m'a paru
la véritable leçon ; c'est elle que j'ay sui-
vie, parce qu'elle fait un très-beau sens.
*Il ne suffit pas d'avoir acquis cette ima-
ge, si l'on ne regarde continuellement,
&c.* Il n'en est pas de notre ame, & de
Dieu, comme des autres originaux, &
des autres copies. La copie d'un origi-
nal une fois faite, conserve toujors sa
ressemblance indépendamment de l'ori-
ginal qu'elle représente ; mais notre a-
me a beau estre l'image de Dieu, cette
image se perd bientôt, & s'efface, si
nous n'avons continuellement cet exem-
plaire devant les yeux ; car c'est cet ori-
ginal qui perfectionne toujors sa copie,
& qui l'entretient.

372 REM. SUR LES VERS DE PYTH.

Que d'agir toujours en adressant toujours nos prières.] Il manquoit icy quelque chose au texte imprimé. L'exemplaire conféré sur les manuscrits avoit à la marge *μετὰ τὸ εὐχεσθαι τῆς αἰτίας*, &c. ce qui approche de la véritable leçon que presente le manuscrit de Florence, *μετὰ τὸ εὐχεσθαι πρὸς τὴν αἴτιαν*, car il s'agit icy de la prière jointe à l'action.

Page 178.

Et qui s'est purgée elle-mesme comme l'œil.] J'ay suivi la leçon de l'exemplaire conféré sur les manuscrits, qui est confirmée par le manuscrit de Florence, *ἑαυτὴν ἀγομῆξασα*, au lieu de *ἑαυτῆς ἀγομῆξασα*.

Page 179.

C'est la connoissance des Dieux, la science Theologique, & le discernement juste de tous les estres.] Voila en quoy Pythagore faisoit consister la science Theologique, à connoistre Dieu, & les estres raisonnables qu'il a créés, & à pratiquer tout ce que cette connoissance exige nécessairement. Que les hommes seroient heureux, s'ils se renfermoient encore dans ces bornes !

Jusqu'où ils s'étendent, c'est leur différence spéciale.] Les substances raisonnables, Voila le genre commun qui ren-

ferme toutes les espèces, les Dieux, les Anges, les hommes. C'est là ce que Pythagore appelle *ούσασι*, qui renferme l'ordre & le rang qu'elles occupent. *ἢ π' ἐκαστα δ' ἐρχεται*, jusqu'où chacune d'elles s'étend; car ces espèces sont différentes, les Dieux ne se confondent point avec les Anges, ni les Anges avec les Dieux, ou avec les hommes; ni enfin les hommes avec les Anges ou avec les Dieux: chacun de ces estres a ses bornes marquées. *ἢ τε κρατῆται*, ce qui les renferme & les lie; c'est à dire, ce qui les réunit, & qui fait de ces espèces différentes un seul & même genre, & un seul tout, de manière que la dernière espèce remonte à la première par son milieu. Je me suis arrêté à expliquer ce passage de Pythagore, & à confirmer l'explication qu'Hierocles luy a donnée, parce que Saumaïse l'a fort mal expliqué dans sa préface sur la version Arabique du Tableau de Cébés.

Ni les moyennes premières ou dernières.] J'ay ajouté ces mots qui manquent visiblement au texte, & qui sont suppléés à la marge de l'exemplaire conféré sur les manuscrits, *οὐτε μὲν μέσων οὐδέ τε ἢ ἕστατα*. Page 180.

Page 181.

Et par cette séparation, & par cette union rassemblées, ils remplissent & achevent toute la constitution & tout l'arrangement de cet ouvrage divin.] Car par leur séparation ils remplissent & achevent cet ouvrage divin, en ce que par là l'univers est rempli & orné de créatures intelligentes qui font sa perfection : & par leur union, ils le remplissent & l'achevent encore, en ce que par là tout remonte à Dieu, & que c'est Dieu qui remplit tout, qui anime tout, & qui perfectionne tout.

Page 182.

Que la tradition nous a appris à honorer.] Il appelle *tradition*, ces vérités que les Egyptiens avoient apprises aux Grecs, & qu'ils avoient reçues du peuple de Dieu & des anciens Patriarches. Platon parle de mesme de ces traditions.

Dans le xi.
liv. des Loix,
tom. 2. p. 927.

Il faut donc croire ces traditions qui sont si seures & si anciennes, & ajouter foy au témoignage des Législateurs qui nous les ont transmises, à moins que nous ne voulions les accuser d'estre fols. Et dans un autre endroit ; Dieu, comme nous l'apprenons de l'ancienne tradition, ayant en luy le commencement, le milieu, & la fin de toutes choses, &c.

Dans le vi.
liv. des Loix,
tom. 2. p. 715.

Et cette connoissance de science ne se

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 375
forme que dans ceux.] Ce passage est de-
fectueux dans le texte imprimé, & il pa-
roist entier dans le manuscrit de Floren-
ce, où au lieu de κοσμούντων, on lit κοσμοδ-
σιν ἐγγίνεται, & au lieu de μετρώτων, on
trouve μετρωμένοις. Ma traduction le fait
assez entendre.

De ces estres incorporels.] Il y a dans
le texte, *de ces estres immortels*: mais au
lieu de ἀθάνατον, *immortel*, l'exemplaire
conféré sur les manuscrits, & le ma-
nuscrit de Florence, lisent ἀσώματον, *in-*
corporel; & c'est la véritable leçon. Quand
il appelle ces estres raisonnables *incorpo-*
rels, il parle du corps terrestre & gros-
sier; car il leur donnoit un corps subtil,
comme on le verra dans la suite.

La nature en formant cet univers sur Page 183
la mesure & proportion divine.] Com-
me Hierocles vient de marquer les véri-
tables bornes de la Theologie, il mar-
que icy celles de la Physique, & il infi-
nuë qu'on doit se contenter de ne péné-
trer dans cette science qu'autant qu'il
faut, pour sçavoir que Dieu a créé cet
univers, & luy a communiqué différents
traits de ses perfections. Que toutes ses
parties sont subordonnées les unes aux
autres par la mesme loy qui les a éta-

376 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
blich; & que l'homme tenant le milieu
entre les estres supérieurs & les estres
inférieurs, peut par le mouvement de
sa volonté, s'unir aux uns ou aux au-
tres, & participer à la nature de la beste,
ou à celle de Dieu. Pythagore ramenoit
donc la Physique à la morale; & c'est ce
que Socrate a suivi.

Page 184.

De là vient que la circonférence.]
Hierocles veut dire à mon avis, que
la circonférence, & le centre pouvant
estre regardez comme le principe de la
Sphere de l'univers, Dieu n'a négligé
ni l'un ni l'autre, & a voulu qu'ils fus-
sent varieez & ornez selon leur nature, &
qu'ils portassent les marques de sa gloi-
re & de sa puissance.

C'est pourquoy tantost.] Au lieu de *διὸ*
περὶ τοῦ κέντρου, qui est dans le texte imprimé,
j'ay lû *διὸ πρὸς τὸ κέντρον*, comme on lit dans l'é-
xemplaire conféré sur les manuscrits, &
dans le manuscrit de Florence.

Vers l'entendement & la vertu.] J'ay
ajouté ces derniers mots, & *la vertu*,
parce qu'ils paroissent dans le manuscrit
de Florence.

Car ainsi il ne seroit pas homme.] Le
texte est fort bien corrigé dans le manuf-
crit de Florence, *οὕτω γὰρ ἔκ' ἀνὴρ ἦν ἀνθρώπου*

πρὸς. Si l'homme pensoit & connoissoit toujours de mesme, il ne seroit pas homme, mais Dieu; car il n'y a que Dieu qui ait ce grand avantage par sa nature.

L'essence humaine étant donc telle.] J'ay Page 186, suivi icy la leçon que j'ay trouvée à la marge de l'exemplaire conféré sur les manuscrits, où l'on a suppléé ces deux mots, *πᾶντ' οὐσῶν*, qui manquent au texte; *προσῆκει οὐὲ τῆ ἀνθρωπίνῃ οὐσίᾳ πᾶντ' οὐσῶν*. Et c'est ainsi qu'on lit dans le manuscrit de Florence.

Car de ce que l'essence des estres nous est cachée, de la vient que nous espérons, &c.] Hierocles combat icy visiblement l'erreur de ceux, qui préenant trop grossièrement la doctrine de Pythagore, se flattoient que l'homme pouvoit devenir Dieu, ou se persuadoient qu'il pouvoit devenir beste, ce que la loy de la création ne peut souffrir: mais c'est de quoy on a assez parlé dans la vie de Pythagore, & dans celle de Platon.

Car étant, & demeurant toujours l'homme, elle est dite devenir Dieu ou beste par le vice ou par la vertu.] On ne peut dire plus clairement que toute cette metempsychose de Pythagore n'étoit qu'une figure pour faire entendre Page 188.

378 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
que l'homme devient semblable aux bes-
tes par le vice, ou à Dieu par la vertu;
& qu'il ne peut estre ni l'un ni l'autre
par sa nature.

*Et qui mesure Dieu, s'il est permis
de parler ainsi par la connoissance de
foy-mesme.]* C'est l'explication litterale
du texte imprimé, καὶ ὁ θεὸς μετρεῖται διὰ τὴν
πίστιν ἑαυτοῦ γνώσει. Ce qui peut faire un assez
bon sens; car mesurer Dieu par la con-
noissance de foy-mesme, c'est en se con-
sidérant comme le dernier des estres rai-
sonnables, voir Dieu si fort au dessus
de foy, que l'on connoisse manifeste-
ment qu'il n'est possible ni que la créa-
ture s'éleve jusqu'à Dieu, ni que Dieu
se rabaisse jusqu'à la créature. Les bor-
nes de tous ces estres sont marquées, &
ne se confondent jamais. Voila tout ce
que je puis dire pour justifier le texte.
Cependant, comme c'est plustost par la
connoissance de Dieu que nous devons
parvenir à la connoissance de nous-mes-
mes, je croy que le manuscrit de Flo-
rence nous rend la véritable leçon de ce
passage, καὶ μετρεῖται ὁ θεὸς διὰ τὴν
γνώσιν. *Et qui mesure la connoissance de
foy mesme par la connoissance de Dieu.
Pour estre libre & degagé de ces espé-*

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 379
 rances folles, & de ces craintes extrava-
 gantes, le seul moyen, c'est de juger de
 son essence par la connoissance qu'on a
 de l'essence de Dieu. Cette essence de
 Dieu étant bien connuë, nous fait voir
 & sentir que notre ame ne peut jamais
 changer: ainsi voila cette prétenduë me-
 tampsychose bannie.

Et se met en état de ne pouvoir ja- Page 189,
mais estre ni trompé ni surpris.] Il n'y a
 personne qui puisse entendre les mots du
 texte, καὶ ἀμὲν ἀπατήτου ἀπάτης τὴν χάριν. J'ay
 suivi la correction de Casaubon, qui a
 lû καὶ ἀμὲν ἀπατήτου ἕως τὴν χάριν. Il acquiera
 l'habitude intrompable, s'il étoit permis
 de parler ainsi: mais je viens de m'ap-
 percevoir que le manuscrit de Florence
 nous redonne la véritable leçon, τῆς ἀμὲν
 ἀπατήτου ἐλπίδος τὴν χάριν. *Spem nanciscitur*
infallibilem, & que numquam vana sit.
Il se met en possession d'une espérance
qui ne peut jamais estre vaine, & qui
ne le confondra jamais.

Ce qui a fait dire avec beaucoup de Page 191.
 raison par Heraclite, que notre vie est
 la mort, & notre mort la vie.] Je n'ay
 osé hasarder le mot d'Heraclite, com-
 me Hierocles le rapporte; car il dit à
 la lettre, que nous vivons leur mort.

380 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
Et que nous mourons leur vie ; c'est à dire,
que pour les ames, ce que nous appel-
lons mourir, c'est leur vie ; & ce que
nous appellons vivre, c'est leur mort ; que
notre vie est leur mort , & notre mort
leur vie. Ce qui est une suite nécessaire
du dogme de la préexistence des ames ;
car pour une ame qui seroit dans le Ciel,
descendre icy pour y vivre, ce seroit mou-
rir ; & mourir , ce seroit vivre. Mais in-
dépendamment de ce dogme , le mot
d'Heracrite , ne laisse pas d'estre vray ;
car venant au monde , & y prenant les
affections charnelles , c'est alors que
nous cessons proprement de vivre , &
que nous mourons ; au lieu qu'en dé-
pouillant ces mesmes affections , & mou-
rant au monde , nous recommençons à
vivre , parce que nous vivons en Dieu,
en qui seul est la vie.

Page 192.

Dans les noires campagnes de l'Injure.]
Dans ces Vers d'Empedocle, l'Injure est
icy une Déesse, c'est la Déesse Até, le
Demon de discorde & de malediction,
la Déesse de l'injure, dont Homere fait
un affreux portrait dans le XIX. livre de
l'Iliade , où il dit que Jupiter la préci-
pita du ciel en terre, où son unique em-
ploy est de nuire, & de faire du mal.

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 381

Dans la prairie de la vérité.] C'est de *cette prairie de la vérité*, que Platon dit dans son Phedre, que la partie la plus noble de l'ame tire toute sa nourriture, c'est là où elle sent renaître les aîles qui luy font reprendre son vol. Je ne sçay si c'est Pythagore ou Socrate qui a imaginé *cette prairie de la vérité*. Elle est bien opposée aux campagnes de l'injure. Dans celle-là tout est charité & lumière; & dans celle-cy, tout est ténèbres, malediction & horreur.

Tom. 3. p. 248.

Où il boit à longs-traits l'oubli de son bonheur.] Le Vers d'Empedocle est mal rapporté dans le texte, au lieu de *αἰώνος ἀμελεθεῖς*, il faut lire *αἰώνος ἀμερθεῖς*, *privé de la vie bienheureuse*; & c'est ainsi qu'il est écrit à la marge de l'exemplaire conféré sur les manuscrits.

Parce qu'il recouvre l'entendement & la science.] Il n'est parlé dans le texte que de la science; *parce qu'il recouvre la science*: Mais le pluriel qui suit, *comme ses parties essentielles*, fait bien voir qu'il manquoit icy un mot. L'exemplaire conféré sur les manuscrits l'a heureusement suppléé; car au lieu de *ὁλόκληρος δὲ τῆ τῆς ὀπισθήμης*, &c. il met *ὁλόκληρος δὲ τῆ τοῦ καὶ ὀπισθήμης, ὡς οἰκείων μερῶν, ἀμα-*

Page 193.

382 REM. SUR LES VERS DE PYTH.

λήψαι. Ainsi *parties essentielles* est fort bien dit au pluriel, parce qu'il y en a deux, *l'entendement & la science.*

Et qu'il n'est pas possible que les maux soient bannis de cette terre, ni qu'ils puissent approcher de la divinité.] Le manuscrit de Florence présente ce passage tout autrement; car il ajoûte une ligne entière, ἀλλ' οὐδ' ἀπολέσθαι τὰ κακὰ δυνάμει, οὔτε ἐν θεοῖς εἶναι (τὴν μὴ καθαγιασθεῖσαν ψυχὴν ἐξιοῦσαν ἐκ τοῦ σώματος;) car il n'est possible, ni que les maux soient bannis de cette terre, ni qu'une ame qui est sortie du corps sans estre purgée, soit reçue parmi les Dieux. Si c'est là véritablement comme Hierocles avoit écrit, il n'a pas rendu le passage de Platon tel qu'il est; car Platon n'y parle nullement de l'ame. Voicy les propres termes, ἀλλ' οὔτ' ἀπολέσθαι τὰ κακὰ δυνάμει, ὡς θεοῦ παρε, ὑπεναντίον γὰρ ἔστι τῶν ἀγαθῶν ἀεὶ εἶναι ἀνάγκη, οὔτ' ἐν θεοῖς αὐτὰ ἵσθαι, τὴν δὲ θνητῶ φύσιν καὶ τὸνδε τὸν τόπον ὡς ἀπολεῖ ἔξ ἀμαρτίας. Le mot αὐτὰ, marque certainement que Platon continuë à parler des maux.

Tom. I. p. 176.

Page 194.

C'est devenir juste & saint avec prudence.] Ces paroles de Platon sont remarquables. Lorsque la prudence n'est pas de la partie, il n'y a ni justice ni sainteté.

Ils s'enfoncent volontairement dans tout Page 195.
desordre des passions.] Il y a dans le

texte imprimé, τῆς ἀμεμνίας ἢ παθῶν, qui ne peut rien signifier qui convienne icy. L'exemplaire conféré sur les manuscrits, & le manuscrit de Florence rétablissent fort bien ce texte, en lisant τῆς μεμνίας ἢ παθῶν.

Car tout homme qui ne voit point par Page 196.
uy mesme, ou qui n'entend point celui

qui l'avertit, est entièrement inutile &
desespéré.] Hierocles rapporte icy les propres termes de deux vers d'Hésiode dans son Poëme des œuvres & des jours. Les voicy,

Ὅς δέ κε μήτ' αὐτὸς νοέη, μήτ' ἄλλου ἀκούων,

Ἐν θυμῷ βάλλεται, ὃδ' αὐτ' ἀρχήϊος αἰηρ'.

Cet éloignement de Dieu est designé Page 197.
cy par le sort qui aveugle les hommes,

& qui leur oste l'esprit.] Le manuscrit de Florence a fort bien rétabli ce passage, au lieu de ces mots Ἐν γὰρ ἀπὸ θεοῦ χλωισμόν βλάπλουσα τὰς φρένας ἢ πρὸς γῆν νόησις δηλοῖ, on lit Ἐν γὰρ ἀπὸ θεοῦ χλωισμόν ἢ βλάπλουσα τὰς φρένας μοῖρα νόη δηλοῖ. L'exemplaire conféré sur les manuscrits, a été comme le manuscrit de Florence, ἢ βλάπλουσα τὰς φρένας μοῖρα. Mais au lieu de χλωισμόν, il lit χλωισμένον, ce qui est vi-

384 REM. SUR LES VERS DE ΠΥΘΗ.
cieux ; & il reçoit ἢ πρὸς γλῶ νεδσις ; ce qui est né manifestement de la glose apposée sur le mot μοῖρα , pour faire entendre que ce sort n'est autre chose que le penchant qui nous précipite vers la terre. Et cette glose est tirée du texte d'Hierocles mesme , comme il s'est expliqué dans la suite , p. 269. du texte Grec , τῆ πρὸς τὸ μεικλὸν καὶ θνητὸν ζῶον νδύσι.

Car c'est une nécessité que le fou soit sans Dieu, & que celui qui est sans Dieu soit fou.] C'est ce qui a fait dire à David dans le pseaume 13. *Dixit insipiens in corde suo, non est Deus. L'insensé a dit en son cœur, il n'y a point de Dieu.*

Poussez d'un malheur dans un autre malheur, comme des cylindres par le poids de leurs actions impies.] Voicy un passage où il a fallu corriger le texte & le commentaire ; car il n'est pas possible de s'en tirer autrement. Au lieu donc de οἱ δὲ κωλίτροις , il faut lire dans le texte οἱ δὲ κύλινδροι , & dans Hierocles οἷον κύλινδροι ; car ce sont les méchants qu'il compare à des cylindres, & non pas leurs actions. Développons la comparaison pour rendre cette correction plus sensible. Les Stoïciens, pour accorder la destinée avec la liberté , disoient que la nature ,
par

par l'enchaînement des causes, agissoit sur l'homme, & le portoit à telles ou telles inclinations; mais qu'ensuite c'étoit luy-mesme, qui par sa propre volonté, & par sa détermination, suivoit ou modéroit ce mouvement qui luy étoit imprimé, & ils se servoient de cette comparaison que Cicéron rapporte dans son fragment de la destinée, comme il l'a tirée des livres de Chryssippe; *Ut igitur, inquit, qui protrudit cylindrum, dedit ei principium motionis, volubilitatem autem non dedit, sic visum objectum imprimet illud quidem & quasi signabit in animo suam speciem, sed assensio nostra erit in potestate. Eaque, quemadmodum in cylindro dictum est, extrinsecus pulsa, quod reliquum est, suapte vi & natura movebitur.* On peut voir Augelle livre VI. chap. II. Chryssippe avoit tiré sans doute cette comparaison de ces Vers de Pythagore; mais il me semble qu'il n'en avoit pas bien pris l'esprit. Pythagore ne compare pas généralement tous les hommes à des cylindres; car le sage qui règle ses inclinations, & qui les soumet à la Loy, ne peut estre comparé à un cylindre, qui dès qu'il a reçu le mouvement, roule sans pouvoir

386 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
jamais s'arrester par luy-mesme. Mais il leur compare les méchans, qui, dès qu'ils sont esclaves du péché, sont entraînez par leur propre poids dans le précipice.

Page 198.

Qui ne porte au mal les insensez.] Au lieu de *ὁ μὴ πρὸς κακοῦ*, qui ne signifie rien, il faut lire comme dans le manuscrit de Florence, *ὁ μὴ πρὸς ἀφορμὴν κακοῦ*. Tout est occasion de mal aux insensez.

Page 199.

Or le mal attaché à notre nature, & qui est en mesme temps un mal acquis, c'est l'abus que nous faisons de notre liberté.] Cet abus est un mal naturel, en ce qu'il a sa racine dans ce corps mortel ; & il est en mesme temps un mal acquis, en ce que pouvant l'arracher & l'extirper, nous le nourrifions & le laissons croistre. Cela me paroist fort beau.

Par cette malheureuse opinion, de croire pouvoir résister à Dieu.] Il ne dit pas, *par résister à Dieu* ; mais *par cette opinion de croire pouvoir résister*, *scilicet*. Car Dieu est toujours le plus fort ; & lorsque nous refusons de faire la volonté de Dieu, Dieu accomplit en nous la sienne.

Page 200.

Et qui est excitée par ce malheureux germe qui est en nous.] Hierocles décrit icy admirablement le mal qui reside en

nous ; cette Loy de péché dont parle saint Paul , qui est dans les membres de notre corps , & qui combat contre la Loy de l'esprit.

De fuir cette mauvaise contention , en nous jettant dans la contention toute bonne.] Il semble qu'Hierocles fasse allusion cy au célèbre passage d'Hésiode , qui dit au commencement de son Poëme des œuvres & des jours , que dans ce monde il y a deux contentions ; l'une , que les sages approuvent ; & l'autre qui est *brutes-mauvaise* , & qui n'aime que les guerres & les combats. L'explication que le Philosophe donne par là à ce passage , en suivant les veuës de Pythagore , convient parfaitement à ce Poëte , qui donne des préceptes de morale dans ses leçons œconomiques. Page 201.

En rond par luy-mesme , & en droite ligne par sa chute.] Comme le cylindre ne commence pas son mouvement par luy-mesme , & demeure en repos , il n'est poussé , de mesme notre ame ne se perd , que lorsqu'elle est excitée par un objet qui la determine. Voila en quoy son mouvement est involontaire dans son principe , comme celuy du cylindre. Page 203.

388 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
une fois poussé, se meut en rond par sa propre figure, de mesme notre ame, dès qu'elle est meüe par l'objet, se tourne de telle ou de telle manière par elle-mesme, sans que rien de dehors contribuë à ce mouvement, & voila comment il est volontaire. C'est ainsi, je pense, qu'Hierocles a pris la pensée de Pythagore; mais la comparaison ne paroist pas entièrement juste; car dès que le cyindre est poussé, il ne depend plus de luy de ne pas rouler; au lieu que notre ame a beau estre meüe, elle peut estre toujourns maistresse de ses mouvemens. Cela n'est vray que de ceux qui sont esclaves du vice.

Car comme le cylindre n'est plus capable du mouvement circulaire autour de son axe, dès qu'il est gauchi.] Si j'entends bien ce texte d'Hierocles, il compare l'ame qui demeure attachée à la droite raison, il la compare à un cylindre qui est bien droit; & qui par conséquent se peut toujourns mouvoir en rond, & conserver le mouvement circulaire, à cause de sa figure, qui est telle qu'elle doit estre, au lieu que l'ame, qui s'éloigne de la droite raison, est comme un cylindre tortu qui n'est plus capable du

mouvement circulaire, parce qu'il n'est pas droit, & qu'il n'a pas la figure qu'il doit avoir. Mais je doute qu'Hierocles ait bien pris le sens de la comparaison de Pythagore, qui comme je l'ay déjà dit, n'a pas comparé les hommes en general au cylindre, les bons au cylindre droit, & les méchants au cylindre tortu, qui n'est plus mesme un cylindre; mais il compare tous les méchants au cylindre, qui étant une fois meu, est entraîné, & roule par son propre poids.

Et de l'union avec Dieu] Au lieu de *σάσεως*, je croy qu'il faut lire comme dans l'exemplaire conféré sur les manuscrits, *συστάσεως*.

Et est emporté hors du droit fil.] Dans l'exemplaire conféré sur les manuscrits, on lit *καὶ ἐκφέρεται ἐπὶ βίθειας ἀνάθηκῆς ὡς ἀπαθείας*, &c. mais au lieu de *ἐπὶ βίθειας*, je croy qu'il faut lire *ἀπὸ βίθειας*, ce qui répond à τὸ ὀρθοῦ λόγου ἀποπεισθεῖτα.

Seul moyen d'attirer son secours.] J'ay Page 204. suivi icy le texte imprimé, *καὶ βουθείας αἰτίαν*, & la seule cause du secours; ce qui fait un très-beau sens. Je suis pourtant obligé d'avertir que le manuscrit de Florence lit *καὶ βουθείας αἴτησιν*, pour luy demander son secours.

Et le nom de Dieu qui luy est véritablement propre.] Tout ce qu'Hierocles dit icy du nom de Jupiter, ou de ζεύς, est tiré du Cratyle de Platon, où Socrate dit que n'y ayant point d'autre Dieu que Jupiter qui soit la cause de la vie des hommes & de tous les animaux, c'est à bon droit qu'il a été appelé ζεύς.

Tom. 1. p. 396. συμβαίνει οὐκ ὀρθῶς ὀνομάζεσθαι οὕτως, καὶ θεὸς εἶναι δὲ ὃν ζῆν ἀπὸ πάντων τῶν ζῶσιν ὑπάρχει.

Aujourd'huy parmi nous les noms qui nous paroissent les plus propres, le hazard & la convention des hommes les produisent bien plustost, &c.] C'est une dispute celebre parmi les Philosophes, si les noms sont imposez par la nature, φύσις, ou par la simple convention des hommes, θέσις, & c'est la matière du Cratyle de Platon. Hierocles suit icy l'opinion la plus sage, qui est, que les premiers nomenclateurs très-instruits de la nature des estres, comme éclairez par Dieu mesme, ont donné aux choses leur véritable nom, au lieu que ceux qui sont venus après, déchûs de cette connoissance, n'ont donné que des noms faux, ou impropres que le hazard leur a fait trouver, ou dont ils sont convenus entre eux.

Que si on appelloit un méchant homme, homme de bien; & un impie, homme pieux.] L'exemplaire conféré sur les manuscrits, a lû *Αγάθων*, au lieu de *Αγαθός*, & *Ευσεβίος*, au lieu de *Ευσεβής*. Ainsi il faudroit traduire, que si on appelloit un méchant homme, *Agathon*; & un impie, *Eusebe*. Et cette leçon est confirmée par le manuscrit de Florence. Il est certain qu'*Agathon* & *Eusebe*, sont des noms d'homme: mais ce qui m'empesche de déférer icy à l'autorité de ces manuscrits, c'est qu'Hierocles ne parle pas des noms qu'on donne ordinairement. Au contraire, il veut faire voir la fausseté des noms par une comparaison tirée de ceux qu'on pourroit donner, & qu'on ne donne pourtant pas; car ni *Agathus*, ni *Eusebe*, ne sont pas des noms propres. Ce sont des adjectifs; & ce qui me confirme dans cette pensée, c'est que ce passage paroist tiré d'un endroit du *Cratyle* de Platon, où il y a *Agathus* & *Eusebes*; & nullement *Agathon* & *Eusebius*. To. 1. p. 394.

Car ceux qui les premiers ont imposé les noms, ont fait par la sublimité de leur sagesse.] Voycy un grand éloge des premiers nomenclateurs. Il faut qu'ils ayent

392 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
été douez d'une sagesse sublime , pour avoir exprimé par les noms la nature des choses qu'ils ont nommées. Mais cet éloge ne convient qu'en partie aux Grecs; il est dû tout entier aux Hebreux qui ont fait connoître mieux que tous les autres peuples du monde, la nature des choses , par l'imposition des noms. Aussi l'Écriture sainte dit d'Adam , que *le nom qu'il donna aux animaux étoit leur véritable nom* , parce que ce nom marquoit leurs propriétés , & leur nature. Et c'est ce que Socrate avoit bien connu.

Comme les excellents statuaires.] C'est à dire , que comme les excellents statuaires ont tâché par la noblesse , & par la majesté de leurs figures , d'exprimer les vertus & les propriétés de leurs originaux , les premiers nomenclateurs se sont efforcez de mesme de rendre les noms, les véritables images des choses.

Car ils ont rendu les noms dans leur son mesme les symboles de leurs pensées; & ils ont rendu leurs pensées, les images très-ressemblantes & très-instructives des sujets sur lesquels ils ont pensé.] Ce passage avoit été jusqu'icy inintelligible; mais il est rendu intelligible & clair dans l'exemplaire conféré sur les manus-

crits, & dans le manuscrit de Florence, qui ont lû, τὰ γὰρ ἐν τῇ φωνῇ ὀνόματα, σύμβολα τῶν ἐν τῇ ψυχῇ νοήσεων ἀπειργάζοντο, τὰς δὲ νοήσεις αὐτὰς γνωστικὰς εἰκόνας τῶν νοηθέντων ὑπογράμματα ἐποιούωτο. Cela explique admirablement ce qu'ont fait ceux qui ont donné aux choses leur véritable nom. Ils ont tellement embrassé & connu les sujets qui ont fait l'objet de leurs pensées ; que ces pensées sont devenuës les images véritables & ressemblantes de ces objets, images instructives, c'est à dire, capables de les faire connoître ; & qu'ensuite ils ont expliqué & rendu ces pensées par des noms qui les ont parfaitement représentées.

En effet ces grandes ames par leur application continuelle, aux choses intelligibles.] Hierocles fait voir icy très-clairement que l'enthousiasme, ou l'inspiration nécessaire pour donner aux choses leur véritable nom, ne peut venir que de Dieu, & de la méditation des choses divines. Ce qui est très-vray, & s'accorde parfaitement avec l'Écriture sainte. Tout ce passage est parfaitement beau.

Qui par le son mesme, & par les lettres employées pour les former.] Il prétend que les noms que ces hommes divins, ces pré-

394 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
miers nomenclateurs ont donnez , ont
été les images parfaites des choses nom-
mées , non seulement par leur significa-
tion & leur énergie , mais encore par
leur son & par leur figure. Ce qui s'ac-
corde avec ce que les Hebreux ont é-
crit de leur Langue , que les figures de
ses lettres n'étoient point par accident,
mais qu'elles étoient formées de telle &
de telle manière , par des raisons certai-
nes qui convenoient à chaque caractère.
Dans le Cratyle de Platon , Socrate tâ-
che de prouver la mesme chose des let-
tres Grecques dans la formation des
mots.

Page 108.

*Et conduit à la connoissance de leur
nature , ceux qui les ont bien entendus.]*
Voila ce qui fait dire par Philon Juif,
que le commun des hommes impose des
noms bien différents des choses , de ma-
nière qu'autre est la chose nommée, &
autre le nom qu'on luy a donné ; mais
que dans les livres de Moyse , les noms
sont les expressions très-vives & très-
sensibles des choses , de manière que la
chose mesme passe dans le nom , sans
qu'il y ait la moindre différence.

*De sorte que la fin de leur contem-
plation a été pour nous le commencement*

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 395
de l'intelligence.] Cela est parfaitement bien dit, & peut estre appliqué généralement à tous ceux qui ont étudié la nature, les mœurs, &c. & qui nous ont fait part de leurs travaux. La fin de leur contemplation a été le commencement de notre intelligence ; mais cela est encore plus vray des Ecrivains sacrez. La fin de leur contemplation a été le commencement de notre instruction ; car après qu'ils ont été plainement instruits, ils ont commencé à nous instruire.

C'est ainsi que le Créateur de toute choses a été appelé par ces grands genies, tantost du nom de quaternaire.] Ce qu'Hierocles dit icy est encore plus vray, quand ce qu'il appelle icy *quaternaire*, est connu pour le tetragrammaton ineffable, ou le *Jehovah* des Hebreux comme je l'ay expliqué.

Qui decoulent toujors de l'essence du Créateur.] Le manuscrit de Florence, au lieu de *ovias*, de l'essence, lit *aiñas*, de la cause qui a tout créé.

Quel est le Demon dont ils se servent, c'est à dire, quelle est leur ame.] Comme les Pythagoriciens enseignoient que chaque homme avoit un Demon, un Ange pour gardien, & qu'il l'avoit choisi.

Page 209.

396 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
si luy-mesme, on auroit pû croire qu'icy, *quel est le Demon dont ils se servent*, signifioit quel est le Demon qu'ils ont choisi pour leur guide & leur conducteur. Mais Hieroclés s'éloigne de ce sentiment, & avec raison. On pourroit connoistre ce conducteur, sans estre pourtant delivré de ses maux, au lieu qu'on ne peut connoistre son ame, sans parvenir à cette délivrance; car connoistre son ame, c'est connoistre que Dieu l'a créée libre, qu'il a mis tous les biens devant elle, & qu'il dépend d'elle de les embrasser, en suivant les inspirations de Dieu.

Dépendent nécessairement la délivrance de nos maux.] Au lieu de ἀπαγωγῆς, qui est dans le texte, j'avois corrigé λύσιν. Mais l'exemplaire conféré sur les manuscrits, & dans le manuscrit de Florence, m'ont fourni la véritable leçon, ἀποφυγῆς, qui dit la mesme chose pour le sens, & qui approche plus du mot du texte.

Mais cela est impossible; car il ne se peut qu'ils s'appliquent tous à la Philosophie.] Il ne faut donc pas s'étonner que selon la doctrine de ces Philosophes, le nombre de ceux qui se delivroient de leurs maux fust si petit, puis-

que cette delivrance étoit l'ouvrage de la Philosophie. Quelle misère ! Si Hierocles avoit luy-même ouvert les yeux, & vû les biens qui étoient près de luy, il auroit connu une voye bien plus facile & plus seure ; il auroit connu que le salut n'est nullement le fruit de l'étude & du sçavoir ; & que le plus ignorant peut y parvenir comme le plus sçavant. Il n'a qu'à croire, & qu'à vivre selon cette foy. Il n'a pas besoin d'autre Philosophie.

Et dans un état tout divin,] Le Grec Page 210.
dit, & *dans un sort tout divin. Sort,*
dans les auteurs Grecs, comme chés les
Hebreux signifie souvent *partage.*

Mais c'est ce qu'on ne peut entendre, Page 211.
mesme sans impiété.] Le texte imprimé
dit ἢ τῶτα μὴ οὐδ' ὅσον ἄναιεῖν. *Mais c'est*
ce qu'on ne peut penser mesme sans im-
piété. Et c'est ce qui m'avoit paru ab-
surde, car une impiété pour estre impié-
té, n'a pas besoin d'estre proférée, c'est
assez qu'on la pense. Le manuscrit de
Florence a bien lû à mon avis, ἐπαίειν,
entendre ; car cela dit une grande vérité,
qu'il y a des choses qui rendent impies
ceux qui n'ont fait seulement que les en-
tendre.

Page 214.

Mais ce sont ceux qui ne voyent ni n'entendent que les biens sont près d'eux.] Cela s'accorde avec ce que Jesus Christ dit à ses disciples. *Aurez-vous toujours des yeux sans voir, & des oreilles sans entendre.* S. MARC VIII. 18. Mais ces yeux & ces oreilles, c'est à Dieu à nous les ouvrir.

Page 215.

En effet, s'il dépend de Dieu d'attirer tous les hommes à la vérité mesme malgré eux.] Hiérocles ne nie pas qu'il dépende de Dieu d'attirer à luy les hommes ; mais il nie qu'il puisse les attirer malgré eux : & en cela il est conforme à la saine doctrine. *Dieu ne force*

Hom. 43.

personne, dit saint Jean Chrysostome, mais il attire ceux qui le veulent. ὅτι μὴ βουλομένοις οὐ βιάζεται ὁ θεός, ἀλλὰ βουλομένοις ἔλκει. *Ceux qui le veulent ; c'est à*

vi. 44.

dire, ceux qui suivent volontairement les inspirations. Ainsi quand Jesus-Christ, dit dans saint Jean, Nemo potest venire ad me, nisi pater, qui misit me, traxerit eum. Personne ne peut venir à moy, si mon père, qui m'a envoyé, ne l'attire. Il ne parle pas d'une violence faite par force, comme l'ont mal crû ceux qui veulent détruire notre libre arbitre ; mais il parle d'un secours donné à la volonté.

Il est mesme impossible & contradictoire, que l'homme soit attiré à la vérité malgré luy, parce qu'il est impossible qu'il y soit attiré sans l'aimer, & l'aimant, il faut qu'il s'y porte nécessairement, mais d'une nécessité libre & independante, qu'Hierocles a fort bien connuë, & qu'il appelle *nécessité de l'esprit*, mille fois plus forte que toute la violence qui vient du dehors, qui n'a nul empire sur la volonté. Il est si vray que notre ame se porte aussi volontairement, qu'inafailliblement, à ce qui la charme, que la plus grande violence n'est pas capable de l'en empêcher.

Pag. 88. & 89.

Nous ne devons ni pratiquer, ni méditer, ni aimer le bien, si c'est à Dieu seul à nous delivrer du vice.] Hierocles pousse trop loin la coopération de l'homme dans l'œuvre de sa régénération; car il est certain que c'est Dieu seul qui nous donne la vertu, & qui nous délivre du vice. Il est vray que nous y contribuons de notre part; mais ce que nous y contribuons vient de luy; ainsi c'est Dieu seul qui fait tout en nous; & lorsque nous y prestons notre volonté, c'est Dieu seul qui l'excite & la détermine, en nous faisant aimer le bien qu'il veut que nous

400 REM SUR LES VERS DE PITH.
faffions. Nos actions font noftres, parce que c'est notre volonté, notre libre arbitre, qui les produit; & elles font auf-
fi à Dieu, à cause de la grace qui fait
que notre libre arbitre les produit.

Ni aimer le bien.] Il y a dans le texte
imprimé une faute que le manuscrit de
Florence a corrigée, και ἔρωπι πίθεσαι ἴπ
καλῶν. Il faut lire, και ἔρωπι πίθεσαι τὰ κα-
λά.

Page 217.

*L'essence raisonnable ayant receu de
Dieu son créateur, un corps conforme à
sa nature.*] Voicy un autre erreur des
Pythagoriciens, qui croyant l'ame spi-
rituelle, ne laissoient pas de luy don-
ner une espèce de corps subtil & lumi-
neux, parce qu'ils ne pouvoient conce-
voir qu'une chose finie & terminée, pult
estre sans corps. L'avantage que nous
pouvons tirer aujourd'huy de cette er-
reur, car les erreurs des Payens ne lais-
sent pas de nous conduire à la vérité,
dont elles sont les enfans bastards, c'est
que de l'aveu mesme de ces Philosophes,
l'ame peut estre revêtuë d'un corps spi-
rituel; & c'est là l'espérance des Chré-
tiens, après la resurrection; car comme
il y a un corps animal, il y a aussi un
corps spirituel. S. Paul 1. Corinth. xv.

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 401

De manière qu'elle n'est ni corps, ni sans corps.] Elle n'est pas corps, parce qu'elle est spirituelle; & elle n'est pas sans corps, parce qu'elle est revestue d'un corps délié & subtil, qui la finit & la détermine. Voila le sens de cette réverie des Pythagoriciens.

Comme dans les astres.] Car ces Philosophes croyoient que les cieux & les astres étoient animez. On peut voir dans la vie de Platon l'origine de cette erreur.

Et nées ensemble avec subordination.] Page 218.

Le manuscrit de Florence, au lieu de *ὃν τάξει συμπεφυκότων*, a lû *ὃν ἔξει συμπεφυκότων*. Mais j'aime mieux la leçon du texte imprimé. On lit de mesme dans la page suivante, *πὼς τάξιν*.

Car le Heros est une ame raisonnable, avec un corps lumineux.] Les Pythagoriciens croyoient que les Dieux & les Anges avoient aussi un corps.

Avec un corps immortel né avec elle.]

On ne peut pas douter que ce ne fust là l'opinion de Pythagore, que ce corps subtil & délié de l'ame, étoit né avec elle; car cela paroist par quelques passages du Timée: & c'est pourquoy Platon dit dans le Phedre, *ἀθάνατον πὶ ζῶον*.

402 REM. SUR LES VERS DE PYTH.

ἔχον μὲν ψυχὴν, ἔχον δὲ σῶμα, τὸν αἰεὶ δὲ χεῖ-
 νον ταῦτα συμπεφυκότα. Un animal immortel
 qui a une ame, mais qui a aussi un corps,
 & tous deux unis, & comme fondus en-
 semble dès le commencement. Il semble
 pourtant qu'il y a eu des Pythagoriciens
 dans la suite, qui ont tenu que l'ame
 ayant été créée toute spirituelle, s'étoit
 insinuée dans l'ame corporelle, c'est à
 dire qu'elle s'étoit revêtue d'un corps dé-
 lié & subtil, qu'ils concevoient comme
 un extrait des globes célestes. On n'a
 qu'à voir Jamblique VI I I. 6. mais c'est
 peut estre s'arrester trop long-temps sur
 ces visions.

*En comparant l'ame divine & l'ame
 humaine à un char aîslé, qui a deux che-
 vaux & un cocher qui le conduit.]* Voicy
 le passage de Platon comme il est dans
 le Phedre. Pour donner une idée de l'ame
 divine & de l'ame humaine, il lit ἔοικε
 δὴ τῆ ἑυμφύτῳ δινάμει ἵπποπέρου ζεύγους π
 καὶ ἡνίοχου. θεῶν μὲν οὐκ ἴπποι καὶ ἡνίοχοι πά-
 ρες, ἀνθρώποι τε ἀγαθοὶ καὶ ἄγασθῶν. τὸ δὲ τῶν
 ἄλλων μέμικται. καὶ παρῶν μὲν ἡμῶν ὁ ἀρχὸν
 σιωαείδος ἡνίοχῃ, εἶτα τῶν ἴππων ὁ μὲν αὐτῷ
 καλὸς τε καὶ ἀγαθός, καὶ ὅκ ποιούτων ὁ δὲ
 ἄγασθῶν καὶ ἀναπίος. χαλεπὴ δὴ καὶ δύσπο-
 λος ἄγασθῶν ἢ παρῶν ἡμῶν ἡνίοχῃσι. Elle res.

semble à un char aisé qui a deux chevaux & un cocher nez ensemble. Les chevaux & les cochers des Dieux sont tous bons, comme venant de bons; & ceux des autres sont meslez. Et premièrement celui qui nous gouverne conduit le char. L'un de ses chevaux est bon & docile, & vient de tels; & l'autre venant de tout contraires, est aussi contraire, c'est à dire rebelle & desobéissant. Voilà pourquoy notre char est nécessairement si difficile à conduire. L'explication de cette image se présente naturellement. Le cocher, c'est l'entendement, la partie spirituelle de l'ame; le char, c'est le corps subtil que l'ame regit; les deux chevaux, c'est la partie irascible, & la partie concupiscible. Ces deux chevaux du char des Dieux sont tous bons, parce que ni l'excès, ni le vice n'approchent de la divinité. Mais au char de l'ame humaine, l'un est bon & docile, c'est la partie irascible, qui sert & obéit à la raison; & l'autre est méchant & rebelle, c'est la partie concupiscible, qui foule aux pieds la raison, & ne connoist point de frein.

Ce qu'ils font entendre un peu obscurément par ces termes, & dans les purifi-

404 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
cations, & dans la délivrance de l'ame.]

Cela est un peu obscur en effet ; mais on ne laisse pas de le pénétrer. La vérité & la vertu sont les purgations de l'ame intelligente ; l'abstinence de certaines viandes nétoyé des souilleures de la matière, & empesche le corps subtil de l'ame de se mesler, & de se confondre avec ce corps terrestre & mortel ; les purifications achevent d'emporter & de purger les taches que ce corps subtil a contractées ; & la force divinement inspirée, c'est à dire, le pouvoir que Dieu nous a donné, & qu'il fortifie par son secours, de nous détacher de ces lieux, & de les fuir, acheve cette délivrance de l'ame, qui est le but de la Philosophie.

Que c'est en pratiquant la vertu, & en embrassant la vérité & la pureté, qu'il faut avoir soin de notre ame & de notre corps lumineux.] C'est le sens du passage d'Hierocles ; car il vient de dire que pour la perfection de l'ame, c'est à dire, de la partie spirituelle de l'ame, on a besoin de la vérité & de la vertu ; & pour la purgation de la partie corporelle, c'est à dire du corps lumineux, on a besoin de la pureté.

Que les Oracles appellent le char subtil de l'ame.] Par ces Oracles, il entend quelques vers attribuez à Orphée, ou bien il donne ce nom aux dogmes memes de Pythagore. Au reste l'opinion que ces Philosophes avoient de ces chars est bien difficile à éclaircir; car ils en parlent fort obscurément. Ils enseignoient qu'ils étoient différens selon la dignité des ames. On peut voir l'instruction Theologique de Proclus, art. 204. Jamblique en parlant des chars des Démons, §. 12. dit qu'ils ne sont tirez, ni de la matière, ni des éléments, ni d'aucun autre corps qui nous soit connu. Et lorsqu'il parle des chars des ames, il paroist qu'ils concevoient ces chars comme un extrait, & une quintessence des globes célestes. Proclus dit que le char de toute ame particulière est immatériel, indivisible, & impassible. Dans la vie de Pythagore, je croy avoir decouvert l'origine de cette opinion.

Or la pureté dont il parle icy.] J'ay suivi le manuscrit de Florence, dans lequel, au lieu de αὐτὴ ἢ καθάρσις, on lit αὐτὴ ἢ καθαρότης.

Car le corps immateriel est la vie, c'est luy qui produit la vie du corps mate-

teriel.] Voicy le sens de cette rêverie de Pythagore qui paroît d'abord fort difficile & fort obscure. Nous venons de voir qu'ils enseignoient que l'ame, avant que de venir animer ce corps mortel, avoit un corps spirituel & lumineux ; & comme ce corps mortel a une sorte de vie, ils concevoient que cette sorte de vie étoit l'effet du corps lumineux qui le remplissoit, & qu'ainsi ce corps mortel composé de la vie & de la matière, étoit la véritable image de l'essence humaine, c'est à dire, de l'ame & du corps spirituel.

Par laquelle notre animal mortel est complet, étant composé de la vie immatérielle, & du corps matériel.] Le manuscrit de Florence nous a rendu ce passage comme Hierocles l'avoit écrit ; car au lieu de τὸ θνητὸν ἡμῶν σῶμα, comme il y a dans le texte imprimé, on lit dans ce manuscrit τὸ θνητὸν ἡμῶν ζῶον ; & au lieu de οὐκ τῆς ἀλόγου ζωῆς, on lit ἐκ τῆς αὐλοῦ ζωῆς ; car ils regardoient la vie du corps animal, comme une vie en quelque façon immatérielle, puisqu'elle étoit l'effet du corps lumineux de l'ame.

Et l'image de l'homme.] Ce corps mortel étant composé du corps mate-

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 407
 riel, & de la vie immatérielle, c'est à
 dire, de la vie que luy communiquoit le
 corps subtil, étoit regardé par les Py-
 thagoriciens comme l'image de l'essen-
 ce humaine, c'est à dire, de l'entende-
 ment & du corps immatériel; & d'un au-
 tre costé ils regardoient aussi ce corps im-
 matériel & subtil, comme l'image du
 corps mortel, comme étant moulé sur la
 figure de ce corps. *Image* est un terme
 reciproque qui peut servir à l'original,
 & à la copie.

*Et que l'homme est composé de ces
 deux parties.*] Au lieu de ἀνδρωπος δὲ
 ἀπὸ πάντων, il faut lire ὁ δὲ ἀνδρωπος τῶ-
 να, comme dans le manuscrit de Floren-
 ce. Ces deux parties de l'homme, c'est
 à dire de l'ame, sont l'essence raisonna-
 ble, l'entendement, & le corps immaté-
 riel & lumineux, comme il vient de
 l'expliquer.

Et à la pratique de tous nos devoirs.] Page 221.
 ἢ δὲ ἐνεργημάτων ποιητικοί, il faut lire comme
 dans le manuscrit de Florence, ἢ δὲ ἐν-
 ενεργημάτων ποιητικοί.

*Parce que c'est par cette mesme folie
 qu'elle a eu du penchant pour les choses
 d'icy bas.*] Au lieu de ἐπὶ καὶ ταύτης ὁρ-
 ῆσθαι ἐν τῇ ἡμετέρῃ, il faut lire comme dans

408 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
 l'exemplaire conféré sur les manuscrits,
 & dans le manuscrit de Florence, ἐ-
 πι καὶ αὐτῇ θεοῦ ληθεῖ τῆ εἰς ἄνθρωπον γένεσιν.
 Mot à mot, *parce que c'est par cette
 mesme folie qu'elle s'est précipitée dans
 le penchant pour la naissance, c'est à dire,
 parce que cette folie l'a portée à venir
 icy bas pour y naistre, & y animer un
 corps mortel & corruptible.*

*Il ne reste donc que la purgation du
 corps spirituel.] Hierocles employe icy
 ψυχικὸν σῶμα, dans un sens opposé à ce-
 luy que saint Paul luy donne dans la 1.
 epist. aux Corinth. car ce Philosophe le
 met pour le corps spirituel, pour le
 corps lumineux de l'ame, qu'il oppose
 au corps materiel au corps terrestre, au
 lieu que saint Paul le met pour le corps
 mortel & terrestre, opposé au corps spi-
 rituel qu'il appelle πνευματικὸν, & qui
 n'est que ce mesme corps mortel & ter-
 restre glorifié. Au reste Hierocles n'a
 rien dit de la purgation du corps mate-
 riel, parce qu'elle est comprise dans cel-
 le du corps spirituel; & que d'ailleurs
 cette purgation ne se fait point pour le
 corps materiel, mais pour l'autre qui luy
 donne la vie.*

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 409
seigne.] C'est la leçon du texte imprimé, καὶ τὰς ἱερῶν τέχνης. Dans le manuscrit de Florence, on lit καὶ τὰς ἱερῶν τέχνης, peut estre faut-il corriger καὶ τὰς ἱερῶν τέχνης, & à la methode de l'art des sacrificateurs.

Mais cette purgation est en quelque façon plus corporelle.] Porphyre avoit traité cette matière dans son traité, ἀνάσσει τῆς ψυχῆς, de regressu anima, du retour des ames au lieu de leur origine. Et saint Augustin refute admirablement cette méthode de purger la partie spirituelle de l'ame par l'art theurgique, comme une méthode très-impie. Je rapporteray le passage pour l'expliquer. *Hanc artem, dit-il dans le chap. 9. du liv. x. de la Cité de Dieu, utilem dicit esse mundanda parti anima, non quidem intellectuali, qua rerum intelligibilium perpicitur veritas, nullas habentium similitudines corporum, sed spiritali, qua corporaliū rerum capiuntur imagines. Hanc enim dicit per quasdam consecrationes theurgicas, quas teletas vocant, idoneam fieri atque aptam susceptioni spirituum & angelorum ad videndum Deos. Ex quibus tamen theurgicis teletis fatetur intellectuali anima nihil purgationis ac-*

410 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
cedere, quod eam faciat idoneam ad videndum Deum suum & perspicienda ea quae vere sunt. Ce passage ne peut estre mieux expliqué que par tout cet endroit d'Hierocles ; car on voit que ce que saint Augustin, après Porphyre, appelle *la partie spirituelle de l'ame, spiritalis anima partem*, est ce qu'Hierocles nomme, après les Platoniciens & les Pythagoriciens, *πνευματικὸν καὶ λεπτὸν τῆς ψυχῆς ὄχημα, & τὸ αὐραειδὲς τῆς ψυχῆς σῶμα, & ψυχικὸν σῶμα.* *Le char spirituel & subtil de l'ame ; le corps lumineux de l'ame, & le corps animal.* Au reste Porphyre, en ordonnant de purger cette partie spirituelle, ou ce corps subtil de l'ame, par ces initiations, & par ces expiations, ordonnoit aussi comme Hierocles, de purger la partie intellectuelle par la connoissance de la vérité. Pythagore avoit pris des Chaldéens cette double purgation, & les Chaldéens l'avoient sans doute mal imaginée sur les sacrifices des Juifs, où ils voyoient des cérémonies qui regardoient la purification du corps. Quoiqu'il en soit, il est certain que cette superstition étoit fort en vogue dans toute l'antiquité ; car c'étoit elle qui faisoit aller les Payens dans tous les coins du

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 411
monde, pour se faire initier aux mystères de leurs faux Dieux.

Et tout ce qui se fait pour la purgation de ce corps, si on le fait d'une manière digne de Dieu, & sans aucuns prestiges.] Car parmi les Payens, il y avoit des vagabons & des charlatans qui contrefaisoient les cérémonies de leur Religion, en employant les sortilèges & les prestiges pour jeter de la poudre aux yeux. Voyez Jamblique x. 2. où il dit fort bien, que dans tous les arts, on voit pulluler de faux arts qui les contrefont; mais que ces faux arts sont plus opposez aux vrais, qu'à toute autre chose; car il n'y a rien de plus opposé à ce qui est bon dans un genre, que ce qui y est mauvais. Hierocles & Porphyre deffendoient de s'adresser à ces sortes de gens, & vouloient qu'on allast à ceux qui avoient les véritables rites, aux véritables sacrificateurs.

Et il se réunit à la perfection intelligente de l'ame.] Cette perfection intelligente de l'ame, n'est autre que l'entendement divin, c'est à dire, Dieu. Page 223.

Mais dira-t-on en quoy, & comment l'abstinence de certaines viandes contribué-t-elle à de si grandes cho-

412 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
ses ?] Ce passage étoit defectueux dans le texte imprimé Le manuscrit de Florence l'a rétabli, en ajoutant le mot ἀποχή, & en présentant ainsi le passage entier, πὶ οὖν ἢ ἐπίων βρωμάτων ἀποχὴ οὐδὲ ταῦτα συμβάλοισιν ἄρ' ; c'est une objection qu'Hierocles se fait faire, & il répond ensuite en montrant que ce précepte a deux sens, le littéral, & le figuré, ou le mystique.

Page 224.

Par cette image palpable & sensible.] Δι' ἐνός πινος αἰσθητῆ διδαχῆσι. Il est évident qu'il manque un mot à ce texte. J'avois suppléé μέρους, *par cette partie palpable & sensible.* Mais l'exemplaire conféré sur les manuscrits, & le manuscrit de Florence m'ont fourni la véritable leçon, ὡσαύτιμασι, *par cette image palpable & sensible.*

Nous apprendrons à renoncer à tout ce qui regarde la naissance & la génération.] C'est à dire, à toutes les choses de cette vie ; car c'est le sens que les Pythagoriciens donnoient au mot γένεσις, *naissance, génération.* L'interprète Latin s'y est souvent trompé, en l'expliquant de l'amour. S'il avoit lu seulement quelques chapitres de Jamblique, qui parle souvent de γένεσις & de

ἄνεσουργός μοίγε, il n'auroit pas fait cette faute.

Et comme nous nous abstiendrons véritablement.] Il y avoit une faute grossière dans ce passage, qui, comme Casaubon l'a fort bien vû, doit estre ponctuée, & lû de cette manière, καὶ ὡς ἐν βρώμασι τῶν οὐ φεσιστόμεθα, οὕτως ἐν πῆσι τῶ ἀνρειδίδος καθαρίοις, &c. Le second terme de la comparaison οὕτως, manquoit, & cela causoit icy une obscurité si grande, qu'il ne faut pas s'étonner si l'interprète Latin n'a fait qu'une traduction aussi défectueuse que l'original.

Il est juste d'obéir & au sens littéral, & au sens caché. C'est un précepte que Pythagore avoit tiré de la Theologie, & de la pratique des Egyptiens & des Hebreux. Dans les préceptes symboliques, il ne faut ni mépriser la lettre pour s'attacher au sens, ni négliger le sens caché pour s'attacher à la lettre. Page 220

Or l'œil de l'amour est ce qui guide le cocher.] C'est une belle idée. L'entendement qui n'est pas conduit par l'œil de l'amour, ne peut qu'estre rempli de ténèbres; car ce n'est que l'amour qui nous conduit à la vérité. Et comme dit Socrate, l'amour tend toujours à l'immor-

414 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
talité, & il est le plus grand secours
que Dieu ait donné aux hommes pour
les faire parvenir à la vie très-heureu-
se.

*Toutes ces choses ont été détaillées dans
les préceptes sacrez qui ont été donnez
sous des ombres & des voiles.*] Il parle
des Symboles de Pythagore, dont j'ay
donné un recueil.

Page 227.

*Mais dans chaque précepte, il insi-
nuè la purgation de toute affection char-
nelle.*] Ainsi chaque Symbole en par-
ticulier tend à la mesme fin, que tous
les symboles en général. Il en étoit de
mesme de toutes les cérémonies légales
des Juifs.

Page 229.

*Que les purgations précèdent, & que
la délivrance de l'ame suit.*] Puisque
l'ame, pour estre délivrée, doit estre pu-
re, c'est une nécessité que sa délivrance
soit précédée par les purgations, les pu-
rifications. Toute cette idée des Pytha-
goriciens est empruntée, de ce que la
véritable Religion a toujours enseigné &
praticqué; car comme saint Denys l'a
très-bien expliqué dans son traité de la
Hierarchie, il y a la purgation, κάταρ-
σις; l'illumination, φωτισμός; & la perfe-
ction, τελείωσις. La purgation, ce sont les

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 415
premiers éléments de la Religion, &
les rites ou cérémonies, par lesquels elle
purge l'ame des souilleures, & de la con-
tagion des choses terrestres; *L'illumina-
tion*, lorsque l'ame est admise à la con-
noissance des véritez les plus importan-
tes & les plus sublimes; & *la perfe-
ction*, lorsque l'ame étant purgée & é-
clairée, est receüe à l'inspection, & à la
participation des plus saints mystères.
Voila ce que les Payens ont connu;
mais ils l'ont mal expliqué, en rappor-
tant tout aux sciences, & à la dialecti-
que. Les sciences & la dialectique peu-
vent bien éclairer l'ame jusqu'à certain
point; mais elles ne peuvent ni la per-
fectionner, ni la délivrer.

*Et sa délivrance qui la tire en haut,
c'est la dialectique.*] Car après que l'a-
me s'est purgée de toute erreur par les
sciences mathématiques, qui l'ont accoû-
tumée à ne chercher que ce qu'il y de
plus solide & de plus vray, la Diale-
ctique, qui est la partie la plus précieu-
se de la Philosophie, & qui seule fait
distinguer la vérité d'avec le mensonge,
la fixe, & luy fait embrasser son véri-
table bien. On peut voir ce qui a été
dit de la Dialectique dans la vie de Pla-
ton.

Qui est l'inspection intime des estres.]
 Hierocles se sert icy d'une expression qui mérite d'estre expliquée, car outre qu'elle est très-belle, elle met son sentiment dans un très-grand jour. Il appelle la Dialectique, *επιτηδείων ἢ ὄντων*, *l'inspection des estres*, en se servant d'un mot emprunté des mystères, pour faire entendre que les sciences Mathématiques sont auprès de la Dialectique, comme les initiations; & que la Dialectique, est comme l'inspection intime des objets de ces sciences. Or dans les mystères, l'inspection des choses sacrées ne s'accordoit aux initiez, qu'un an au moins après leur initiation aux petits mystères, qui n'étoient qu'une préparation pour les derniers, pour les grands. Cette pensée est très-delicatè, & relève parfaitement le mérite de la Dialectique. Voila pourquoy aussi il l'appelle *la délivrance de l'ame*, dont les sciences Mathématiques ne sont que la purgation.

Parce que cette délivrance se rapporte à une seule science.] Ces paroles manquoient au texte; elles donnent la raison pour laquelle le Poëte a dit au singulier, *la délivrance de l'ame*. Et elles sont heureusement suppléés à la mar-

ge de l'exemplaire conféré sur les manuscrits, & autorisées par le manuscrit de Florence, ὅτι εἰς μίαν ἐπιστήμην αὐτὴ πάλαι, *quia ad unam scientiam pertinet*; mais cela ne suffit pas encore, il faut ajoûter de plus, & il a dit au pluriel, καὶ πληθυντικῶς, &c.

Ainsi il faut nécessairement que les purgations qui se font par le moyen des sciences, &c.] Voicy l'explication de ce qu'il vient de dire, qu'il faut employer pour le corps spirituel de l'ame, des moyens qui répondent analogiquement à ceux qu'on employe pour l'ame mesme. Pour purger l'ame on employe les sciences, & pour l'élever à sa véritable félicité, on employe la Dialectique. Pour purger le corps spirituel, il faut les initiations qui répondent analogiquement aux sciences; & pour l'élever & luy faire prendre l'essor vers sa véritable patrie, il faut l'introduction à ce qu'il y a de plus sacré, l'inspection intime des mystères, ce qui répond à la Dialectique. Voila pourquoy il est dit dans la suite, que la Philosophie doit toujours estre accompagnée de la Religion. C'est le véritable sens de ce passage qui étoit fort obscur.

Page 230.

De mesme , il faut rendre pur le corps lumineux , & le dégager de la matière.]

Ils prétendoient que cela se faisoit par les purgations , sous lesquelles ils comprennoient les veilles , les jeusnes , les lustrations , & sur tout les sacrifices par

Jambl. v. 12.

le feu. C'est pourquoy Jamblique écrit , *que notre feu matériel imitant la vertu du feu celeste , emporte tout ce qu'il y a de terrestre dans les sacrifices , purge tout ce qui est offert , le dégage des liens de la matière , & par la pureté de la nature , il l'unit avec les Dieux ; & par ce mesme moyen il nous délie des liens de la naissance & de la génération , nous rend semblables aux Dieux , & propres à estre honorez de leur amitié ; & élève à l'immatérialité , notre nature matérielle.* Ce passage sert de commentaire à celuy d'Hierocles ; & il est de plus très-remarquable , en ce qu'il fait entrevoir , de quelle manière ces Philosophes concevoient que le feu purgeoit le char subtil de l'ame. Ils s'imaginoient que c'étoit par sympathie , & qu'en agissant sur les choses offertes , il agissoit sur celle que ces choses représentoient.

Page 231.

Mais celuy qui a soin des deux , se perfectionne tout entier.] Il manque

quelque chose icy au texte imprimé, j'ay suivy la leçon que m'a présenté la marge de l'exemplaire conféré sur les manuscrits, & qui s'est trouvé confirmée par le manuscrit de Florence, ὁλος τελειοδται.

Et de cette manière, la Philosophie se joint à l'art mystique, comme travaillant à purger le corps lumineux.] Hierocles insinuë icy très-clairement, que les cérémonies mystiques de la Religion, ne sont introduites que pour le corps. Si l'ame étoit seule, elle n'auroit besoin que de la Philosophie, c'est à dire, de la connoissance de la vérité. Mais comme elle a un corps qui doit estre lumineux & spirituel, on a besoin aussi des cérémonies qui le purifient, & qui s'accordent avec les purifications de l'ame, dont elles sont une image & une représentation. Il n'est pas nécessaire de refuter une erreur si sensible. Quand l'ame seroit seule, ayant péché, elle auroit besoin d'estre purgée & purifiée; mais par une purgation qu'Hierocles a malheureusement ignorée.

Vous verrez qu'il n'aura plus la mesme vertu.] Car n'étant pas fondé sur la raison & sur la vérité, ce n'est qu'un

420 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
vain phantome, qui plein des prestiges
de l'illusion, ne produit que l'erreur, &
que le mensonge.

Page 232.

Les Loix publiques sont un bon échantillon de la Philosophie civile.] Car les villes, les royaumes, en un mot toutes les sociétés, ont besoin des mesmes remèdes que l'ame. Elles ont besoin de pratiquer les vertus, & d'acquérir la pureté. Les Loix facilitent la pratique des vertus, en ordonnant ce qu'il faut faire, & ce qu'il faut éviter; & les sacrifices conduisent à la pureté, en purgant toutes les pensées terrestres, & en consumant par un feu divin toutes les affections charnelles, comme la victime est consumée par le feu.

L'esprit politique tient le milieu; & le dernier, c'est le mystique.] Car l'esprit politique va à perfectionner l'ame par la pratique des vertus; & l'esprit mystique ne tend, selon Hierocles, qu'à purifier le corps lumineux & spirituel. Le dernier finira, au lieu que l'autre ne finira point.

Le premier, par rapport aux deux autres, tient la place de l'œil.] Car c'est l'esprit contemplatif, qui ayant connu la nécessité de la vertu & de la pureté

ET SUR LES COMM.D'HIEROC. 421
té, a ordonné les moyens qui procurent
l'une & l'autre.

*Et les deux autres, par rapport au
premier, tiennent lieu du pied & de la
main.]* L'esprit politique ou civil tient
lieu de main ; & le mystique tient lieu
de pied.

*Que lequel que ce soit des trois est im-
parfait, & presque inutile, sans l'opé-
ration des deux autres.]* Cela est tres-
beau, & tres vray. La contemplation
est inutile & infructueuse sans la pureté
& sans la pratique des vertus. La prati-
que des vertus l'est de mesme sans la
contemplation, & sans la pureté ; &
enfin la pureté est vaine, si la contem-
plation ne l'anime, & ne la dirige, &
si la pratique des vertus ne l'accompa-
gne, & ne la soutient.

*Et que les actions saintes répondent à
l'une & à l'autre.]* Ce passage est très-
obscur, & très-difficile. L'exemplaire
conféré sur les manuscrits m'a mis seul
sur la voye, en lisant *ἢ ἕρον ἔρον*. En
voicy le sens, si je l'ay bien compris.
Le Poëte vient de dire, qu'il faut join-
dre ensemble la méditation, la pratique
des vertus, & les cérémonies de la Re-
ligion. Et icy il en donne la raison,

422 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
afin, dit-il, que les actions, qui résultent de la pratique des vertus, répondent à l'intelligence qui les produit; & que les cérémonies qui nous purifient, répondent à cette même intelligence, & à la pratique des vertus; c'est à dire, afin que la Politique & la Religion conformes à l'intelligence divine, concourent également à nous rendre agréables à Dieu. Ce qu'aucune des trois ne peut faire seule; car la méditation ne peut rien sans les œuvres, ni les œuvres sans la religion, comme Hierocles vient de l'expliquer. Το ἔργον ἔργον, est aussi dans le manuscrit de Florence.

Page 233.

Laisant dans cette terre ce corps mortel.] Voila une erreur considérable des Pythagoriciens, sur le corps mortel; ils ne concevoient point que ce corps terrestre, pût estre glorifié, & devenir spirituel, & à la place de ce corps, ils donnoient à l'ame une autre sorte de corps, un corps subtil & lumineux. Mais ce qui n'est qu'une erreur dans le sens des Pythagoriciens, devient une vérité dans le sens des Chrétiens. L'ame après la mort sera receüe dans le ciel avec un corps spirituel & incorruptible.

Voila, comme dit Platon, le grand

combat.] C'est un passage du Phédon ,
tome 2. p. 114. Mais dans les éditions
de Platon , il y a καλὸν γὰρ τὸ ἄθλον , καὶ ἡ
ἐλπίς μεγάλη , *car voila un grand prix
& une grande espérance.* Hierocles , au
lieu de ἄθλον , *prix* , a λὺ ἀγὼν , *combat.*

Après qu'il s'est recouvré luy - mesme Page 234.
par son union avec la véritable raison.]

J'ay suivy le manuscrit de Florence , qui
a rétabli ce passage , & qui au lieu de διὰ
τῆς ἡμῶν ὀρθῶν λόγων ἐνώσεως , &c. a λὺ διὰ τῆς
πρὸς τὸν ὀρθὸν λόγον ἐνώσεως ἀπολαβῶν ἑαυτῶν.
Ce qui est très-beau : j'ay hazardé cette
expression, *après qu'il s'est recouvré luy-
mesme* , pour rendre toute la force du
Grec.

*Et qu'il a trouvé l'auteur & le créa-
teur de toutes choses , autant qu'il est
possible à l'homme de le trouver.*] Voicy
le passage comme il est dans les éditions,
καὶ τὸν δημιουργὸν παντὸς ἔξουρών.
Et voicy comme il est rétabli dans le
manuscrit de Florence que j'ay suivi dans
ma traduction , καὶ τὸν δημιουργὸν τῶ πα-
ντὸς κατὰ τὸ δυνατὸν ἀνθρώπῳ ἔξουρών.

*Parvenu donc enfin après la purifica-
tion.*] Le manuscrit de Florence resti-
tuë encore heureusement ce passage ; car
au lieu de τῶν δὲ γένεσις , ὡς οἶόν τι μετὰ

πῶ καὶ ἄραρον, on y lit πῶ δὲ γνώμης ἀφ' ἑ
μετὰ πῶ καὶ ἄραρον.

Page 235.

Il s'unit par ses connoissances à ce tout.]

Il y a dans le texte imprimé τῶς μὲν γνώ-
σεων ἐν τῷ παντί, ce qui ne fait aucun sens.
L'exemplaire conféré sur les manuscrits,
m'avoit tiré d'embarras, en lisant τῶς
μὲν γνώσεις ἐνοῦται τῷ παντί. Ce qui fait un
sens merveilleux. J'ay trouvé ensuite la
mesme leçon dans le manuscrit de Flo-
rence.

*Et le lieu le plus convenable à un corps
de cette nature, c'est le lieu qui est im-
mediatement au dessous de la Lune.]* Par
ce passage on voit que Pythagore avoit
corrigé la vision des anciens Theologiens
d'Egypte, qui, comme je l'ay expliqué
dans la vie de Pythagore, croyoient qu'a-
près la première mort, c'est à dire, après
la séparation de l'ame & du corps terre-
stre & mortel, l'ame, c'est à dire l'en-
tendement, & son char spirituel, s'en-
voloit au dessous de la lune; que celle qui
avoit mal vécu restoit dans le gouffre
appellé Hecaté, ou le champ de Pro-
serpine; & que celle qui avoit bien vé-
cu, alloit au dessus, & que là arrivoit
enfin la seconde mort, c'est à dire, la
séparation de l'entendement, & du char

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 425
subtil ; que l'entendement se réunissoit
au soleil, & le char subtil restoit au des-
sus de la lune. Ni Lysis, ni Hierocles
ne parlent nullement icy de cette der-
nière séparation ; ils ne reconnoissent que
la première ; & ils disent qu'après la mort,
les ames inseparables de leur char sub-
til, vont immédiatement au dessous de
la lune, c'est à dire, dans la terre pu-
re, dont Platon parle dans le Phedon,
& qu'ils plaçoient au dessus de notre
terre, dans le ciel, ou l'æther, & juste-
ment au dessous de la lune.

*Comme étant au dessus des corps ter-
restres & corruptibles, & au dessous des
corps célestes.*] Il prétend que ce lieu au
dessous de la lune, convenoit à ces a-
mes, à cause de leur rang ; car étant
inférieures par leur nature aux Dieux,
& aux Anges, & supérieures à tous les
autres estres terrestres, elles doivent ha-
biter un lieu supérieur à la terre, &
inférieur aux astres. Il n'y a personne
qui ne voye le peu de solidité de cette
raison. Les bienheureux habitent la mes-
me region que les Anges, & que Dieu
mesme.

Un Dieu immortel.] C'est à dire, un
estresur lequel la mort n'aura plus de

pouvoir, & par là semblable à Dieu ; & par conséquent Pythagore ne connoissoit point la seconde mort ; c'est à dire, la séparation de l'entendement, & du char subtil de l'ame.

Page 236.

Et ceux là l'oublient quelque fois.] Ouy, pendant qu'ils sont revetus de cette nature mortelle. Mais après qu'ils l'ont dépoüillé, & qu'ils sont glorifiez, ils ne l'oublient plus.

Car il ne se peut que le troisième genre, quoique rendu parfait, soit jamais ni au dessus du second, ni égal au premier.] Ce passage étoit entièrement corrompu & deffectueux dans le texte imprimé, οὐ γὰρ δὴ τὸ τεῖπον γένος τελειωθὲν, ἢ τῷ μέσῳ γένει αὐτὸ τεῖπον. cet ἢ, οὐ, marque visiblement qu'il manque quelque chose. L'exemplaire conféré sur les manuscrits, l'a heureusement suppléé & corrigé, comme je l'ay trouvé dans le manuscrit de Florence, οὐ γὰρ δὴ τὸ τεῖπον γένος τελειωθὲν ἢ τῷ μέσῳ γένει αὐτὸ κρείττον, ἢ τῷ πρώτῳ ἴσον, ἀλλὰ καὶ μόνον τεῖπον ὁμοιωταὶ τῷ πρώτῳ γένει. *Nunquam enim tertium genus, etiam perfectum, superius evadet secundo, aut aequale primo, sed tertium manens assimilabitur primo, subordinatum secundo.* Hierocles dit que les

ET SUR LES COMM. D'HIEROC. 427
estres du troisième rang, c'est à dire,
les hommes, après même qu'ils ont re-
couvré leur perfection, ne peuvent pour-
tant pas estre élevez au dessus des estres
du second rang, c'est à dire, des Heros,
des Anges, ni devenir égaux aux pré-
miers, c'est à dire, aux Dieux immortels;
mais demeurant toujours ce qu'ils sont
par la loy de leur création, c'est à dire,
le troisième genre des substances raison-
nables, ils deviennent semblables au pré-
mier à proportion du rang qu'ils tien-
nent, cette ressemblance que tout doit
avoir avec Dieu, étant différente selon
les différents rapports, & les différen-
tes liaisons.

Qui sont fixes & permanents dans Page 237.
leur état.] C'est à dire, qui conservent
toujours leur nature angelique, & ne
descendent point dans cette terre, pour
y animer des corps terrestres & mor-
tels.

Que la plus parfaite ressemblance a-
vec Dieu, est l'exemplaire & l'original
des deux autres; & que la seconde l'est
de la troisième.] Il ne faut rien changer
icy au texte. Hierocles ne pouvoit ren-
dre plus sensible la différence qu'il met
entre toutes ces ressemblances, qu'en di-

428 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
fant que la seconde, c'est à dire, celle
des Anges, celle que les Anges ont a-
vec Dieu, & la troisième, celle des hom-
mes, ne sont que les copies de la premiè-
re, c'est à dire, de celle que les Dieux im-
mortels ont avec le Dieu suprême; &
que la troisième, n'est que la copie de
la seconde, c'est à dire, la copie de la
copie, & par conséquent plus éloignée
de la vérité, & des véritables traits de
l'original, comme n'étant qu'au troi-
sième rang, & comme dit Platon, *ἔστι
τι ἀπ' ἀληθείας*. Mais cette Theologie
d'Hierocles n'est pas entièrement fai-
ne, & elle est mêlée de vérité & d'er-
reur. L'erreur consiste en ce qu'il con-
çoit l'homme comme l'image des An-
ges; car l'homme n'a été fait à l'ima-
ge d'aucun être créé; il a été fait à l'i-
mage de Dieu: & la vérité se trouve,
en ce qu'il enseigne que la première &
la plus parfaite ressemblance est celle
des Fils de Dieu; car le Fils de Dieu,
le Verbe, est la plus parfaite ressemblan-
ce du Pere, & l'homme est l'image du
Verbe; & comme parle saint Athanase,
il est l'image de l'image, *εἰκὸν εἰκότος*, &
par là l'image de Dieu, mais l'image
de Dieu moins parfaite. Du reste, tout

ce qu'Hierocles, & les Pythagoriciens pensoient de ces différens degrez de ressemblance que les Anges & les hommes ont avec Dieu, n'est vray que pendant la vie de ces derniers; car après leur mort ils deviennent égaux aux Anges, selon la promesse de notre Seigneur, qui dit luy-mesme, *Neque enim ultra mori poterunt; aequales enim Angelis sunt, cum sint Filii resurrectionis.* Car ils ne pourront plus mourir, parce qu'ils sont égaux aux Anges, étant des enfans de resurrection.

S. Luc xx. 36.

Que si ne pouvant parvenir à cette plus parfaite ressemblance, nous acquérons celle dont nous sommes capables.] Ce passage est parfaitement beau; mais il étoit défectueux dans le texte, où on lit seulement *εἰ δὲ ἀπολείπομενοι πύτων τετραγώνων, καὶ τὸ τέλειον τῆς ἀρετῆς ἐν πύτῳ, &c.* L'exemplaire conféré sur les manuscrits, l'avoit heureusement restitué, en suppléant ce qui manquoit. Et c'est ce que j'ay trouvé ensuite confirmé par le manuscrit de Florence, où on lit, *εἰ δὲ ἀπολείπομενοι πύτων τετραγώνων οἷς, (l'exemplaire lit οἷας) διωξίμεθα πυχῆν, αὐτὸ ἴσῃ τὸ κατὰ φύσιν ἔχομεν, καὶ τὸ τέλειον τῆς ἀρετῆς ἐν πύτῳ, &c.* *Quod si perfectiores illas si-*

430 REM. SUR LES VERS DE PYTH.
militudines assequi minime valeamus, eamque ipsam adipiscamur, cujus capaces sumus, illud ipsum quod secundum naturam nostram est, habemus & eo ipso perfectum virtutis fructum carpimus, quod, &c. Hierocles console icy l'ame qui souhaiteroit de ressembler à Dieu, & il luy fait voir, que bien qu'elle ne puisse parvenir à la plus parfaite ressemblance qu'ont avec luy les estres supérieurs, c'est à dire, les Dieux immortels, enfans de cet estre suprême, & les Anges, si elle a toute celle dont elle est capable, il ne manque rien à son bonheur, parce qu'elle a comme les estres plus parfaits, tout ce qui luy est propre, & qui convient à sa nature.

Page 239.

Qui ont marché dans la voye de Dieu.]
 Le texte imprimé dit, *qui ont marché dans la loy de Dieu, ἡμῶν τὸν θεῶν νόμον.* Mais l'exemplaire conféré sur les manuscrits a lû, *ἡμῶν τὸν θεῶν οἶμον, &c.* & le manuscrit de Florence, *ἡμῶν οἶμον τὸν θεῶν οἶμον, &c.* par ceux qui ont déjà marché dans la voye de Dieu.

Et comme le seul cry de toutes leurs assemblées.] Ou de toutes leurs écholes, ou de tous leurs auditoires; car l'échole de Pythagore étoit appelée ἡμῶν.

ET SUR LES COMM.D'HIEROC. 431
κόιον, & ses disciples ὁμῶσοι.

Une loy qui ordonnoit que chacun tous les matins à son lever, & tous les soirs à son coucher.] Nous voyons dans Cicéron, dans Horace, dans Sénèque, & ailleurs, que beaucoup de gens obéissoient à cette loy. Galien dans son traité de la connoissance, & de la cure des maladies de l'ame, nous assure que tous les jours il lisoit, matin & soir, les Vers de Pythagore; & qu'après les avoir lûs, il les recitoit par cœur; & c'est d'après cette Loy que saint Jérôme a dit, *Duorum temporum maxime habendam curam, mane & vesperi, id est eorum que acturi sumus, & eorum que gesserimus.*



Fautes à corriger.

Page 22. avec la stabilité ferme & la verité, *lis.* avec la stabilité ferme & avec la verité.

Page 23. se conserve, *lis.* se conservent.

Page 39. les regles de la ver-, *lis.* les regles de la vertu.

Page 55. sont forcez de crier, *lis.* sont forcez de s'écrier.

Page 61. à l'integrité ou tototalité, *lis.* à l'integrité ou à la totalité.

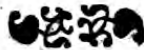
Page 83. qui dispose du tout de nostre vie, *lis.* qui dispose du total de nostre vie.

Page 98. à estre remené à aucun estre, *lis.* à estre remené à aucun astre.

Page 143. qu'il faut prendre la pour juste mesure, *lis.* pour la juste mesure.

Page 195. nous remenera à la felicité, *lis.* nous remeront à la felicité divine.

Page 265. qu'il a établies, *lis.* qu'il a établis.



35665987

